



Les 100 - Retour

Kass Morgan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

K A S S M O R G A N

LA SÉRIE TV
SUR

Syfy ET 4

LES
100
RETOUR





Collection dirigée par Glenn Tavenne

L'AUTEUR

Kass Morgan est titulaire d'une licence de la Brown University et d'un master de l'Oxford University. Elle travaille actuellement en tant qu'éditrice et vit à Brooklyn, New York.

**Retrouvez *Les 100* adapté en série TV
par les producteurs de *The Vampire Diaries*
et *Gossip Girl***

the100series.com

Retrouvez tout l'univers des
100
sur la page Facebook de la collection R :
www.facebook.com/collectionr

Vous souhaitez être tenu(e) informé(e)
des prochaines parutions de la collection R
et recevoir notre newsletter ?

Écrivez-nous à l'adresse suivante,
en nous indiquant votre adresse e-mail :
servicepresse@robert-laffont.fr

KASS MORGAN

LES
100
RETOUR

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Frédérique Fraisse

roman



« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Titre original : HOMECOMING

© Alloy Entertainment, 2015

Traduction française : Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2015

Produced by Alloy Entertainment, New York

Published by arrangement with Rights People, London

Couverture : Key Artwork @ 2015 Warner Bros. Entertainment Inc. All Rights Reserved.
Design by Liz Dresner

EAN 978-2-221-15923-1

ISSN 2258-2932

(édition originale : ISBN : 978-0-316-381963, Little, Brown and Company, a publishing house of Hachette Book Group, New York)

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Suivez toute l'actualité des Éditions Robert Laffont sur
www.laffont.fr



*À Joelle Hobeika, dont l'imagination donne vie
aux histoires ainsi qu'aux rêves les plus fous
Et à Annie Stone, une éditrice extraordinaire*

CHAPITRE 1

Glass

Le sang de sa mère lui colle aux mains. Glass réalise lentement ce qui lui arrive, comme si elle traversait un brouillard épais, comme si ses mains appartenaient à quelqu'un d'autre et que le sang faisait partie d'un cauchemar. Mais non, ce sont bien les siennes, et le sang est bien réel.

Sa paume droite adhère au bras du siège qu'elle occupe au premier rang de la capsule. Quelqu'un lui presse la main gauche avec force. C'est Luke. Il ne l'a pas lâchée depuis qu'il a détaché Glass du corps de Sonja et l'a portée jusqu'à sa place. Il lui serre la main comme s'il tentait d'aspirer la douleur palpitant en elle.

Glass se concentre sur la chaleur de cette main, sur la force de Luke, sur son calme olympien alors même que la navette s'est mise à trembler et plonge violemment en direction de la Terre.

Quelques minutes plus tôt, Glass était assise à côté de sa mère, toutes deux prêtes à affronter un monde nouveau, ensemble. Mais Sonja est morte désormais, tuée par un garde forcené, rendu fou par la volonté de fuir, à bord de la dernière capsule, la Colonie mourante.

Glass ferme les yeux de toutes ses forces. Si seulement la scène arrêta de tourner en boucle dans sa tête. Sa mère s'écroulant au sol, sans un bruit. Glass tombant à genoux à ses côtés, incapable d'endiguer le flot de sang tandis qu'elle cherche son souffle, gémit. Glass attirant la tête de sa mère à elle et luttant contre les sanglots pour lui dire à quel point elle l'aime. Regardant la tache sombre qui grandit sur sa robe tandis que sa vie se tarit. Le visage maternel qui se relâche juste après qu'elle eut murmuré : *Je suis si fière de toi.*

Impossible d'arrêter les images. Impossible de changer la vérité. Sa mère est morte. Glass et Luke foncent à travers l'espace à bord d'un vaisseau qui va s'écraser sur Terre d'un instant à l'autre.

Dans un bruit de ferraille épouvantable, la capsule est ballottée de droite à gauche. Glass le remarque à peine. Elle a vaguement l'impression que le harnais s'enfonce dans ses côtes tandis que son corps suit les mouvements de l'appareil. La douleur d'avoir perdu sa

mère est infiniment plus forte que celle que lui inflige la boucle métallique.

Elle a toujours imaginé le chagrin comme un poids – les rares fois où elle y a pensé. L'ancienne Glass ne se préoccupait pas beaucoup des angoisses des autres. Cela avait changé à la mort de la mère de son meilleur ami. Elle avait vu Wells errer à travers le vaisseau comme s'il portait un fardeau énorme et invisible sur les épaules. À cet instant, Glass se sent vidée, creuse, comme si on lui avait arraché toutes ses émotions. Seule la main rassurante de Luke sur la sienne lui rappelle qu'elle est en vie.

Les gens bousculent Glass de tous côtés. Pas un siège n'est resté vacant. Des hommes, des femmes et des enfants occupent chaque centimètre carré de la capsule. Ils sont agrippés les uns aux autres pour garder l'équilibre, même si aucun ne risque de tomber : ils sont trop serrés pour cela. Masse ondulante de chair et de larmes silencieuses. Certains murmurent en boucle le nom des personnes qu'ils ont abandonnées, pendant que d'autres secouent la tête avec frénésie, refusant d'accepter le fait qu'ils ne verront plus jamais leurs proches.

Une personne ne panique pas. Assis à droite de Glass, le vice-chancelier Rhodes, menton haut, regarde devant lui. Soit il n'est pas conscient de la détresse des autres passagers, soit il y est insensible. L'indignation éclipse momentanément la peine de la jeune fille. Le père de Wells, le chancelier, aurait fait son maximum pour reconforter ces gens. Au demeurant, jamais il n'aurait accepté de monter à bord de la dernière navette de sauvetage : il serait resté à la Colonie. Glass est toutefois mal placée pour juger le vice-chancelier. En effet, elle doit sa place à Rhodes, qui a saisi sa mère et elle au bond tandis qu'il embarquait en force.

Un choc brutal plaque Glass contre son siège ; la capsule bascule sur le côté, penchant d'environ quarante-cinq degrés, avant de se redresser brusquement. Un cri d'enfant vient ajouter à la stupeur des passagers suffoqués. Plusieurs personnes hurlent quand la structure métallique se déforme sous leurs yeux, comme saisie par une poigne géante. Une plainte stridente et mécanique résonne dans la cabine, menaçant de leur exploser les tympan, noyant les cris et les sanglots terrifiés.

Glass s'agrippe aux bras du siège et à la main de Luke, se préparant à être tétanisée par la peur. Seulement, celle-ci ne vient pas. Elle sait qu'elle devrait être terrorisée, mais les événements de ces derniers jours l'ont rendue insensible. Elle a vu son univers se désagréger tandis que la Colonie s'asphyxiait peu à peu ; elle a effectué une sortie interdite dans l'espace pour se rendre de *Walden* à *Phoenix*, où l'air était encore respirable. Toutes ces prises de risques insensées en valaient la peine car Glass, Sonja et Luke étaient parvenus à monter à

bord de la capsule. Mais à présent, Glass se moque de voir la Terre ou non. Mieux vaut en finir ici et maintenant plutôt que se réveiller chaque matin avec le souvenir du décès de sa mère.

Elle jette un coup d'œil sur le côté. Luke regarde droit devant lui, son visage de marbre affiche une grande détermination. Essaie-t-il de se montrer courageux pour elle ? Ou sa formation intensive de garde lui a-t-elle appris à rester calme malgré la pression ? Il mérite mieux que cela. Après tout ce que Glass lui a fait subir, faut-il que leurs vies s'achèvent ainsi ? Ont-ils échappé à une mort certaine sur la Colonie pour foncer tête baissée vers un autre destin aussi funeste ? Les Colons n'étaient pas programmés pour descendre sur Terre avant un bon siècle, pas avant que les scientifiques se soient assurés de la dissipation des radiations consécutives au Cataclysme. Leur retour est prématuré. Cet exode désespéré ne promet au mieux que des incertitudes.

Glass regarde par la rangée de hublots. Des nuages gris et vaporeux flottent au-delà. Elle trouve ce spectacle étrangement beau, quand, soudain, les vitres explosent et des milliers de bris de verre et de métal bouillant se répandent dans l'habitacle. Des flammes jaillissent par les fenêtres cassées. Recroquevillées, les personnes les plus proches des flancs tentent de s'éloigner, mais elles n'ont nulle part où aller. Celles qui basculent en arrière tombent sur les autres passagers. Les relents âcres du métal roussi brûlent les narines de Glass tandis qu'une autre odeur lui donne envie de vomir : celle des chairs carbonisées.

Luttant de toutes ses forces contre la vélocité de la capsule, elle tourne la tête vers Luke. Pendant quelques instants, elle n'entend ni les gémissements, ni les pleurs, ni le craquement du métal. Elle ne se rappelle plus le dernier souffle de sa mère. Elle ne voit que le profil parfait de Luke et sa mâchoire carrée dont elle a tracé les contours dans sa tête nuit après nuit pendant ses terribles mois passés à l'Isolement, condamnée à mourir le jour de son dix-huitième anniversaire.

Glass est ramenée à la réalité par le bruit perçant du métal frottant contre du métal. Il vibre avec force dans ses tympans, passe par sa mâchoire pour résonner dans ses os puis son ventre. Glass grince des dents. Sous ses yeux impuissants et terrorisés, la partie supérieure du fuselage se soulève et s'envole, tel un vulgaire morceau de tissu.

Elle s'oblige à regarder Luke qui a fermé les yeux mais agrippe sa main avec une intensité redoublée.

— Je t'aime, lui dit-elle, mais ses mots sont engloutis par les hurlements autour d'eux.

Soudain, dans un fracas effroyable, la capsule heurte la Terre et c'est le noir le plus total.

Au loin, Glass perçoit un léger gémissement guttural, contenant plus d'angoisse qu'elle n'en a jamais entendu. Elle essaie d'ouvrir les

yeux, mais le moindre effort lui donne le tournis et la nausée. Elle abandonne et replonge sans retenue dans les ténèbres. Quelques minutes s'écoulent. À moins que ce ne soient des heures. À nouveau, elle bataille contre ce calme réconfortant pour reprendre connaissance. Pendant une agréable milliseconde où elle est groggy, elle n'a pas la moindre idée de l'endroit où elle se trouve. Elle ne perçoit qu'un barrage d'odeurs étranges. Glass ignorait qu'on puisse sentir autant de parfums en même temps. Elle en reconnaît un qui existait dans les champs solaires – son endroit préféré où elle retrouvait Luke – et qui est multiplié par mille ici. Puis elle sent une odeur douce, ni sucrée ni parfumée. Plus forte, plus riche. Chaque inspiration fait passer son cerveau à la vitesse supérieure tandis qu'il rame pour assimiler ce tourbillon de senteurs. Un effluve épicé, métallique, lui parvient. Familier, il extirpe son cerveau de sa torpeur. Du sang !

Glass bat des paupières. Elle se trouve dans un espace si grand qu'elle n'en distingue pas les murs ; le plafond transparent rempli d'étoiles semble être à plusieurs kilomètres d'elle. Lentement, elle commence à comprendre, et sa confusion se transforme en émerveillement. Elle regarde... le ciel ! Le vrai ciel, depuis la Terre, et elle est en vie. Cependant, sa stupéfaction ne dure pas très longtemps. Une pensée fulgurante lui traverse l'esprit et la panique la secoue de la tête aux pieds. *Où est Luke ?* Tous les sens en alerte, elle se relève tant bien que mal, la nausée et la douleur l'attirant vers le sol.

— Luke ! hurle-t-elle en jetant des regards éperdus de tous côtés, priant pour apercevoir sa silhouette familière parmi la masse d'ombres étranges. Luke !

Le chœur assourdissant de gémissements et éclats de voix recouvre son appel. *Pourquoi personne n'allume la lumière ?* songe-t-elle, encore sonnée, avant de se rappeler qu'ils ont atterri. Les étoiles n'émettent qu'une faible lueur et la lune éclaire à peine les silhouettes noires qui agitent les bras et geignent autour de Glass – ses compagnons d'infortune. Ce doit être un cauchemar. La Terre ne ressemble pas à cela, normalement. Ce n'est pas un endroit qui vaut la peine de mourir. Elle appelle une fois de plus Luke, n'obtient toujours pas de réponse.

Il faudrait qu'elle se lève mais son cerveau et ses muscles n'ont plus l'air connectés. Son corps lui paraît étrangement pesant, comme si des poids invisibles l'encombraient. La pesanteur semble différente ici, plus rude. À moins qu'elle ne soit blessée ? Glass se touche les mollets et réprime un cri. Ses jambes sont mouillées. Saigne-t-elle ? Elle y jette un regard, effrayée par ce qu'elle risque de trouver. Les jambes de son pantalon sont déchirées et la peau en dessous est méchamment éraflée, mais elle ne remarque aucune blessure sérieuse apparente. Elle pose les mains sur le sol – non, par *terre* – et reste ébahie : elle est assise au bord de l'eau, et cette eau s'étend incroyablement loin devant elle, jusqu'à

des arbres à peine perceptibles. Glass cligne des yeux, attend qu'ils s'ajustent à la pénombre et lui révèlent quelque chose qui ait davantage de sens, mais l'image ne change pas. *Un lac !* Le mot se faufile doucement dans son esprit. Oui, elle est assise sur la *berge* d'un lac, à la surface de la Terre. Cela lui semble aussi irréel que le spectacle de désolation autour d'elle. Elle examine les alentours, tout n'y est qu'une vision d'horreur. Des corps désarticulés gisent. Des blessés pleurent et appellent à l'aide. La carcasse déchiquetée de plusieurs capsules éventrées fume. Elles ont dû se crasher dans un périmètre de quelques centaines de mètres seulement. Des gens s'affairent parmi les débris incandescents puis s'éloignent, des formes lourdes et inertes sur les épaules.

Qui l'a sortie de là ? Si c'est Luke, où est-il ?

Glass se lève avec difficulté. Ses jambes tremblent sous elle. Elle croise les genoux pour ne pas tomber et bat des bras pour garder l'équilibre. Elle est debout dans une eau glacée. Le froid lui grimpe le long des jambes. Elle prend une grande inspiration et les brumes se dissipent dans son cerveau, même si ses cuisses flageolent encore. Elle fait quelques pas chancelants et bute contre des pierres sous l'eau.

Glass baisse les yeux et retient son souffle. Le faible clair de lune lui montre une eau teintée de rose. La pollution et les radiations dues au Cataclysme ont-elles provoqué ce changement de couleur ? Est-ce un lac terrestre où l'eau est naturellement rose ? Glass n'était pas très attentive en cours de géographie – fait qu'elle regrette amèrement à présent. Soudain, une rescapée pousse un cri de désespoir non loin d'elle et lui apporte la pénible réponse : ce rose n'est pas dû aux effets prolongés des radiations, mais au sang qui s'y mêle.

Frémissante, Glass chancelle jusqu'à la femme, grièvement blessée, qui est avachie sur la berge. La partie inférieure de son corps rougit l'eau à toute allure. Glass se baisse et lui prend la main.

— Ne vous inquiétez pas. Tout va bien se passer, la rassure-t-elle sur un ton qui se veut persuasif.

En proie à la peur et à la douleur, la femme écarquille les yeux et lui demande :

— Vous avez vu Thomas ?

— Thomas ? répète la jeune fille en détaillant le paysage chargé de corps et de décombres.

Elle doit trouver Luke. Une seule chose la terrifie plus que d'être sur Terre : penser que Luke agonise dans les parages, sans personne à ses côtés.

— Mon fils, Thomas, explique la femme en serrant la main de Glass. Nous n'étions pas dans la même navette. Ma voisine... (Elle s'interrompt dans un halètement d'angoisse.) Elle m'a promis de prendre soin de lui.

— Nous le retrouverons, affirme Glass qui grimace quand les ongles de la femme s'enfoncent dans sa peau.

Elle espère que sa première phrase prononcée sur Terre ne sera pas un mensonge. Elle repense à la scène de chaos à bord de la station orbitale, à laquelle elle a réchappé de justesse. À la cohue infernale sur l'aire d'embarquement, chacun s'efforçant de monter dans les rares capsules de sauvetage quittant la Colonie agonisante. Aux parents affolés qui ont été séparés de leurs enfants. Aux gamins traumatisés, les lèvres bleues, cherchant en vain un membre de leur famille.

Soudain la femme hurle de douleur et sa main retombe dans l'eau. Glass parvient alors à se dégager.

— Je le chercherai, chevrote Glass en reculant. Nous le trouverons.

La culpabilité qui grandit en elle l'empêcherait d'avancer si elle y prêtait attention. Glass est dans l'incapacité de soulager les souffrances de cette femme. Elle n'est pas médecin, contrairement à Clarke, la petite amie de Wells. Elle n'est même pas quelqu'un de sociable, comme Wells ou Luke qui savent toujours prononcer les bonnes paroles au bon moment. Il n'existe qu'un seul être sur cette planète qui soit capable d'aider les survivants et elle doit le retrouver au plus vite.

— Je suis désolée, murmure Glass en se tournant vers la femme au visage déformé par la douleur. Je reviens bientôt. Il faut que je trouve mon... quelqu'un.

Les mâchoires serrées, la rescapée hoche la tête puis ferme les yeux. Des larmes coulent sur ses joues.

Glass s'arrache à cette pénible vision et se met en marche. Les yeux plissés, elle essaie de comprendre la scène qui se déroule devant elle. L'obscurité, combinée à l'étourdissement, à la fumée, au choc de se retrouver sur Terre, lui embrouille les idées. Les capsules se sont écrasées au bord d'un lac, laissant des tas de débris fumants partout où elle regarde. Au loin, elle distingue des arbres, mais elle est trop perturbée pour leur accorder plus d'attention. À quoi bon s'intéresser aux arbres et aux fleurs quand Luke n'est pas là pour les contempler avec elle ?

Son regard passe d'un survivant hébété et estropié à un autre. Un vieil homme, assis sur une grande pièce métallique arrachée à la capsule, se tient la tête entre les mains. Un garçon seul, le visage ensanglanté, piétine à quelques mètres d'un enchevêtrement de fils grésillant et crachant des étincelles ; inconscient du danger, le regard vide, il scrute le ciel comme s'il cherchait un moyen de retourner chez lui.

De nombreux corps abîmés gisent tout autour d'elle. Des passagers dont les lèvres affichent encore le fantôme d'un au-revoir déchirant, d'autres qui n'auront même pas entraperçu le ciel bleu pour lequel ils ont tout sacrifié. Ils auraient mieux fait de rester là-haut, de rendre leur

dernier souffle parmi leurs amis et leur famille au lieu de finir ici, seuls.

Encore peu assurée sur ses jambes, Glass titube jusqu'aux silhouettes allongées les plus proches et prie de toutes ses forces pour qu'aucun de ces visages inanimés n'ait le menton carré, le nez étroit, les cheveux blonds et bouclés de Luke. Elle pousse un soupir de soulagement doux-amer au-dessus du premier cadavre. Ce n'est pas Luke. À la fois anxieuse et pleine d'espoir, elle s'approche du suivant, puis du suivant. Elle retient son souffle chaque fois qu'elle fait rouler quelqu'un sur le dos ou le dégage de gros morceaux de ferraille. Après chaque inconnu en sang et mutilé, elle souffle et s'autorise à penser que Luke est encore vivant.

— Ça va ?

Surprise, Glass tourne aussitôt la tête vers la voix. Un homme arborant une large entaille au-dessus de l'œil gauche la regarde avec perplexité.

— Ça va, répond-elle par automatisme.

— Sûr ? Un choc pareil peut provoquer d'étranges traumatismes.

— Je vais bien, merci. Je cherchais juste...

Elle ne finit pas sa phrase, incapable de mettre des mots sur la boule de panique et d'espoir qui lui obstrue la poitrine.

— Bien, continue l'homme. J'ai déjà vérifié cette zone. Mais si vous trouvez des survivants que j'aurais manqués, criez. Nous rassemblons les blessés ici.

Il désigne un endroit dans l'obscurité où, au loin, Glass distingue des silhouettes affairées au-dessus de formes immobiles étendues sur le sol.

— Il y a une femme là-bas, près de l'eau. Je pense qu'elle est blessée.

— OK. On va la chercher.

Il fait signe à quelqu'un que Glass ne voit pas puis s'éloigne au petit trot. Elle se retient de le rappeler, de lui dire qu'il vaudrait mieux chercher Thomas d'abord. Glass est à peu près sûre que la femme préférerait se vider de son sang dans l'eau plutôt qu'affronter une vie entière sur Terre sans la seule personne qui compte pour elle. Mais l'homme est déjà loin.

Glass prend une profonde inspiration et repart malgré les réticences de son cerveau. Si Luke est indemne, pourquoi ne l'a-t-il pas retrouvée à l'heure qu'il est ? Comme elle n'a pas encore entendu sa voix grave la hélant au milieu de ce vacarme, elle en conclut qu'il gît inconscient quelque part, trop blessé pour bouger. Ou pire...

Glass essaie de bannir ces pensées, mais autant bousculer une ombre. Rien ne parvient à chasser ses idées sinistres. Ce serait d'une cruauté incroyable si elle perdait Luke quelques heures à peine après leurs retrouvailles. Elle ne pourrait pas le supporter, pas après avoir

perdu sa mère. Non. Ravalant un sanglot, elle se dresse sur la pointe des pieds et examine les alentours. Il y a un peu plus de lumière. Certains survivants se sont servis de débris en feu pour confectionner des torches de fortune – mais leur lumière vacillante n’a rien de réconfortant. Partout où elle regarde, Glass voit des corps lacérés et des visages paniqués dans la pénombre.

Les arbres se rapprochent. Elle distingue à présent leur écorce, leurs branches tordues, leur cime feuillue. Après une vie passée à contempler un unique arbre, elle n’en revient pas d’en voir autant au même endroit, comme si elle entraînait dans une pièce et se retrouvait face à une dizaine de clones de sa meilleure amie.

Elle se tourne vers un arbre au tronc large et reste bouche bée. Un garçon aux cheveux bouclés y est avachi.

Un garçon en uniforme de garde.

— Luke, crie Glass en s’élançant vers lui.

Il a les yeux fermés, le corps flasque. A-t-il perdu connaissance ou...

— Luke ! hurle-t-elle de nouveau.

Les membres de Glass sont à la fois engourdis et électrifiés, tel un cadavre qu’on tenterait de ranimer. Elle essaye d’accélérer le pas mais elle a des semelles de plomb. Bien qu’à une dizaine de mètres de lui, elle remarque qu’il respire. C’est bien Luke, et il est vivant !

Glass tombe à genoux à ses côtés et se retient de se jeter sur lui. Elle ne veut pas le blesser davantage.

— Luke, lui chuchote-t-elle à l’oreille. Tu m’entends ?

Il est pâle et a une plaie profonde au-dessus de l’œil. Du sang coule le long de son nez. Glass tire sa manche sur sa main et l’appuie sur la blessure. Luke gémit doucement mais ne bouge pas. Elle appuie un peu plus dans l’espoir d’arrêter le saignement puis inspecte le reste de son corps. À part son poignet gauche violacé et enflé, il semble aller bien. Des larmes de soulagement et de gratitude mouillent les yeux de Glass qui les laisse perler sur ses joues.

Après un temps d’attente, elle retire sa main pour réexaminer sa blessure. Le saignement a cessé.

Glass pose une main sur la poitrine de son compagnon.

— Luke, murmure-t-elle tout en lui effleurant la clavicule. Luke, c’est moi. Réveille-toi.

Luke remue au son de sa voix. Glass laisse échapper un son bizarre, entre rire et sanglot. Il grogne, cligne des paupières avant de les refermer.

— Luke, réveille-toi, insiste Glass.

Elle a collé sa bouche contre son oreille, comme les matins où il risquait de manquer l’appel.

— Tu vas être en retard, ajoute-t-elle avec un léger sourire.

Il rouvre les yeux, lentement, et la fixe. Il essaie de parler mais aucun son ne sort de sa bouche. Alors il lui sourit.

— Salut ! chuchote Glass dont la peur et le chagrin s'envolent momentanément. Tout va bien. Tu vas bien. Nous y sommes, Luke. Nous avons réussi. Bienvenue sur Terre.

CHAPITRE 2

Wells

— Tu as l'air épuisé, remarque Sasha, la tête penchée sur le côté si bien que sa longue chevelure noire retombe sur son épaule. Va te coucher.

— Je préfère être ici avec toi, répond Wells dont le bâillement se transforme en une moue réjouie.

Ce n'est pas difficile : chaque fois qu'il regarde Sasha, il remarque quelque chose qui lui tire un sourire. La manière dont ses yeux verts brillent dans la lumière vacillante du feu de camp. La multitude de taches de rousseur sur ses pommettes saillantes qui le fascine autant que les constellations émerveillent Sasha la nuit. Elle les contemple en cet instant, le menton en l'air.

— Je n'arrive toujours pas à croire que tu vivais là-haut, annonce-t-elle avant de poser son regard sur Wells. Cela ne te manque pas ? D'être entouré d'étoiles ?

— C'est encore plus beau ici.

Il lève la main, effleure la joue de Sasha et dessine doucement avec son index un chemin d'une tache de rousseur à l'autre.

— Je pourrais admirer ton visage toute la nuit, mais pas la Grande Ourse.

— Je te donne cinq minutes. Tu as tout le mal du monde à garder les yeux ouverts.

— La journée a été longue...

Sasha hausse un sourcil. Wells sourit. Oui, la journée a été longue. Ces dernières heures, Wells a été expulsé du campement pour avoir aidé Sasha – alors prisonnière des 100 – à s'échapper. C'était avant de rencontrer Clarke et Bellamy, lesquels venaient juste de retrouver la sœur de Bellamy Octavia saine et sauve chez les Nés-Terre, prouvant par là que, contrairement aux apparences, le peuple de Sasha n'était pas leur ennemi. Ce simple fait aurait été très long à expliquer à leurs camarades, Sasha les mettant pour la plupart mal à l'aise. Et cette péripétie n'était qu'un début. Ce même soir, Bellamy et Wells ont fait une découverte troublante. Alors que Wells, le fils du chancelier, a

mené une vie privilégiée sur *Phoenix*, et que Bellamy l'orphelin a dû lutter pour survivre sur *Walden*, tous deux s'avèrent être demi-frères.

Voilà qui représente beaucoup à digérer d'un coup. Alors que Wells est assez heureux de la tournure des événements, le choc et la confusion l'empêchent de réaliser complètement. Sans compter qu'il n'a pas dormi d'un sommeil digne de ce nom depuis des siècles. Ces dernières semaines, il est devenu le leader *de facto* du campement. Ce n'est pas une position qu'il convoitait spécialement, mais sa formation d'officier combinée à sa fascination de toujours pour la Terre lui procure quelques compétences. Pourtant, alors qu'il est content de pouvoir aider et reconnaissant de la confiance que lui accorde le groupe, ce poste s'accompagne d'énormes responsabilités.

— D'accord, je vais me reposer une minute, déclare-t-il en s'allongeant de manière à poser sa tête dans le giron de Sasha.

Même si la jeune fille et lui sont installés à l'écart du groupe rassemblé autour du feu, le crépitement des flammes ne masque pas totalement le bruit des disputes typiques du soir. Il ne faut pas longtemps pour qu'une fille accoure et se plaigne qu'un autre lui a pris son lit de camp, qu'un garçon demande à Wells de trancher une question de corvée d'eau, qu'un troisième veuille savoir où stocker les restes de la chasse du jour.

Wells soupire tandis que Sasha fait courir ses doigts dans ses cheveux et pendant un moment, la tête contre le ventre de la Née-Terre, il oublie tout à part la chaleur de sa peau. Il oublie l'horrible semaine qu'ils viennent de vivre, la violence dont ils ont été témoins. Il oublie la découverte du corps de son amie Priya. Il oublie que son père a été abattu sous ses yeux lors de l'altercation entre les gardes et Bellamy, lequel était prêt à tout pour rejoindre sa sœur à bord de la capsule. Il oublie le feu qui a détruit leur premier campement et tué Thalia, l'amie de Clarke – tragédie qui a coupé les derniers liens amoureux entre eux.

Peut-être Sasha et lui passeront-ils la nuit dehors, dans la clairière ? C'est la seule manière d'avoir un peu d'intimité. Wells sourit à cette idée et s'assoupit.

— Je n'y crois pas ! s'exclame soudain Sasha sur un ton angoissé ; sa main cesse de lui caresser les cheveux.

— Un problème ? s'enquiert Wells qui ouvre vite les yeux. Tout va bien ?

Il se redresse et examine les alentours. La plupart des 100 sont blottis par petits groupes autour du feu et discutent à voix basse dans un ronronnement réconfortant. Puis son regard se pose sur Clarke. Bien qu'elle soit recroquevillée contre Bellamy, Wells constate qu'elle est concentrée sur autre chose. Alors que ses sentiments intenses et dévorants pour elle ont évolué vers une espèce d'amitié, il lit encore en

elle comme dans un livre ouvert. Il connaît la moindre de ses expressions – la manière dont elle pince les lèvres quand elle se concentre pour étudier une procédure médicale ; le pétilllement dans ses yeux quand elle parle d'une de ses étranges passions, comme la classification scientifique des espèces ou la physique théorique... À cet instant, ses sourcils sont froncés par l'inquiétude tandis que, la tête penchée en arrière, elle jauge et calcule. Le visage soudain de marbre, Bellamy scrute quelque chose dans le ciel lui aussi. Il se tourne et chuchote à l'oreille de Clarke. Ce geste intime aurait mis Wells en colère autrefois. Aujourd'hui, il l'interroge seulement.

Wells lève les yeux mais ne voit rien d'inhabituel. Juste des étoiles. Sasha continue de fixer le firmament.

— Qu'y a-t-il ? demande-t-il, la main dans le dos de la jeune fille.

— Là, répond-elle, la gorge serrée tout en désignant un point dans le ciel au-dessus de la cabane qui sert d'infirmerie et des arbres qui entourent la clairière.

Elle connaît ce ciel aussi bien qu'il connaissait les étoiles là-haut. Née-Terre, elle a toujours regardé en l'air pendant qu'il regardait en bas. Wells suit son doigt et voit enfin la lumière étincelante qui s'approche à vive allure de la Terre. D'eux. Trois autres la suivent de près. Ensemble, elles font penser à une pluie d'étoiles se déversant sur le paisible rassemblement autour du feu.

Wells inspire brusquement. Son corps se raidit.

— Des capsules, explique-t-il calmement. Elles arrivent. Elles sont quatre.

Le corps de Sasha se crispe. Il glisse un bras sur ses épaules et l'attire contre lui pendant qu'ils regardent en silence la descente des vaisseaux, leurs souffles à l'unisson.

— Tu crois... tu crois que ton père est dans l'une d'elles ? demande Sasha sur un ton qui se veut optimiste.

Les Nés-Terre se sont fait une raison et ont accepté de partager la planète avec une centaine de délinquants juvéniles en exil ; mais Wells songe qu'ils géreront sans doute moins bien l'arrivée de la Colonie tout entière.

Wells ne lui répond pas. L'espoir et la peur se livrent bataille pour l'emporter dans son cerveau déjà surmené. Il y a une chance que la blessure de son père soit moins grave que les apparences l'ont laissé croire, qu'il se rétablisse rapidement et vienne sur Terre. Il se peut aussi que le chancelier s'accroche toujours à la vie dans le centre médical ou, pire, que sa dépouille flotte déjà en silence parmi les étoiles. Que fera-t-il si son père ne débarque pas d'une de ces capsules ? Comment Wells pourra-t-il continuer à se regarder en face s'il n'obtient pas le pardon du chancelier pour les terribles crimes qu'il a commis à bord de la Colonie ?

Perturbé, Wells tourne la tête vers le feu. Clarke l'observe. Quand leurs regards se croisent, Wells est soudain envahi d'une immense gratitude. Ils n'ont pas besoin de se parler. Elle comprend son soulagement mêlé de peur. Elle sait qu'il aura beaucoup à perdre ou à gagner quand les portes des capsules s'ouvriront.

— Il sera très fier de toi, le réconforte Sasha qui lui serre la main.

Elle aussi le comprend. Même si elle n'a jamais rencontré le père de Wells, même si elle ne sera peut-être jamais témoin de leurs relations compliquées, elle aussi connaît les contraintes d'une enfance aux côtés d'un parent responsable de tous les survivants connus de l'espèce humaine. Le père de Sasha est le chef des Nés-Terre ; celui de Wells règne sur la Colonie. Elle a conscience du poids d'une telle responsabilité. Sasha comprend que ce poste est un honneur qui exige des sacrifices.

Wells regarde autour du feu les visages épuisés et émaciés de la centaine d'adolescents qui a survécu à ces premières semaines traumatisantes sur Terre. D'habitude, cette vision le remplirait d'inquiétude, car il penserait aux réserves de nourriture et aux autres fournitures qui diminuent rapidement. Là, il ressent du soulagement. Du soulagement et de la fierté. Ils ont réussi. Contre toute attente, ils ont survécu ! Et maintenant, l'aide est en route. Même si son père ne se trouve pas à bord d'une de ces capsules, elles transportent des rations, des outils, des médicaments en grandes quantités, tout ce dont ils auront besoin pour passer l'hiver et voir venir.

Il a hâte d'observer le visage des nouveaux venus quand ils découvriront tout le travail accompli par les 100. Ils ont certainement commis des erreurs en chemin et subi des pertes cruelles – Asher et Priya, presque Octavia – mais ils ont célébré des triomphes aussi.

Wells tourne la tête vers Sasha qui le regarde avec inquiétude. Il lui sourit et, avant qu'elle n'ait le temps de réagir, il glisse les doigts dans ses cheveux brillants et approche les lèvres des siennes. D'abord, elle semble surprise, puis elle se détend et lui rend son baiser. Il pose le front contre le sien quelques instants, prend le temps de réfléchir puis se lève. C'est le moment d'annoncer la nouvelle aux autres.

Il jette un rapide coup d'œil à Clarke pour lui demander son accord tacite. Elle pince les lèvres, pivote une seconde vers Bellamy puis croise le regard de Wells et hoche la tête.

Wells s'éclaircit la voix, ce qui attire l'attention des plus proches personnes seulement.

— Tout le monde m'entend ? crie-t-il alors pour recouvrir le bourdonnement des conversations et le crépitement des flammes.

Un peu plus loin, Graham échange un sourire méprisant avec un de ses amis arcadiens. Après leur atterrissage, il a mené la fronde contre Wells afin de convaincre le groupe que le fils du chancelier était un

espion. Alors que la plupart des 100 ont affirmé leur loyauté à Wells, Graham n'a pas abandonné la partie. En effet, une portion considérable du camp craint plus Graham qu'elle ne fait confiance à Wells.

Lila, une jolie Waldénite qui lèche les bottes de Graham, lui murmure quelque chose à l'oreille puis éclate de rire quand il lui répond.

— Fermez-la ! aboie Octavia, le regard noir. Wells essaie de parler.

Lila la foudroie du regard et marmonne, de même que Graham semble moyennement amusé. Octavia a passé moins de temps que les autres au campement ; peut-être est-ce la raison pour laquelle elle fait partie des rares que Graham n'intimide pas et qui lui résistent...

— Que se passe-t-il, Wells ? demande Eric.

Cet Arcadien au visage sérieux tient la main de son petit ami, Felix, qui a récemment guéri d'une mystérieuse maladie. De nature peu démonstrative, Eric est tellement soulagé qu'il est temporairement sorti de sa réserve. Pour preuve, il n'a pas lâché la main de Felix de la journée.

Wells sourit. Bientôt, ils n'auront plus à craindre d'étranges maladies. Des médecins hyper compétents voyagent à bord des capsules. Ils apportent plus de médicaments qu'on en a vu sur Terre depuis des siècles.

— Nous avons réussi, s'exclame Wells, incapable de contenir son excitation. Nous avons survécu assez longtemps pour prouver que la Terre est viable. Sachez que les autres sont en chemin.

Il désigne le ciel avec un grand sourire.

Des dizaines de têtes se tournent brusquement vers lui, les flammes vacillantes dansant sur leurs visages. Des hurrahs et des cris ainsi que des jurons résonnent dans la clairière tandis que tout le monde se lève d'un bond. Non loin dans le ciel à présent, les navettes descendent à une vitesse vertigineuse. Plus elles approchent du sol, plus elles accélèrent.

— Ma maman arrive ! s'écrie une fillette nommée Molly qui sautille sur place. Elle m'a promis qu'elle serait dans la première capsule.

Deux Waldénites tombent dans les bras l'une de l'autre et dansent de joie pendant qu'Antonio, un Waldénite étrangement calme depuis des jours, marmonne dans sa barbe :

— On a réussi... on a réussi.

— Souvenez-vous des paroles de mon père, continue Wells d'une voix forte. Nos crimes sont pardonnés. À partir de maintenant, nous sommes à nouveau des citoyens normaux... En fait... ce n'est pas totalement vrai. Vous n'êtes pas des citoyens normaux... Vous êtes des héros !

Un tonnerre d'applaudissements s'ensuit quand, soudain, un crissement strident fend l'air. Il semble venir du ciel lui-même. Assourdissant, il oblige les presque 100 à se boucher les oreilles.

— Ils vont atterrir, hurle Felix.

— Où ? demande une fille.

Impossible à dire, mais il est clair que les capsules approchent à toute allure, sans maîtrise apparente de leur trajectoire. Sous leurs yeux impuissants, le premier vaisseau passe au-dessus de leurs têtes, à quelques kilomètres seulement, si bas que des débris incandescents pleuvent et brûlent la cime des arbres les plus hauts.

Wells jure à mi-voix. Si les bois prennent feu, tous les passagers des capsules, quels qu'ils soient, seront morts avant l'aube.

— Super, s'exclame Bellamy. Nous risquons nos vies pour prouver que la Terre est saine et voilà qu'ils arrivent pour y foutre le feu.

Comme à son habitude, sa voix est teintée d'ironie et d'insouciance ; mais Wells perçoit la peur de Bellamy. Contrairement aux autres, ce dernier est monté de force dans la navette des 100 et a pris le chancelier en otage pour arriver à ses fins. Ils n'ont aucun moyen de savoir si Bellamy sera pardonné pour ses crimes, si les gardes n'ont pas reçu l'ordre de l'abattre à vue.

Alors que les capsules survolent la clairière, Wells entraperçoit les lettres inscrites sur leur flanc – *Trillion Galactic*, nom de l'entreprise qui a construit les vaisseaux il y a plusieurs générations. Son cœur se serre quand il réalise que l'une d'elles est toute de travers. Ses pensées vont vers les passagers. La capsule disparaît ensuite derrière les arbres et continue sa descente hors de leur vue.

Wells retient son souffle. Après d'insoutenables secondes, un éclair de lumière et de feu jaillit par-delà le bois, à plusieurs kilomètres du campement. Il pense aussitôt à une explosion solaire. Une milliseconde plus tard, le bruit différé du crash leur parvient. Le grondement sourd engloutit tous les autres sons. Les 100 n'ont pas le temps de comprendre ce qui arrive, la deuxième capsule passe pile au-dessus de leurs têtes et atterrit de manière aussi catastrophique, avec encore plus de bruit et de lumière. Une troisième capsule apparaît alors.

Chaque crash secoue le sol, faisant monter de violentes vibrations dans les pieds et le ventre de Wells. S'est-il passé la même chose quand leur vaisseau s'est écrasé ? Plusieurs personnes sont mortes lors de leur atterrissage périlleux. Les bruits atroces cessent brusquement. Tandis que la Terre replonge dans le calme, des flammes colorent l'obscurité ; des volutes de fumée s'élèvent dans le firmament. Wells tourne le dos aux arbres et scrute ses compagnons. Leurs visages illuminés par la teinte orangée du ciel lui posent la même question qu'il se répète en boucle : *peut-on survivre à un tel choc ?*

— Allons les chercher, décrète Eric d'une voix puissante pour être

entendu parmi les cris outrés et les murmures nerveux.

— Mais comment on va les trouver ? chevrote Molly qui déteste les bois, surtout la nuit.

— On dirait qu'ils ont atterri près du lac, répond Wells en se massant les tempes. Mais ils sont peut-être beaucoup plus loin.

S'ils ont survécu, songe-t-il. Il n'a pas besoin de le dire à voix haute. Tous pensent la même chose. Wells pivote en direction du crash. Les flammes baissent au loin.

— On ferait mieux de se mettre en route. Quand le feu se sera éteint, on aura plus de mal à les repérer.

— Wells, murmure Sasha en posant une main sur son épaule, tu devrais peut-être patienter jusqu'à demain. Les bois sont dangereux la nuit.

Wells hésite. Sasha a raison. Elle pense certainement à la faction de Nés-Terre qui s'est rebellée contre son père et sillonne à présent la forêt entre le mont Weather et le campement des 100. Ce sont eux qui ont kidnappé Octavia, tué Asher et Priya. D'un autre côté, des Colons blessés et terrifiés attendent leur aide et cette pensée lui est insupportable.

— Une partie du groupe restera ici, annonce Wells. J'ai besoin de quelques volontaires qui emporteront des troussees de secours et escorteront les arrivants jusqu'au campement.

Il examine la clairière devenue leur foyer à force d'acharnement et ressent une grande fierté.

Octavia s'avance vers Wells et s'arrête au milieu du cercle. Elle n'a que quatorze ans mais, contrairement à d'autres 100 de son âge, elle n'a pas peur de prendre la parole.

— Je propose qu'ils se débrouillent pour venir à nous, déclare-t-elle, le menton levé en signe de défi. Non, mieux : qu'ils restent où ils sont. Ils nous ont quasiment condamnés à mort en nous envoyant ici. Pourquoi risquerions-nous nos vies pour les sauver ?

Un murmure approbateur ondule parmi la foule. Octavia jette un rapide coup d'œil à son frère, cherchant peut-être son soutien. Quand Wells regarde Bellamy, son visage est étrangement impénétrable.

— Tu plaisantes ? s'exclame Felix, abasourdi, la voix encore affaiblie par la maladie mais clairement tourmentée. S'il y a la moindre chance que mes parents soient ici, je dois aller à leur recherche. Ce soir.

Il se rapproche d'Eric qui lui a mis un bras sur les épaules et le serre contre lui.

— Je pars avec lui, décide Eric.

Wells scanne le groupe et croise le regard de Clarke puis de Bellamy. Elle prend la main de ce dernier et rejoint Wells.

— Je t'accompagne. Il y aura sûrement des blessés qui auront besoin de mon aide.

Wells attend que Bellamy s'insurge contre cette entreprise trop risquée. Calme mais tendu, celui-ci scrute l'obscurité derrière Wells. Peut-être sait-il qu'il est inutile de contredire Clarke une fois qu'elle a pris une décision.

— OK, enchaîne Wells. Préparons-nous à partir. Ceux qui restent organisent le campement de manière à accueillir les rescapés.

Clarke court jusqu'à la cabane-infirmerie pour récupérer du matériel médical pendant que Wells ordonne aux uns de prendre des couvertures et aux autres de l'eau potable.

— Eric, tu peux t'occuper de la nourriture ?

Tandis que l'équipe de secours s'éparpille, Wells se tourne vers Sasha qui patiente toujours à ses côtés, les lèvres pincées, concentrée.

— Il faudrait un brancard, indique-t-elle en cherchant les matériaux nécessaires autour d'elle. Pour ceux qui seront incapables de marcher jusqu'au campement.

Et elle se rend vers la cabane-réserve sans attendre la réponse de Wells. Celui-ci la rattrape au pas de course.

— Bonne idée, la félicite-t-il en faisant de grandes enjambées pour la suivre. Par contre, je préférerais que tu ne viennes pas.

Elle s'arrête brusquement.

— Pardon ? Aucun de vous ne connaît le terrain aussi bien que moi. Si quelqu'un peut vous conduire là-bas et vous ramener en toute sécurité, c'est bien moi.

Wells soupire. Elle a raison, bien entendu, mais il est terrifié à l'idée que Sasha se retrouve face à des centaines de Colons – et de nombreux gardes, très probablement armés, et qui ignorent l'existence des Nés-Terre. Il se rappelle le choc et la confusion qui l'ont frappé la première fois qu'il a posé les yeux sur elle. Sa compréhension entière de l'univers avait été bouleversée du tout au tout. Évidemment, il ne lui avait pas fait confiance au début, et il avait fallu encore plus longtemps au groupe pour admettre qu'elle disait la vérité, qu'elle venait bien d'une communauté pacifique née sur Terre.

Wells danse d'un pied sur l'autre tout en fixant l'étincelle de défi qui brille dans les yeux en amande de Sasha. Elle est délicate mais sans être fragile. Elle lui a prouvé à plusieurs reprises qu'elle pouvait prendre soin d'elle-même et n'avait nul besoin de sa protection. Cependant, toute la force et toute l'intelligence du monde n'arrêteront pas la balle d'un garde en proie à la panique.

— Je ne veux pas que tu sois blessée, lui avoue-t-il en lui prenant la main. Ils sont persuadés que la planète est déserte. Ce n'est peut-être pas le moment idéal pour leur révéler l'existence des Nés-Terre. Pas tant qu'ils sont désorientés et terrifiés. Les gardes risqueraient de faire quelque chose de stupide.

— Mais je veux les aider ! proteste Sasha sur un ton à la fois patient

et perplexe. Ils verront bien que je ne suis pas leur ennemie.

Wells se tait et pense à toutes les patrouilles qu'il a effectuées pendant sa formation d'officier. Aux personnes qu'il a arrêtées pour des crimes aussi minimes qu'un dépassement du couvre-feu de cinq minutes ou une entrée accidentelle dans une zone interdite. Des ordres stricts étaient nécessaires à bord de la station et il sera difficile aux gardes d'abandonner leur mantra : « Tire d'abord et pose tes questions après. »

— Il faut que tu comprennes une chose sur mon peuple...

Elle l'interrompt en mettant les mains sur ses épaules puis elle se hisse sur la pointe des pieds et dépose un baiser sur ses lèvres.

— Ton peuple est mon peuple à présent.

— J'espère qu'ils ne se tromperont pas quand ils te citeront dans les livres d'histoire, remarque-t-il en souriant.

— Je croyais que c'était toi qui devais l'écrire, ce livre ! ajoute-t-elle avec un air snob – une imitation des pestes nées-Terre, présume Wells. *Le Retour des hommes sur Terre vu par l'un d'eux*. Ce sera un best-seller, même si toi et moi savons que certains ne sont jamais partis.

— Il faudra que tu le relises attentivement au cas où je prendrais quelques libertés artistiques avec ta description.

— Tu comptes dire que je suis laide à faire peur ? Je m'en fiche.

Wells glisse une mèche de cheveux de Sasha derrière son oreille.

— J'écirai que ta beauté m'a poussé à agir de manière ridicule et imprudente.

Elle sourit et, pendant quelques instants, Wells ne pense plus qu'à une chose : l'embrasser encore et encore. Malheureusement, leur flirt est interrompu par des voix qui les interpellent dans le noir.

— Wells ? Nous sommes prêts.

L'odeur âcre de la fumée provenant du lieu du crash s'est insinuée dans les bois et leur parvient aux narines.

— OK, déclare-t-il à Sasha. On est partis.

CHAPITRE 3

Clarke

Les yeux plissés dans le noir, Clarke observe la scène du crash. Elle attend l'instant inévitable où sa formation de médecin prendra le dessus, où son instinct anesthésiera sa panique. Mais là, au bord de l'immense zone de débris, tandis qu'elle constate l'étendue des dégâts, elle ne ressent que de l'horreur.

La situation est bien pire que le jour où les 100 se sont posés. D'après ce qu'elle en voit, les capsules se sont écrasées à quelques dizaines de mètres les unes des autres. C'est un miracle si elles ne se sont pas encastrées. Leurs carcasses déchiquetées sortent de terre pour rester en suspension au-dessus des eaux du lac. Des corps inertes sont éparpillés partout. Les feux sont quasiment tous éteints mais l'odeur nauséabonde du métal incandescent demeure omniprésente.

Pourtant, la vision d'autant de cadavres n'est rien à côté de celle du nombre croissant de blessés. Après une rapide estimation, Clarke compte environ trois cent cinquante survivants souffrant de blessures plus ou moins graves.

— Putain de...

Wells ne finit pas son juron. Un instant plus tard, il se ressaisit, prend une grande inspiration et s'exclame :

— Bon ! Par où on commence ?

Le cerveau de Clarke passe à la vitesse supérieure ; son calme habituel prend le dessus tandis qu'elle trie mentalement les personnes dans sa ligne de mire – les mutilés, ceux qui arrivent à marcher seuls, d'abord les enfants...

Ils peuvent s'en sortir. Elle peut les aider. Chaque capsule doit contenir du matériel médical. Cette fois-ci, elle a beaucoup plus de pain sur la planche, mais elle a appris énormément ces dernières semaines. En outre, il doit y avoir au moins un ou deux médecins qualifiés parmi les passagers – si toutefois ils ont survécu... Elle grimace quand une pointe de regret l'assaille : elle aimerait tellement que ses parents soient à ses côtés en cet instant.

— Formez des groupes, ordonne-t-elle aux autres membres de

l'équipe de secours. Laissez les blessés les plus graves où ils sont et accompagnez tous ceux qui peuvent marcher jusqu'à la clairière.

— Et ceux qui ne rentrent dans aucune des deux catégories ? demande Eric. On les laisse ici ou on les évacue ?

— Tout le monde doit quitter cet endroit au plus vite, répond Wells avant que Clarke donne son avis. Les capsules peuvent exploser à n'importe quel moment. Séparons-nous en deux groupes. L'un part à gauche, l'autre à droite.

Sans perdre une minute, Clarke distribue son stock de bandages et de matériel médical avant de se jeter dans la mêlée. Elle enjambe des tas de métal tordu, des tessons de fibre de verre, puis s'agenouille près d'un garçonnet dont la peau noire est couverte d'une croûte de cendres grises. Le menton posé sur les genoux, il regarde droit devant lui, les yeux écarquillés, et gémit.

— Salut, murmure-t-elle en posant une main sur son épaule. Je m'appelle Clarke. Et toi ?

Il ne répond pas. Rien n'indique qu'il a entendu Clarke ou même senti la pression de sa main.

— Je sais que tu as eu très peur. Tout va bien se passer maintenant. Tu vas adorer vivre ici, je te le promets.

Elle se lève et fait signe à Eric qui arrive en courant.

— Il va bien. Il est juste en état de choc. Tu peux trouver quelqu'un pour s'occuper de lui ?

Eric hoche la tête, soulève le garçon dans ses bras et s'éloigne en vitesse.

Plus à gauche, Wells rassure une femme d'âge mûr. Il l'aide à se lever puis la confie à Sasha qui s'apprête à accompagner le premier groupe de survivants jusqu'au campement. Un frisson glacé pétrifie Clarke quand elle avise un jeune homme en uniforme de garde parmi eux. Bellamy a promis de rester hors de vue quelque temps – il n'en faudrait pas beaucoup pour provoquer une confrontation. Et si quelque chose lui arrivait pendant l'absence de Clarke ?

— Clarke ! l'interpelle Felix. On a besoin de toi ici.

Elle le rejoint au pas de course. Il est agenouillé à côté d'une jeune fille aux cheveux blond vénitien longs et emmêlés. Felix a essayé de lui bander le bras mais le tissu est déjà trempé de sang.

— Ça ne veut pas s'arrêter, chuchote-t-il, blême. Fais quelque chose.

— Je m'en occupe, répond Clarke. File.

Elle défait le bandage et examine la plaie.

— Je vais mourir ? s'enquiert la fille, la voix rauque.

Clarke secoue la tête et lui sourit.

— Non. Je ne le permettrai pas. Pas tant que tu as une chance de visiter la Terre !

Elle fouille dans sa trousse de secours et en sort un antiseptique en priant pour qu'ils en trouvent des caisses sur les lieux du crash. Leur réserve est quasiment épuisée.

— Devine ce que j'ai vu l'autre jour, continue Clarke pour essayer de distraire la fille tandis qu'elle se prépare à suturer sa profonde entaille au bras. Un lapin vivant.

— Pour de vrai ?

La fille tourne la tête, comme si elle s'attendait à en voir un sauter parmi les débris.

Dix minutes plus tard, la fille est évacuée par Wells, et Clarke peut se consacrer aux blessures plus graves. Elle n'en revient pas de voir autant de personnes à l'agonie, mais l'attention intense qu'elles requièrent lui offre un break dans son étrange quotidien.

Clarke a passé ces derniers jours dans le brouillard, chaque nouvel événement se révélant encore plus déconcertant que le précédent. Elle s'est remise avec Bellamy qui est parvenu – elle ne sait trop comment – à lui pardonner la mort de Lilly. Ensuite, ils ont récupéré Octavia chez les Nés-Terre de Sasha, qui au départ avaient sauvé l'adolescente des griffes de la faction séparatiste et violente.

Mais la découverte qui lui donne le plus le tournis concerne ses parents : ils sont vivants et sur Terre ! Elle se pince souvent pour se persuader que c'est bien réel ; elle a tellement peur que la bulle de joie et de soulagement dans sa poitrine n'éclate et que l'affreuse douleur lancinante ne revienne. Les parents qu'elle a pleurés pendant une année n'ont pas été exécutés puis évacués dans le vide cosmique. Ils sont venus sur Terre, elle ne sait comment, et ils ont même vécu dans la famille de Sasha avant de partir pour une vie nouvelle ! Désormais, Clarke souhaite s'aventurer à leur recherche – mais comment retrouver leur trace ? Attendre les bras croisés n'est pas une solution. Dès qu'elle en aura terminé avec ces survivants, elle organisera son départ du campement.

— Celui-ci ne respire plus, annonce Eric avec une grimace à Clarke qui approche.

Elle s'accroupit à côté de l'homme, lui prend le pouls. Sa peau est encore chaude mais elle ne perçoit pas le moindre battement. Clarke pince les lèvres, pose une oreille contre la poitrine de l'homme en priant pour entendre quelque chose. Rien. Que du silence.

— Nous ne pouvons plus rien faire pour lui, déclare-t-elle en évitant de croiser le regard d'Eric.

Elle ne veut ni lire l'horreur sur son visage ni qu'il voie l'impuissance sur le sien.

Elle baisse les yeux et dévisage le cadavre. Clarke lâche un cri, comme si une main invisible lui avait ouvert le sternum et serré le cœur entre ses doigts. C'est son ancien professeur de biologie, M. Fretz, le

seul qui lui laissait accéder aux archives confidentielles de la station orbitale quand elle avait dix ans à peine et voulait voir des éléphants en photo.

— Ça va ? lui demande Eric.

Clarke hoche la tête, essaie de chasser les larmes qui menacent de lui brouiller la vue. M. Fretz a-t-il eu le temps d'apercevoir le ciel étoilé ? A-t-il vu le reflet de la lune sur le lac, senti l'odeur des arbres bercés par le vent ? Ou est-il mort sans pouvoir admirer la planète qu'il a toujours vénérée de loin ?

— Nous devrions laisser les corps ici pour l'instant, décide Clarke en s'éloignant. Il est plus important de s'occuper des blessés.

Clarke abandonne Eric et, à pas prudents, contourne un tas de métal tordu et incandescent pour accéder à un homme couché sur le flanc. Il porte un manteau autrefois blanc, mais à présent maculé de poussière, de suie et de... sang. La tache s'étend à vue d'œil. Il a les paupières fermées et la bouche tordue pour braver la douleur. Clarke est ébahie : elle reconnaît cette silhouette grande et dégingandée, ces cheveux gris mi-longs. C'est le docteur Lahiri, son ancien tuteur, un des plus vieux amis de son père. Leur dernière rencontre remonte au jour où il est entré dans la cellule de Clarke ; elle l'avait accusé d'avoir trahi ses parents. Il avait riposté en la traitant de traîtresse et, par réflexe, elle lui avait décoché un crochet du gauche.

La colère qui avait bouillonné en elle ce jour-là lui semble étrangement lointaine à présent. Même si quelqu'un les a trahis, ses parents sont en vie. Et Clarke sait que certaines personnes sont plus responsables que lui – le vice-chancelier Rhodes par exemple, l'homme qui a ordonné aux Griffin d'effectuer leurs monstrueux tests sur les effets des radiations.

Clarke s'agenouille et pose la main près de son coude.

— Docteur Lahiri..., l'interpelle-t-elle sur un ton censé inspirer la confiance. Vous m'entendez ? C'est Clarke.

Il entrouvre les yeux, la fixe longuement. Il ne sait manifestement pas si elle est réalité ou hallucination. Quand il prend enfin la parole, il garde la mâchoire serrée, comme si tout mouvement superflu engendrait une douleur insupportable.

— Clarke... Tu es vivante.

— Oui, malgré tous vos efforts, répond-elle en souriant pour lui signaler qu'elle plaisante à moitié. Puis-je vous examiner ?

Il hoche légèrement la tête, puis ferme les yeux et sa bouche se contracte. Clarke déboutonne doucement son manteau, lui palpe l'abdomen, les côtes, la poitrine. Il fait la grimace quand elle en arrive à la clavicule. Avec précaution, elle lui soulève les paupières et examine ses pupilles, puis effleure le cuir chevelu pour vérifier qu'aucune contusion ne lui a échappé.

— Je n'ai que l'épaule et la clavicule de touchées, à mon avis, diagnostique le docteur Lahiri, les dents serrées.

— Plus une commotion cérébrale, ajoute Clarke sur un ton neutre. Je pense que les os sont fracturés. Je peux réduire ça puis vous mettre le bras en écharpe. Mais je crains que nous n'ayons pas grand-chose ici contre la douleur. Vous avez apporté du matériel ?

— Je ne sais pas ce qui se trouvait à bord des capsules, lui répond le docteur Lahiri, la voix rauque. Tout s'est passé si vite. Nous n'avons pas eu le temps de nous préparer.

La déception manque étrangler Clarke.

— On fera sans. Je vais vous aider à vous asseoir. Vous êtes prêt ?

Un genou au sol, Clarke glisse une main sous son bras valide et l'autre sur son omoplate.

— À mon signal. Un, deux, trois !

Elle l'installe en position assise et il pousse un cri de douleur quand elle l'adosse contre une plaque de tôle. Son visage reprend des couleurs.

— Ne bougez pas. Mes amis vont venir vous chercher. Ils vous conduiront en lieu sûr.

Elle lève le bras et fait signe à Wells et à son équipe d'approcher.

— Clarke..., marmonne le docteur Lahiri, de plus en plus enrôlé.

Elle prend sa gourde et la porte aux lèvres du docteur. Il boit une petite gorgée d'eau et poursuit :

— Je suis désolé pour ce que j'ai dit la dernière fois. Tes parents seraient très fiers de toi. Je suis très fier de toi.

— Merci, répond lentement Clarke qui se demande si Lahiri croit vraiment que ses parents sont morts ou s'il a encore trop peur de lui avouer la vérité. Et moi, je suis désolée de m'être emportée.

Malgré la douleur, il lui sourit et ajoute :

— J'aimerais m'attribuer tes talents de boxeuse autant que ceux de chirurgienne.

Les heures suivantes s'écoulent en un éclair. Clarke remarque à peine l'aurore qui se lève, sinon qu'elle suture plus facilement que dans l'obscurité. Aux alentours de midi, tous les Colons indemnes ont été conduits au campement et une grande partie des blessés a également été évacuée. Dans la matinée, quelques membres supplémentaires des 100 sont venus donner un coup de main au lac et surtout chercher des parents parmi les nouveaux venus. Le nombre d'heureuses retrouvailles est décourageant. Apparemment, les familles des 100 n'ont pas été prioritaires pour monter à bord des capsules, alors que leurs enfants avaient été chargés d'une mission dangereuse, voire impossible sur Terre.

Clarke finit de fabriquer une attelle pour la jambe d'une femme

âgée puis elle se lève, s'étire et s'élance vers le patient suivant. Elle remarque que les gardes qui encerclaient leur capitaine quelques minutes plus tôt se sont dispersés pour participer au transport des blessés. Elle espère simplement qu'ils resteront plus occupés à aider leurs compatriotes qu'à traquer le garçon qui a utilisé le chancelier comme bouclier humain.

Son regard se pose sur un garde dont le visage lui est familier. Clarke le fixe longuement ; elle se demande pourquoi elle se sent soudain nauséuse. Il se tient au milieu d'un groupe hétéroclite de blessés qui avance lentement. Il les guide de son bras valide tandis qu'il serre une main abîmée contre son torse.

Clarke s'éloigne vite pour qu'il ne la voie pas. Afin de gagner du temps, elle fait l'inventaire de ses pansements tout en cherchant le nom du garde dans sa mémoire.

Scott.

Scott était souvent chargé de la surveillance du centre médical pendant la formation de Clarke et celle-ci appréhendait de le croiser. Même si les gardes n'entraient en contact avec les médecins et les internes que pour des questions de sécurité, Scott s'arrangeait pour que nul n'ignore sa présence. À peine plus vieux qu'elle, Scott semblait du genre hautain et zélé. Il ne regardait jamais les patients quand il entrait dans la salle, seulement les médecins et les autres gardes, comme s'il se croyait au-dessus du lot. Clarke était particulièrement gênée par son comportement quand il était seul avec elle et par les moyens qu'il mettait en œuvre pour l'accoster.

Clarke se retient de piquer un sprint dans le couloir conduisant au centre médical. Elle est en retard de vingt minutes pour ses rondes avec le docteur Lahiri, mais la punition pour « comportement dangereux » est bien plus sévère que celle pour retard. Son manque de ponctualité lui vaudra des reproches de son superviseur. Le manquement à une règle de la station lui vaudrait un passage devant le Conseil. OK, il est rare que les gardes rédigent un rapport pour « course à pied », mais le garçon chargé de patrouiller dans le centre médical a vite acquis la réputation de brute imbue de son pouvoir.

Clarke arrive au coin du couloir et grommelle. Elle qui espérait entrer en douce... Scott se trouve devant le poste de contrôle. Il lui tourne le dos mais elle reconnaît ses larges épaules, et ses cheveux blonds un peu gras qui semblent légèrement plus longs que la coupe réglementaire des gardes.

Clarke devine qu'il est en pleine confrontation. De plus près, elle s'aperçoit qu'il retient une femme par les poignets. Il les a plaqués derrière son dos. C'est une éboueuse d'Arcadia et, d'après les reproches que Scott lui administre à tue-tête pour que tout le monde entende, elle a simplement oublié son passe. La plupart des gardes l'auraient congédiée avec un avertissement. Pas Scott, qui sort ses menottes de manière théâtrale. La pauvre femme a les larmes aux yeux et lève à peine la tête quand Clarke se faufile devant eux.

L'indignation et le dégoût soulèvent le cœur de Clarke, mais elle n'ose pas se retourner. Elle n'obtiendra rien en intervenant. Si elle s'ingère dans leurs

affaires, Scott hurlera des menaces bien pires à la femme, uniquement pour prouver sa supériorité à Clarke.

Dès que Clarke examine ses premiers patients, l'incident lui sort de l'esprit. C'est un des aspects qu'elle apprécie dans son apprentissage de la médecine : la manière dont son esprit est accaparé à cent pour cent par le cas en cours, ne laissant aucune place aux soucis extérieurs – ses parents, Lilly ou le terrible secret qu'elle cache à Wells.

Pourtant, plus tard dans la journée, alors qu'elle nettoie la plaie au genou d'une fillette de cinq ans, elle ne peut éviter Scott qui entre sans frapper dans la salle d'examen de Clarke.

— Qu'est-ce que tu veux ? lui demande Clarke sans cacher son agacement.

C'est une chose de se pavaner dans la station comme s'il était le chancelier des couloirs, c'en est une autre de débarquer dans la salle d'examen de Clarke quand elle soigne une patiente.

Il agite un doigt enflé et contusionné sous le nez de Clarke et sourit d'un air suffisant.

— Tu vas pas le croire, doc, cette garce m'a mordu quand je lui ai passé les menottes !

— Surveillance ton langage, s'il te plaît, lui reproche Clarke en jetant un regard en coin à la fillette qui observe Scott avec de grands yeux.

Il éclate d'un rire désagréable.

— Je suis sûr qu'elle a entendu pire. On dirait une Waldénite.

Clarke plisse les yeux.

— Et toi, tu viens aussi de Walden, il me semble, non ? rétorque-t-elle à Scott en essayant d'imiter au mieux Glass et ses pimbêches de copines.

Il ignore la pique et avance d'un pas.

— J'ai besoin de tes services, doc, déclare-t-il sur un ton à la fois moqueur et vaguement menaçant.

— Va t'asseoir dehors. Je m'occuperai de toi quand j'en aurai fini avec Cressida ici présente.

— Eh bien ! je suis sûr que la petite Cressida (il penche la tête vers la fillette) comprendra qu'un membre de la garde a été grièvement blessé alors qu'il maîtrisait une personne qui montrait de l'irrespect envers la Doctrine Gaia ce matin. Et il est pressé de retourner à son travail qui consiste à protéger ce vaisseau.

Clarke se retient de lever les yeux au ciel. Elle réussit à peine à rester impassible tandis qu'elle pulvérise du régénérateur de peau sur le genou de Cressida, colle un pansement dessus et lui tapote la cuisse.

— Fini. Je te demande juste de garder le pansement propre et sec jusqu'à demain. D'accord ?

Cressida hoche la tête, saute de la table et court rejoindre sa mère dans la salle d'attente.

Clarke se tourne ensuite vers Scott et lui tend la main. Il place le poignet dans sa paume et grimace quand elle déplie son doigt enflé.

— Il va falloir voir un vrai médecin pour cela, décrète-t-elle avant de retirer sa main et de reculer.

Il hausse les sourcils et lui décoche un sourire dépourvu d'humour.

— Qui ? Ce vieux type que tu suis toute la journée ? Non merci.

— Le docteur Lahiri est le médecin le plus respecté à bord de ce vaisseau.

— Ah ouais ? Ben j'ai aucune envie que ce soit lui qui examine mon autre blessure.

— Quelle autre blessure ?

— Cette saloperie d'Arcadienne a essayé de me frapper. Je l'ai envoyée

valdinguer mais elle a réussi à me filer un coup de genou assez mal placé, si tu vois ce que je veux dire.

— Il y a des ecchymoses ? soupire Clarke.

— J'ai pas eu le temps de regarder, répond Scott avec un sourire bête. Je te laisse cet honneur.

La main sur la boucle de sa ceinture, il s'approche de Clarke.

— J'appelle une infirmière, décide Clarke en se rendant à l'interphone.

— Non, pas tout de suite.

Scott lui saisit le bras avec sa main valide et la tire en arrière.

— Je n'ai pas besoin d'infirmière. C'est de toi dont j'ai besoin... doc.

Avant qu'il n'ajoute un mot, la porte derrière lui s'ouvre en grand sur Wells. Il a l'air encore plus immense dans son uniforme d'officier. Scott se met au garde-à-vous, le regard rivé sur le sol. Clarke ne peut s'empêcher de sourire à Wells par-dessus l'épaule de Scott.

— Tu n'empêches pas cette interne de faire son travail, n'est-ce pas ? s'enquiert Wells, le ton sévère mais le regard espiègle.

— Non, monsieur, répond Scott avec raideur.

— Content de l'apprendre, garde. Reprends ta ronde.

— Oui, monsieur.

Clarke réprime un sourire jusqu'à ce que la porte se referme en claquant derrière Scott. La jeune femme s'avance vers Wells et l'enlace. Il lui relève le menton et dépose un léger baiser sur ses lèvres.

— Merci, officier Jaha.

— Tout le plaisir est pour moi, interne Griffin.

Clarke est épuisée. Elle n'a rien mangé depuis la veille au soir ; toutes les provisions qu'ils ont apportées ont été données aux survivants. Comme l'équipe s'est relayée pour les ramener au campement, il ne reste plus que quelques blessés sur les lieux du crash. Elle a retardé ce moment autant que possible, mais elle doit désormais se résoudre à soigner Scott. Assis sur un rondin à la lisière du bois, il lève les yeux à son approche.

— J'ai cru que tu viendrais jamais, remarque-t-il, les lèvres pincées dans un semblant de sourire.

— Désolée pour l'attente, réplique Clarke qui espère que peut-être il ne la reconnaîtra pas après les nombreux mois qu'elle a passés à l'Isolement et ces dernières semaines sur Terre.

— Pas de problème, doc. J'ai attendu tout ce temps pour venir sur Terre et profiter de tes talents d'infirmière. Je crois qu'on a été interrompus la dernière fois.

Le cœur de Clarke se serre. Scott sait exactement qui elle est et il se montre toujours aussi charmant.

— Voyons cette blessure.

Elle lui fait signe de lui montrer son poignet. Il tend la main ; quand elle la saisit, son estomac proteste au contact de sa peau moite. Elle manipule doucement son articulation.

— T'es un vrai médecin, maintenant ? demande Scott. Tu peux plus faire ta chochette pendant les examens.

— Pas vraiment, réplique Clarke sans lever les yeux. Je n'ai pas pu finir mon internat mais je suis ce qui se rapproche le plus d'un docteur ici.

— Eh bien médecin ou pas, t'as intérêt à bosser correctement. C'est avec cette main que je tire, ajoute-t-il tout en remuant les doigts dans la paume de Clarke.

Clarke sort un bandage de sa trousse de secours et commence à lui enrouler la main et le poignet.

— Il n'est pas cassé, annonce-t-elle d'un ton détaché dans l'espoir de mettre un terme à cette conversation le plus vite possible. Mais il faudra éviter de te servir de ta main pendant quelques jours si tu veux qu'elle dégonfle.

Elle prend une profonde inspiration et le regarde droit dans les yeux.

— Ce ne sera pas un problème, vu qu'ici on chasse avec des lances et des flèches, pas des armes à feu.

L'œil de Scott pétillait soudain. Clarke en a aussitôt la chair de poule.

— Je ne parlais pas de tirer sur des animaux...

Avant que Clarke n'ait le temps de lui demander de s'expliquer, il penche la tête sur le côté et la reluque d'un air qui a toujours donné envie à Clarke de filer sous une douche brûlante.

— Au fait, pourquoi t'as pas fini ta formation ?

— J'ai été mise à l'Isolement, répond sobrement Clarke sans croiser son regard.

— À l'Isolement ? Toi ? ricane-t-il. Miss Parfaite, à l'Isolement ! Tu sais quoi ? Ça me dérange pas d'être soigné par une détenue. Pendant tout ce temps, j'ai toujours su qu'une vilaine fille se cachait sous cette blouse blanche.

Il baisse d'un ton quand une femme en uniforme d'officier apparemment pressée passe devant eux. Elle parle à un homme dont la tête dit quelque chose à Clarke.

— J'espère que t'as apporté ces blouses. J'ai toujours aimé leur façon de mouler ton...

— Terminé ! s'enthousiasme Clarke avec exagération tandis qu'elle attache la bande et lui tape le poignet avec une force redoublée, ignorant sa grimace de douleur. À la prochaine.

Sans attendre sa réponse, elle se dépêche de filer et frissonne comme pour se débarrasser du poids de son regard insistant sur elle.

CHAPITRE 4

Wells

Wells grimace en gravissant pour la huitième fois de la journée la pente qui mène au lac. Il a parcouru une bonne trentaine de kilomètres en tout, accompagnant les survivants au campement à l'aller, revenant seul chercher un autre groupe au retour.

Il y a plus d'adultes que d'enfants dans la clairière et cette vision lui semble presque aussi étrange que celle du cerf à deux têtes qu'ils avaient aperçu lors de leur première semaine sur Terre. Leur présence est d'autant plus remarquable qu'ils se contentent de contempler leur environnement avec émerveillement et stupéfaction, pendant que tout autour d'eux des ados qui croupissaient dans un centre de détention un peu plus tôt aboient désormais des ordres.

Wells est aussi frappé par l'absence d'heureuses retrouvailles. Seules deux personnes ont accueilli des parents et tous étaient de *Phoenix*. Aucun Waldénite, aucun Arcadien n'avait de proches à bord d'une capsule.

— Je n'arrive pas à croire que je suis là, pantelle une jeune femme tandis qu'elle accepte l'aide de Wells pour grimper la pente abrupte.

— L'atterrissage a été mouvementé, remarque-t-il en ralentissant le pas pour qu'elle le suive plus facilement.

Alors que son arrivée remonte à quelques semaines à peine, il a oublié son manque d'assurance des premiers jours.

— Je ne parlais pas de l'atterrissage, rectifie-t-elle avant de s'arrêter pour le regarder. Sur *Phoenix*. C'était... terrifiant. (Elle lève les yeux au ciel, soupire puis secoue la tête.) Il ne leur reste plus beaucoup de temps.

Ses mots lui font l'effet d'un coup de poing dans le ventre. Avant que Wells ne lui demande de préciser sa pensée, Eric arrive pour prendre le relais avec la jeune femme et permettre à Wells de retourner au lac.

Tel un serpent, la culpabilité lui enserre le cœur. Il n'a pas besoin de connaître les détails pour comprendre qu'il est probablement responsable du sort funeste qui attend les personnes encore à bord de

la Colonie. Il joue peut-être les chefs ici sur Terre ; dans la station orbitale, il est un assassin sans pitié. Wells sent quasiment le métal froid du sas sous ses doigts quand il l'a entrouvert, juste un peu, et laissé le précieux oxygène s'échapper du vaisseau. Il essayait simplement d'accélérer l'inévitable afin que Clarke puisse se rendre sur Terre avant son dix-huitième anniversaire, avant son exécution programmée. À présent, il sait qu'il a précipité la disparition de milliers d'innocents encore piégés sur la Colonie.

Tandis qu'il s'approche du lac, il fronce le nez car lui parvient l'odeur désormais familière du crash. Sous les relents âcres de la fumée et les effluves métalliques du sang et de la sueur, il perçoit autre chose. Il lui faut un moment pour mettre un nom dessus, et dès qu'il a trouvé, son cœur s'emballe. Du kérosène. Les réservoirs endommagés des capsules fuient dans l'herbe, la poussière et l'eau qui les entourent. La plupart des flammes se sont éteintes, mais il suffirait d'une étincelle au mauvais endroit pour transformer le site en fournaise.

Soudain, comme une scène tout droite sortie d'un cauchemar, Wells assiste au pire. À une centaine de mètres de lui, une immense flamme jaillit du haut d'une capsule carbonisée et des morceaux de métal enflammés sont projetés dans les airs.

— Attention ! crie Wells. Fichez le camp d'ici !

Par chance, les blessés ont tous été triés et envoyés ailleurs ; mais il y a trop de fumée pour confirmer que les autres ont été mis en lieu sûr. Le souffle court, Wells s'élance en avant. Il tousse, s'essuie les yeux avec ses manches tout en demandant si quelqu'un a besoin d'aide.

Un léger bourdonnement se fait entendre, comme un objet volant à travers ciel. Wells lève les yeux mais ne voit qu'une épaisse fumée gris foncé. Le bruit gagne en intensité. Wells n'a pas le temps de réagir, il est soulevé dans les airs puis retombe lourdement sur le sol. Il essaie de rouler sur le côté mais quelque chose – ou quelqu'un – l'écrase. Au bout d'un moment, le poids bouge et Wells lève la tête dans un grognement. Il aperçoit alors un énorme morceau de fuselage incandescent à quelques mètres de sa tête. S'il n'avait pas été plaqué au sol, le métal lui aurait défoncé le crâne.

Il bascule de l'autre côté et découvre une silhouette longiligne debout devant lui. La fille porte le T-shirt et le pantalon gris et fin réglementaires de la Colonie. Elle lui tend la main et l'aide à se lever.

— Merci, marmonne Wells qui cligne rapidement des yeux.

Quand le monde redevient net, sa première vision le transporte de joie.

Glass.

Leurs regards se croisent au même moment et leurs visages s'illuminent d'un même sourire immense. D'un bond, Wells rejoint sa meilleure amie d'enfance et la serre fort dans ses bras. Un million

d'images se succèdent en rafale dans son cerveau ; des années de souvenirs heureux se percutent et défilent à un rythme régulier. Il était tellement obsédé par la nécessité de suivre Clarke sur Terre qu'il ne s'était pas inquiété pour Glass quand elle avait sauté de la navette juste avant le départ des 100. Le parfum familier de ses cheveux – ce mélange particulier de Glass et de shampoing aux senteurs chimiques de la Colonie – le reconforte et, aussitôt, Wells est transporté vers des jours plus faciles.

Au fil des années, Glass a été la seule capable d'oublier qu'il était le fils du chancelier. Avec elle, il pouvait se montrer immature, taquin, farceur, comme la fois où il l'avait emmenée aux archives sous prétexte de visionner un mariage royal barbant alors qu'il avait l'intention de regarder une attaque d'orque par un requin. De son côté, Glass n'avait pas peur de lui montrer son côté maladroit. Quand le reste de la Colonie considérait Glass comme une Phénicienne bien élevée aux manières impeccables, Wells savait qu'elle aimait inventer des danses ridicules et qu'elle éclatait de rire dès que quelqu'un mentionnait Uranus.

— Je n'en reviens pas que tu sois là ! s'exclame Wells en la repoussant pour mieux la voir. Tu vas bien ? Je me suis fait un sang d'encre.

— Tu rigoles ? C'est moi qui me suis inquiétée pour toi ! Personne ne savait si vous aviez réussi. Comment tu vas ? Comment c'est ici ?

Il en a le tournis rien que de penser à tout ce qu'il a à lui raconter. Il s'est passé tellement de choses depuis la dernière fois où ils se sont vus. Il a mis le feu à l'Arbre d'Éden pour qu'on l'arrête et qu'on le place à l'Isolement. Après la confrontation avec son père, il a suivi les autres 100 à bord de la capsule dont Glass s'est échappée, puis il a passé les dernières semaines à lutter pour sa survie sur Terre.

— Le plus étrange..., commence-t-il.

— Est-ce qu'il y a... ? demande-t-elle en même temps.

— Toi d'abord, annoncent-ils en chœur avant d'éclater de rire.

Ils s'écartent l'un de l'autre, leur sourire s'effaçant de leurs lèvres tandis que l'odeur de fumée et de métal brûlé leur rappelle où ils sont et pourquoi. Wells bataille avec la question qui bouillonne au fond de sa gorge. Le visage sérieux de Glass lui indique qu'elle sait à quoi il pense. Il déglutit et trouve le courage de l'interroger.

— Tu as des nouvelles de mon père ?

Glass pince les lèvres, son regard s'emplit de compassion, une expression qui rappelle à Wells les terribles semaines qui ont suivi la mort de sa mère. Wells se prépare à ce qu'elle va lui annoncer. Il est simplement content que ce soit elle et nul autre qui lui apprenne l'éventuelle mauvaise nouvelle.

— Ils ne nous ont pas dit grand-chose, murmure-t-elle.

Wells retient son souffle en attendant la suite.

— D'après ce que nous avons entendu, il est encore dans le coma.

Glass s'interrompt, le temps qu'il assimile l'information.

Wells hoche la tête. Dans son esprit tourbillonnent des images de son père allongé seul dans le centre médical, sa silhouette grande et large paraissant frêle sous le drap fin. Il s'efforce de garder une expression neutre pendant que les mots de Glass s'enfoncent dans sa poitrine, se logent dans les recoins les plus profonds de son cœur.

— OK, réplique-t-il dans un long soupir. Merci pour le renseignement.

Glass s'avance d'un pas.

— Wells...

Cette fois-ci, elle le prend dans ses bras pour le réconforter. Glass le connaît trop bien pour le laisser seul avec cet apparent stoïcisme. Leur amitié a pour avantage qu'une telle marque d'affection ne le dérange pas.

Au bout d'un long moment, ils se séparent. Wells tient absolument à dire quelque chose à Glass avant qu'elle n'atteigne le campement.

— Glass... ici, sur Terre, les choses ne sont pas vraiment... comme nous l'avions prévu.

L'inquiétude envahit Glass.

— Pardon ?

Il aimerait choisir chaque mot avec soin, mais comment édulcorer cette information bouleversante et déconcertante ?

— Nous ne sommes pas seuls... sur Terre.

Il le dit à voix basse pour que personne d'autre qu'elle ne l'entende. Il attend qu'elle ait bien compris pour continuer. Au début, elle sourit, prête à plaisanter sur les 100 et les autres Colons présents autour d'eux. Puis elle saisit ce que ces paroles impliquent et son expression change.

— Wells, ne me dis pas...

— Si. D'autres personnes vivent sur Terre. Des personnes qui sont nées ici.

— Quoi ? s'exclame, Glass les yeux écarquillés.

Elle tourne la tête dans tous les sens, comme si on l'observait du haut des arbres.

— Tu es sérieux ? Non, tu n'es pas sérieux.

— Je le suis à cent pour cent. Mais tout va bien. Ce sont des gens très pacifiques et chaleureux. Enfin, pour la plupart. Un petit groupe a fait sécession il y a un an environ. Mais les autres sont comme nous.

Wells pense à Sasha et ne peut réprimer un sourire.

— En fait, continue-t-il, ils sont assez impressionnants. Les Nés-Terre sont bons, peut-être plus que nous. Je crois que nous avons beaucoup à apprendre d'eux. Je ne sais pas encore comment le révéler

aux nôtres sans leur flanquer la frousse.

Glass le dévisage mais ne semble plus perplexe.

— Wells, s'enquiert-elle lentement, un léger sourire en coin. Tu ne me cacherais pas quelque chose ?

Il lui jette un regard oblique.

— Il y a des tonnes de trucs que je ne t'ai pas encore dits. On a subi une terrible attaque, échappé à un incendie ; certains sont tombés malades et tu ne devineras jamais ce qui est arrivé quand...

— Wells... Tu me caches quelque chose à propos de ces Nés-Terre. De l'un d'eux peut-être.

— Moi ? Non.

En général, il est champion pour masquer ses pensées, mais là, le ton de Glass le fait rougir.

— Oh mon Dieu ! chuchote-t-elle. Une fille ! Une Née-Terre !

Dans sa voix se mélangent choc et joie à parts égales.

— Tu es folle ! Je ne... Comment tu peux savoir ?

— Tu ne peux rien me cacher, Wells Jaha, répond-elle en lui serrant le bras. C'est la manière dont tu as parlé de ces impressionnants Nés-Terre. Tu as la même tête qu'à l'époque où tu me bassinais avec Clarke.

Soudain, elle se fait moins enjouée et fronce les sourcils.

— Vous avez rompu tous les deux ? Que s'est-il passé ?

— C'est une longue histoire, soupire Wells. Mais je vais bien.

Il sourit en pensant à la soirée précédente passée dans les bras de Sasha à contempler les étoiles.

— Plus que bien en vérité. J'ai hâte de te présenter Sasha.

— Sasha, répète Glass, visiblement déçue par ce prénom peu exotique. Où se trouve-t-elle ?

Wells n'a pas le temps de répondre. Un grand type en uniforme de garde s'approche d'eux, un petit bidon d'eau dans une main, l'autre bras en écharpe. Le visage de Glass s'illumine quand elle le voit. Elle ne détourne pas le regard quand il lui tend le récipient et attend qu'elle boive.

— Merci, lui dit-elle avant de pivoter vers Wells. Je te présente Luke.

Wells tend le bras et serre la main valide du garde avec fermeté.

— Moi, c'est Wells. Ravi de faire ta connaissance.

— Je sais. Je t'ai reconnu. Glass m'a tout raconté sur toi. Ça me fait vraiment plaisir de te rencontrer, mon gars.

Souriant, il lâche la main de Wells et lui tape sur l'épaule.

Radieuse, Glass glisse son bras sous celui de Luke et regarde tour à tour les deux garçons.

Wells ignore comment Glass a fini avec un garde, qui en plus n'est pas de *Phoenix*, mais cela n'a plus d'importance ici-bas. En outre, Wells a

apprécié Luke dès le premier coup d'œil. Il semble solide, sincère. À des années-lumière des Phoeniciens mielleux avec lesquels Glass a l'habitude de sortir. Là, elle est clairement amoureuse, et c'est tout ce que Wells veut savoir.

— Bienvenue sur Terre, annonce Wells avec un sourire en montrant le ciel, les arbres et l'eau autour d'eux.

Soudain, il remarque le sang sur le T-shirt de Glass. Il inspire vivement. A-t-elle été blessée sans s'en rendre compte ? Il lui montre la tache.

— Glass, ça va ?

Elle baisse les yeux et blêmit.

— Oui, je vais bien. Ce... ce n'est pas mon sang.

Luke lui passe un bras autour des épaules et l'attire contre lui.

Le cœur de Wells se serre tandis qu'il se prépare à entendre la terrible nouvelle qui flotte déjà dans l'air, comme si la douleur de Glass irradiait de la cache sombre où elle l'avait rangée.

Glass prend une grande inspiration et essaie de se calmer. Incapable de prononcer le moindre mot, elle s'effondre et enfouit son visage dans le cou de Luke. Il lui murmure quelque chose à l'oreille sans que Wells l'entende et lui caresse les cheveux.

Wells les observe, horrifié. Une partie de lui aimerait se précipiter vers sa meilleure amie et la serrer dans ses bras, mais à l'évidence, ce n'est plus sa place. Alors il se redresse et patiente. Luke se tourne enfin vers lui.

— C'est sa mère, lui apprend-il. Elle est morte.

CHAPITRE 5

Glass

Glass ne s'est jamais sentie aussi peu à sa place de sa vie. Même en tant que Phoenicienne rendant visite à Luke sur *Walden*. Même en tant que fille d'un homme qui a abandonné sa famille. Même récemment en tant que détenue libérée de retour sur *Phoenix*. Debout à côté du feu, elle tremble alors que le soleil brille fort dans le ciel et que tout le monde s'affaire autour d'elle. Partout où elle regarde, des gamins de tout âge exécutent des tâches essentielles.

Des gens entrent et sortent de la cabane-hôpital, apportent de l'eau aux patients de Clarke, vont brûler ou enterrer dans les bois les bandages souillés. Certains enfants débarquent dans la clairière avec une hache et du bois qu'ils ont eux-mêmes coupé, pendant que d'autres préparent les fondations d'une nouvelle cabane. Quelques heures plus tôt, un groupe de volontaires à l'air triste s'est rendu près du lac pour creuser des tombes destinées aux passagers qui n'ont pas survécu. Ils sont bien trop nombreux pour tenir dans le cimetière installé à l'autre bout de la clairière, et puis à quoi bon ramener tous ces corps au campement ?

Bien que les nouveaux Colons soient partis en urgence, les capsules contiennent assez de réserves de base pour que la première vague ait l'impression d'avoir accès à la vie éternelle. Une des filles à qui Wells a confié l'inventaire des vaisseaux semble sur le point de pleurer tandis qu'elle caresse un nouveau marteau et le traite avec la même adoration que ses copines devant un magnifique bijou à la Bourse d'échange.

Glass meurt d'envie de se rendre utile mais elle n'est absolument pas dans son élément. Elle a trop peur de demander où – et pire, comment – l'on peut faire ses besoins. Luke a dû rejoindre les autres gardes et, même s'il répugnait à laisser Glass seule, tous deux savent que ce n'est pas le moment de se défilier.

Un groupe de filles de l'âge de Glass s'approche du feu en chuchotant avec agitation. Quand elles passent devant Glass, elles se taisent et la fixent prudemment.

— Salut, leur lance Glass désireuse de démarrer du bon pied. Je peux vous donner un coup de main ?

Une des filles, une grande brune dont le short déchiré avec soin met en valeur ses longues jambes incroyablement musclées, plisse les yeux tout en regardant Glass de la tête aux pieds.

— Tu ne devais pas être dans la capsule avec nous, toi ?

— Oui, on m'a sortie du centre de détention, tout comme vous.

Pour la première fois, elle admet de son plein gré qu'elle a croupi à l'isolement.

— Mais je me suis esquivée à la dernière minute.

Ce n'est pas vraiment la bonne expression pour décrire son sprint à la vie à la mort sur *Walden* pour retrouver Luke, mais elle sent que le moment est malvenu pour une description intégrale de sa spectaculaire évasion.

— Tu t'es esquivée..., répète une fille à l'accent arcadien, tout en échangeant des regards avec ses copines. Ça doit être sympa d'avoir des relations bien placées.

Glass se mord la lèvre. Elle aimerait leur raconter toutes les épreuves qu'elle a traversées, qu'elle n'a pas franchement eu la belle vie ces dernières semaines sur *Phoenix*. Elle est quasiment morte asphyxiée sur *Walden* et elle est montée in extremis à bord du dernier vaisseau. Elle a vu sa mère mourir sous ses yeux, tragédie qui tambourine encore dans sa poitrine par vagues de douleur lancinante ou de torpeur suffocante.

— Contente-toi de traîner avec les autres, lui conseille une fille un peu plus sympa.

Elle désigne un groupe de survivants recroquevillés de l'autre côté du feu qui s'émerveillent devant leur nouvel environnement.

Glass hoche la tête pendant que les filles s'éloignent. Elle sait très bien qu'elle ne sera pas la bienvenue non plus parmi eux. La plupart l'ont vue monter à bord de la capsule avec le vice-chancelier Rhodes, prendre un siège qui aurait pu revenir à un ami ou un parent... Si seulement sa mère était là. Elle était douée pour s'adapter à n'importe quelle situation, pour mettre à l'aise les gens autour d'elle. Sonja n'aurait peut-être pas su allumer un feu ou couper du bois, pas plus que Glass, mais son sourire chaleureux et son rire musical auraient eu autant de valeur.

Elle serre les bras contre sa poitrine et scrute les arbres d'une hauteur vertigineuse. Oscillant sous la brise, ils semblent la toiser et lui donnent l'impression d'être une petite fille perdue dans un océan d'adultes insouciant.

Wells sort de la cabane-hôpital et, de loin, elle devine qu'il est abattu. Il se passe les doigts dans les cheveux, se frotte les tempes. Malgré la gravité de la situation, ce geste familier fait sourire Glass – le

chancelier effectuait le même mouvement chaque soir où elle étudiait à l'appartement de Wells. Une pointe de regret vient la tourmenter quand elle pense au chancelier, resté là-haut dans la station à l'agonie. Il n'aura jamais la chance de voir tout ce que son fils a accompli sur Terre.

Glass a toujours su que Wells était un leader né ; quand elle voit qu'autant de personnes semblent dépendre de lui, son cœur se gonfle de fierté, mais aussi de tristesse. C'est une pensée égoïste, elle regrette juste l'époque où elle ne l'avait quasiment que pour elle.

— *Vise un peu !* crie Glass à Wells derrière elle.

Il est à la traîne sur le parcours d'apesanteur. Elle se retourne pour s'assurer que le moniteur de fitness ne les regarde pas puis elle court jusqu'au tableau de commande, saisit le levier et le pousse d'un cran vers le haut. Aussitôt, elle se sent plus légère et glousse tandis qu'elle est soulevée du sol et flotte dans les airs quelques secondes avant de redescendre lentement.

Elle plie les genoux, pousse de toutes ses forces, tend les bras et dessine des ronds un bras à la fois.

— *Regarde, je nage !*

Elle se pince le nez, gonfle les joues puis rit en crachant des postillons.

— *Voilà comment les enfants de Terre vont à l'école quand il pleut !*

Wells rebondit joyeusement dans sa direction.

— *À moi !* s'écrie-t-il, le souffle court.

Il tend le bras gauche, recule le pied droit puis change de bras et de jambe en cadence.

— *Je skie !!*

Glass lui fait sa meilleure imitation d'une vieille Terrienne distinguée.

— *Je vais à l'épicerie à skis !* chantonne-t-elle. *Je cueillerai des légumes frais dans un arbre puis je conduirai mon véhicule jusqu'à la plage où j'ai organisé un pique-nique.*

— *Avec mon ours domestique Fido et mes six enfants, ajoute Wells.*

Morts de rire, Glass et Wells s'effondrent sur le parcours. Ils rigolent si fort que le moniteur de fitness sort en courant de son bureau.

— *Non mais vous vous croyez où ?* les réprimande-t-il. *Il est interdit de toucher aux réglages !*

Il s'approche d'eux vivement, le visage sévère, mais comment le prendre au sérieux quand chaque pas furieux le propulse en l'air ? Soudain, il réalise que Wells est le fils du chancelier ; sa colère retombe légèrement et apparaît ce sourire crispé que tous les adultes ont avec Wells quand il les prend au dépourvu.

— *Jeune fille, monsieur Jaha, annonce-t-il tout en cherchant la présence d'un garde dans la salle de fitness. Je passe l'éponge cette fois-ci mais ne vous avisez pas de recommencer ! Le parcours d'apesanteur n'est pas une aire de jeu, OK ?*

Ils hochent la tête et le regardent s'éloigner avec autant de dignité qu'on puisse avoir quand on flotte au ras du sol.

Glass et Wells pincent les lèvres mais ne peuvent s'empêcher de pouffer de rire. Dès que le moniteur est hors de portée, les deux jeunes gens rient aux éclats jusqu'à en avoir mal aux côtes et les larmes aux yeux.

Glass s'aventure en lisière de clairière et s'assoit sur un rondin. Si elle ne peut pas se rendre utile, autant ne pas gêner les autres. Elle

pense à Luke qui a été recruté dans la garde personnelle du vice-chancelier, raison pour laquelle elle l'a à peine vu depuis leur atterrissage. Il est parti quelque part pour un briefing sur la mise en place d'un périmètre de sécurité autour du campement.

Glass entraperçoit à nouveau Wells à l'autre extrémité de la clairière. Cette fois-ci, il marche avec une fille. Sasha certainement. Wells lui passe un bras sur les épaules et lui embrasse le front. C'est surprenant de voir Wells aussi ouvertement affectueux, et encore plus de penser que sa petite amie est une Née-Terre ! Toutes les questions que Glass n'a pas pensé à lui poser jaillissent dans son esprit. Parle-t-elle leur langue ? Où habite-t-elle ? Que mange-t-elle ? Et plus important, d'où proviennent ses vêtements ? Glass regarde avec envie son legging noir qui semble être en peau animale puis effleure son propre pantalon, sale et déchiré.

C'est aussi très déconcertant de voir Wells embrasser une autre fille que Clarke. La dernière fois qu'elle a vu son meilleur ami, il était encore fou amoureux de Clarke et ne parlait que d'elle. Mais, si Glass a appris une chose ces derniers temps, c'est bien que la vie est pleine de surprises. Elle-même parvient à s'étonner toute seule.

Glass rit puis, rougissante, regarde autour d'elle si quelqu'un l'a remarquée. Elle a un tas de choses à raconter à Wells : sa sortie dans l'espace, sans l'aide de quiconque ; quand elle a longé la station ; ses nombreux allers et retours étouffants dans un conduit d'aération entre *Walden* et *Phoenix*. *Jamais il ne me croira !* songe-t-elle, puis elle rectifie : *Il ne m'aurait jamais crue avant. Mais maintenant nous savons que rien n'est impossible !*

Dans un soupir, Glass examine la clairière. Il faut qu'elle se trouve une occupation. Son regard se pose sur la cabane-hôpital. Elle rassemble son courage et s'élance en prenant soin d'éviter les deux garçons qui portent ensemble quelque chose d'imposant. Au départ, elle pense qu'il s'agit d'un autre passager blessé, mais ce qu'elle a pris pour des jambes n'est autre que quatre pattes ! Et elles sont couvertes de poils et non de peau. Glass reste bouche bée devant l'animal, un chevreuil probablement. Elle frissonne quand son regard se pose sur ses énormes yeux bruns sans vie et regrette tout à coup que le premier animal qu'elle voie soit mort. La Terre ne ressemble en rien à ce qu'elle a imaginé. C'est un lieu froid et étrange. Au lieu d'éblouir Glass par sa beauté, il empeste la mort.

Glass s'oblige à tourner la tête et repart sur sa lancée. Elle s'arrête devant la porte de la cabane, prend une grande inspiration puis en franchit le seuil. À l'intérieur, elle est impressionnée par l'efficacité de l'organisation, même dans un si petit espace. Tout le monde s'affaire : Felix et Eric courent dans la pièce avec des pansements, des petites fioles, des flacons ; Octavia porte une gourde d'eau aux lèvres d'un

garçon de son âge allongé sur un lit de camp, la jambe calée sur un morceau de plastique sauvé du crash. Les survivants occupent tous les lits, sont couchés par terre, adossés contre les murs... Au milieu de tout cela, il y a Clarke qui semble en trois endroits à la fois. Elle donne des consignes à Octavia sans regarder dans sa direction, passe à Eric un éclat de métal qu'ils utilisent pour découper les bandages, aide une vieille femme à se redresser, pose la main sur le front d'une fillette, le tout sans s'énervier. Glass ne l'a jamais vue aussi maîtresse d'elle-même, comme un poisson dans l'eau.

— Salut Clarke !

Son bonjour lui semble drôlement inapproprié vu que c'est la première fois qu'elles se retrouvent face à face sur Terre, mais c'est toujours mieux que : Salut Clarke, j'espère que tu vas bien et que tu n'es pas trop contrariée par ta rupture avec Wells après ce voyage traumatisant vers la Terre. Ah oui, j'oubliais, désolée d'avoir été garce quand on était petites.

Clarke lève brusquement la tête, prend un air méfiant qui disparaît derrière le masque du médecin.

— Glass. Tu as besoin de quelque chose ? Tu es blessée ?

Glass essaie de ne pas mal prendre ce ton sec. Elles n'ont jamais été très proches. Glass a toujours trouvé Clarke un peu trop sérieuse à son goût. Tandis qu'elle chinait de jolis accessoires à la Bourse d'échange, Clarke apprenait à sauver des vies. Cependant, elles avaient toujours partagé une grande affection pour Wells et de l'inquiétude pour son bien-être. Au stade où elle en est tout visage familial lui paraît amical. Glass n'a plus rien à perdre.

— Euh, non ! Désolée, je vais bien. Je me demandais si tu avais besoin d'aide, bredouille Glass.

Clarke fixe Glass un moment, comme si elle s'interrogeait sur la sincérité de sa proposition. Glass patiente, gênée, jusqu'à ce que Clarke annonce enfin :

— Sûr ! Plus on aura de bras, mieux ce sera.

— Parfait ! souffle Glass.

Elle examine la pièce, cherche quelque chose à faire. Elle remarque une pile chancelante de récipients sales en métal.

— Je pourrais aller nettoyer ça, propose-t-elle.

Clarke acquiesce puis retourne à sa patiente.

— Très bien, lui lance-t-elle par-dessus son épaule. Je te demanderai juste d'aller au ruisseau sud, pas celui où on puise notre eau potable. Il faudra d'abord les stériliser sur le feu. Tu prends un bâton et tu les tiens au-dessus de la flamme pendant cinq bonnes minutes.

— Pigé, s'exclame Glass qui prend les premiers objets de la pile et se dirige vers la sortie.

— Glass ! l'interpelle Clarke. Tu sais comment on va au ruisseau sud ?

Glass secoue la tête, les joues rougies par l'embarras.

— Non, désolée. Je demanderai dehors...

Clarke donne des instructions à sa patiente puis saisit quelques bacs métalliques et suit Glass à l'extérieur.

— Je vais te montrer. Un peu d'air ne me fera pas de mal.

Éblouies par le soleil, les filles clignent des yeux et inspirent à pleins poumons.

Tandis qu'elles se rendent près du feu de camp au milieu de la clairière, Glass capte du coin de l'œil un mouvement rapide. Elle tourne vite la tête vers l'orée du bois et plisse les yeux. Dans l'ombre, à environ trois mètres de la lisière, un grand brun se cache derrière un arbre. Il les observe. Estomaquée, le souffle coupé, Glass s'arrête net.

— Que se passe-t-il ? demande Clarke qui a suivi le regard de Glass et repéré le garçon.

— On doit prévenir les autres ? s'enquiert Glass, inquiète. C'est... C'est un de ces Nés-Terre qui nous veulent du mal ?

— Non, c'est Bellamy. Il est avec nous, seulement il ne devrait pas être là en ce moment.

Glass perçoit une modulation dans la voix de Clarke. De l'inquiétude ? de la peur ? À sa grande surprise, Clarke fronce les sourcils et lance un regard étrange à Bellamy, comme un avertissement. En réponse, le garçon lui sourit, l'air de rien.

Il avance de quelques pas, comme pour se rendre au campement. Clarke secoue la tête avec fermeté cette fois-ci. Il s'arrête, l'air contrarié à présent. Elle articule quelques mots en silence et lui fait signe de déguerpir. Il hausse les épaules puis, moqueur, il agite la main avant de disparaître dans le bois.

Glass se tourne vers Clarke qui rougit légèrement. Elle sait que Wells sort avec Sasha, mais elle ne se doutait pas que Clarke avait déjà rencontré quelqu'un. Les choses bougent vraiment vite sur Terre.

— Pourquoi est-ce que tu planques Bellamy dans les bois ? la taquine Glass. Tu ne veux pas qu'on te le pique ?

Elle pense briser la glace – sa façon de lui dire qu'elle sait pour Wells et Sasha. Mais dès que les mots sortent de sa bouche, Glass sait qu'ils seront mal interprétés.

— Je ne le planque nulle part ! réplique Clarke en lui décochant le même regard qu'en TD, quand elle disait un truc stupide.

— Désolée. Je ne voulais pas...

Clarke se rend compte de sa brutalité et se radoucit.

— Non, pardon. Ce n'était pas juste de ma part. Voilà... Il s'est passé tellement de choses... Nous ne t'avons pas encore tout raconté.

— Ça, j'avais deviné, rétorque Glass avec un petit rire.

— Tu veux dire que tu es au courant pour Wells.

— Lui et...

Glass ne termine pas sa phrase, ne sachant pas si elle doit partager le secret de Wells.

— Et Sasha, complète Clarke.

— Ça ne te dérange pas ? demande Glass, soulagée.

Clarke n'a pas le temps de répondre. Un rouquin se précipite vers elles.

— Clarke ! Un des nouveaux dit qu'il n'arrive pas à respirer et qu'il a besoin d'une injection.

— Vraiment ? soupire-t-elle. S'il parle, c'est qu'il va bien. Il nous fait sûrement une petite attaque de panique. Dis-lui que j'arrive.

Le garçon hoche la tête et file.

— Oui, je suis heureuse pour Wells et Sasha. Avec Bellamy, nous... enfin... je sais que cela ne fait pas longtemps, mais j'ai l'impression...

— Pas de souci, l'interrompt Glass, souriante.

Clarke est peut-être posée et sûre d'elle dans son métier, mais parler des garçons la gêne beaucoup. On dirait qu'elle hésite à se confier.

— Wells t'a dit quelque chose à propos de Bellamy et lui ?

— Non.

— Je préfère qu'il t'en parle lui-même.

Glass regarde le campement débordant d'activité puis déclare à Clarke :

— Je ne pense pas échanger de ragots avec Wells d'ici un bon bout de temps. Que se passe-t-il ?

Hésitante, Clarke se mord la lèvre.

— Allez, Clarke, l'amadoue Glass, amusée.

Alors qu'elles se connaissent depuis toujours, voilà qu'elles ont leur première vraie conversation sur Terre !

— Je suis sûre que Wells ne t'en voudra pas de parler de ton petit ami.

— C'est un peu plus compliqué que cela.

Elle regarde à droite et à gauche au cas où quelqu'un les entende puis sourit à Glass.

— OK. C'est dingue, mais à ton avis, quelles sont les probabilités pour que mon deuxième amoureux soit le demi-frère secret de mon premier amoureux ?

Persuadée d'avoir mal compris, Glass fixe Clarke.

— Wells a un frère ? demande-t-elle lentement, s'attendant à ce que Clarke éclate de rire et démente.

Mais non, Clarke hoche la tête.

— Le chancelier et la mère de Bellamy ont eu une liaison avant qu'il n'épouse la mère de Wells.

Au fil des années, Glass a entendu un tas de choses déroutantes de la bouche de Clarke Griffin, surtout en cours de maths, mais jamais rien d'aussi hallucinant.

— Je ne te crois pas.

— Je n'y croyais pas non plus au début. Apparemment c'est la vérité. Attends la suite !

Avec un calme étonnant, Clarke raconte de quelle manière Bellamy a réussi à monter à bord de la capsule pour rejoindre sa sœur Octavia, comment il a pris le chancelier en otage sans savoir qu'il s'agissait de son père. De plus en plus sérieuse, elle lui confie sa plus grande peur, son inquiétude par rapport aux gardes quand ils découvriront que Bellamy est à l'origine de l'état du chancelier.

— J'aimerais qu'il quitte le campement mais il refuse, ajoute-t-elle avec un mélange de frustration et de fierté.

Glass a du mal à tout encaisser et décide d'en discuter plus tard avec Luke. Peut-être réussira-t-il à mettre ses collègues sur une autre piste ?

— Waouh ! s'exclame-t-elle. C'est encore plus dingue que ma sortie dans l'espace.

— Pardon ? s'écrie Clarke, les yeux écarquillés.

— Je suis sortie dans l'espace, répète Glass pas peu fière. C'était le seul moyen de me rendre sur *Phoenix*. Sinon mon petit ami, Luke, et moi, sans compter toute la population de Walden, serions morts.

Les filles demeurent silencieuses quelques instants, chacune bataillant pour digérer les nouvelles capitales qu'elles viennent d'apprendre. Soudain, la porte de la cabane-hôpital s'ouvre sur Octavia.

— Clarke ! On a besoin de toi ici une seconde.

— J'arrive, réplique celle-ci. Je suis contente que tu sois là, Glass.

— Moi aussi.

C'est vrai qu'elle est ravie d'avoir retrouvé Clarke. Qu'elle soit heureuse d'être sur Terre ou non est une autre question ; au moins, ce n'est pas aussi glacial et désolé qu'elle l'imaginait quand elle regardait l'épaisse couche de nuages gris du haut de la station orbitale. Maintenant, elle peut compter sur une amie.

CHAPITRE 6

Bellamy

— Fais chier, grommelle Bellamy.

Il donne un coup de pied dans une motte de terre qui décrit une belle parabole entre deux arbres avant d'aller s'écraser dans un *plop* à quelques mètres de là. Lorsque des bruits de pas troublent le silence de la forêt, il se réfugie derrière un haut bosquet et aperçoit trois nouveaux – un homme et deux femmes. Ils semblent dégoutés par le chevreuil qui rôtit sur le feu. Celui que Bellamy a tué le matin même et remis à Antonio pour qu'il le rapporte au camp. Qu'ils apprennent à manger de la viande ou qu'ils crèvent de faim ! Encore mieux, qu'ils trouvent leur nourriture tous seuls !

Quand les 100 sont arrivés, ils n'ont eu personne pour les accueillir, leur montrer les ficelles. Personne n'a appris à Bellamy comment pister un animal, utiliser un arc et des flèches, dépouiller un cerf à deux têtes. Il a trouvé en ne comptant que sur lui-même, comme Clarke s'est débrouillée pour soigner des blessures et des maladies qu'elle ne connaissait pas. Comme Wells est parvenu à construire une cabane. Comme Graham, même, ce débile profond, a réussi à fabriquer une lance. Si Graham en est capable, ces crétins le seront aussi.

Bellamy donnerait son meilleur arc pour pouvoir faire une arrivée fracassante dans le campement, la tête haute. Et là, il dirait à ces salauds d'essayer un peu de l'arrêter. Il sait qu'une fois la fumée dissipée, les Colons installés, l'un d'eux le reconnaîtra. Peu importe si Bellamy n'a pas appuyé sur la détente lorsqu'il l'a pris en otage sur la rampe de lancement, c'est à cause de lui si le chancelier a été abattu. Il n'a pas eu l'occasion de demander à Wells s'il avait eu des nouvelles de son père... correction : de *leur* père. Se fera-t-il un jour à cette idée ? En tout cas, ce n'est pas en restant tout seul dans les bois qu'il apprendra si le chancelier a survécu.

Bellamy est chez lui dans ce campement. Il l'a construit de ses propres mains avec les autres 100. Il est allé chercher des rondins dans la forêt pour les fondations des cabanes. Sans l'aide de personne, il a assuré la survie du groupe grâce aux animaux qu'il a chassés. Il ne va

pas abandonner tout cela parce qu'il a eu l'audace de vouloir protéger sa sœur ! Ce n'est pas sa faute si la Colonie a établi une loi stupide selon laquelle sa sœur est une bizarrerie de la nature, autorisant les gens à la traiter comme une criminelle.

Une branche craque. Bellamy fait volte-face, le poing levé puis le baisse timidement quand il aperçoit un petit garçon qui le dévisage.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? lui demande Bellamy en regardant aux alentours si personne ne le suit.

C'est déjà déconcertant de voir des adultes errer dans le campement, alors des moutards !

— Je voulais voir les poissons, explique-t-il.

Bellamy s'accroupit devant le gamin de trois, quatre ans.

— Désolé, bonhomme, les poissons vivent dans le lac et c'est très loin d'ici. Mais regarde, il y a des oiseaux là-haut dans les arbres. Tu veux voir des oiseaux ?

Le garçon hoche la tête. Bellamy se relève et pointe un doigt en l'air.

— Là ! murmure-t-il en désignant un endroit où les feuilles bruissent. Tu vois ?

— Non.

— Attends, je vais te porter.

Bellamy se baisse et le fait monter sur ses épaules. Le bambin crie de joie.

— Chut ! Personne ne doit savoir que je suis ici. Bon, regarde là-haut. Tu aperçois l'oiseau ?

Comme il ne voit pas le visage du garçonnet, Bellamy prend son silence pour un oui.

— Où sont tes parents ? Ils savent que tu es parti ?

Il s'accroupit pour que l'enfant glisse de son dos puis se tourne vers lui.

— Comment t'appelles-tu ?

— Léo ! appelle une voix de fille. Où es-tu ?

— Merde, grommelle Bellamy.

Il n'a pas le temps de fuir. Une fille aux longs cheveux noirs surgit devant eux. Il pousse un soupir. Ce n'est qu'Octavia.

Souriante, elle penche la tête sur le côté et s'exclame :

— On attire les enfants dans les bois comme un vieil ermite psychopathe ? Tu n'auras pas mis longtemps !

Bellamy lève les yeux au ciel, mais en son for intérieur il est content de voir Octavia d'aussi bonne humeur. Elle a vécu des semaines éprouvantes et voilà que peu après son retour au campement, le reste de la Colonie débarque. Si Octavia a bien une qualité, c'est l'adaptabilité. Elle a passé ses cinq premières années enfermée dans un fichu placard et le reste de sa vie à prouver qu'elle méritait d'exister.

— Tu connais ce garçon ? demande Bellamy.

— Il s'appelle Léo.

— Où sont ses parents ?

Octavia jette un coup d'œil à l'enfant avant de secouer tristement la tête.

Bellamy pousse un long soupir puis regarde Léo qui est occupé à tirer sur du lierre entortillé autour d'un arbre.

— Il est tout seul alors ?

— Je pense. Ils sont plusieurs comme lui. À mon avis, leurs parents n'ont pas réussi à monter dans les capsules ou...

Elle n'a pas besoin de finir sa phrase. Tous deux pensent aux tombes récemment creusées et encore anonymes près du lac.

— Je m'occupe de ces enfants jusqu'à ce que nous trouvions une solution.

— C'est vraiment gentil de ta part, O.

— Ce n'est pas grand-chose, répond-elle dans un haussement d'épaules. Nous n'avons rien à leur reprocher, à ces gamins. Ce sont leurs parents qui nous ont enfermés.

Elle essaie de prendre un air blasé mais Bellamy sait que depuis son enfance à la garderie de la Colonie, elle a une tendresse particulière pour les orphelins.

— Viens Léo, l'appelle-t-elle en lui tendant la main. Je vais te montrer la maison des lapins.

Puis elle se tourne vers son frère.

— Ça va aller, toi ?

— C'est l'histoire d'un jour ou deux. Une fois que les choses se seront tassées, on trouvera un plan.

— OK. Sois prudent, lui conseille-t-elle avant de s'adresser au petit. En route, mon grand.

Bellamy les regarde s'éloigner et son cœur se serre quand Octavia se met à bondir comme un lapin pour faire rire Léo.

Elle a toujours été mise sur la touche. Seul Bellamy l'a traitée correctement, gentiment. Jusqu'à maintenant. Elle a enfin la chance de pouvoir être considérée comme une adolescente normale, avec des amis, des amoureux et, pour être tout à fait honnête, une grande gueule. Il ne veut ni la laisser ni l'emmener. Quelle option cela lui laisse-t-il ? Elle mérite de rester ici, là où enfin elle se sent chez elle. Où ils se sentent chez eux.

Bellamy revoit soudain l'expression de Clarke tandis qu'elle le pressait de se cacher et son estomac se noue. Il en faut beaucoup pour effrayer cette fille – un médecin brillant à l'esprit guerrier mais aussi d'une beauté à couper le souffle, surtout quand le soleil se reflète sur ses cheveux blonds. Pourtant, la seule pensée que les gardes braquent leurs fusils sur lui a suffi à emplir de peur ses yeux verts et lumineux.

Bellamy expire lentement pour calmer ses nerfs. Clarke cherche simplement à le protéger. À le garder en vie. Mais ses demandes frénétiques ont plus attisé sa colère qu'autre chose. Oh ! Ce n'est pas à Clarke qu'il en veut, mais à cette situation débile. Il commence à faire sombre. Va-t-il être obligé de passer la nuit dans la forêt ?

Il s'apprête à pénétrer dans la clairière et à reprendre sa place légitime lorsque Wells arrive à l'autre extrémité du bois avec un groupe de survivants abasourdis. Bellamy étudie sa posture droite, son pas vif, son assurance quand il s'adresse au groupe qui traîne des pieds, comme s'il était leur chef et non un repris de justice deux fois plus jeune qu'eux. Cela n'a pas été facile pour Bellamy de se faire à l'idée que le chancelier junior était en vérité son demi-frère... Ce n'est pas tous les jours que l'on se rend compte que son père a été grièvement blessé par sa faute et que l'on a un frère en plus d'une sœur illégale.

Le silence s'abat soudain sur la clairière. Toutes les têtes se tournent vers l'endroit d'où Wells vient d'émerger. Bellamy suit leur regard et aperçoit le vice-chancelier Rhodes qui sort à grands pas du bois. Il s'avance sans un bruit parmi les 100 et les autres survivants, les épaules en arrière, avec cette expression légèrement blasée qui le faisait déjà passer pour un crétin dans la station orbitale. Là, il a l'air d'un abruti. Il a échappé de peu à la mort moins de vingt-quatre heures plus tôt et il marche sur Terre pour la première fois de sa vie. Ça le tuerait de montrer une once de soulagement ? Ou, mieux encore, d'enthousiasme ?

Personne n'ose parler au vice-chancelier tandis qu'il fait lentement le tour de la clairière. Flanké de quatre gardes, il examine le campement qu'ils ont construit à la sueur de leur front. Par dizaines, les gens retiennent leur souffle, attendant qu'il dise ou fasse quelque chose. Au bout d'un long moment, le vice-chancelier entre dans la cabane la plus proche puis il ressort au soleil, un coin de la bouche tordu par l'amusement.

Bellamy meurt d'envie de traverser la clairière en courant et de casser la gueule à ce sadique avide de pouvoir. Un seul coup d'œil à sa garde rapprochée disposée en demi-cercle autour de lui l'en dissuade. Non seulement ils sont plus nombreux que prévu – au moins vingt, sans compter ceux qui ont été blessés ou se trouvent encore sur les lieux du crash –, mais ils sont tous armés. Choqué, Bellamy déglutit. La menace abstraite de gardes ayant reçu l'ordre de l'abattre est une chose. Voir le canon d'une vraie arme ici sur Terre en est une autre. Bellamy n'a pas vraiment plus peur qu'avant. Il sait simplement qu'Octavia et lui devront davantage surveiller leurs arrières, parce que personne ne le fera pour eux.

Pour finir, Rhodes se rend au milieu de la clairière et se tourne pour s'adresser au groupe rassemblé devant lui. Il se fige, fait attendre

la foule. Octavia s'est postée à l'avant où elle le dévisage d'un air sceptique. Wells s'est placé sur un côté, les bras croisés, impassible. Restée à l'arrière, Clarke s'est adossée à un mur de la cabane-hôpital. Elle semble épuisée, ce qui met Bellamy encore plus en furie. Il donnerait n'importe quoi pour pouvoir la prendre dans ses bras et lui dire qu'elle fait un travail formidable.

Les gens observent Rhodes, leur visage noirci de suie et de terre reflétant de l'impatience voire du soulagement, constate Bellamy avec surprise. Oui, la plupart des 100 paraissent contents que Rhodes et ses larbins soient sur Terre. Comme s'il était venu les aider.

Rhodes prend finalement la parole.

— Chers citoyens, c'est un triste jour, un jour de deuil dont nous nous souviendrons pendant des générations, mais c'est aussi un grand jour. Je suis tellement honoré de me trouver ici avec vous, enfin, sur Terre. Les contributions et les sacrifices de ceux d'entre vous qui sont descendus à bord de la première navette ne seront pas oubliés. Vous avez avancé avec détermination là où aucun des nôtres n'avait posé le pied depuis plusieurs centaines d'années.

Bellamy étudie les traits de Clarke. Ils n'affichent aucune réaction, pourtant Bellamy sait qu'ils pensent tous deux la même chose. Plein d'humains ont mis les pieds ici. Les Nés-Terre pour commencer. Puis les parents de Clarke ainsi que les Colons qui les accompagnaient à l'époque. Pour l'instant, aucun des 100 ne sait que les Griffin sont vivants à part Bellamy et Wells.

— Vous avez prouvé que la vie humaine peut exister à nouveau sur Terre. C'est magnifique. Mais nos vies ne dépendent pas seulement d'une eau potable et d'un air sain.

Il s'interrompt, tel un comédien, et scrute la foule, croise le regard des uns et des autres.

— Nos vies dépendent de chacun d'entre nous, continue-t-il.

Plusieurs personnes hochent la tête avec énergie. Bellamy, lui, a envie de vomir.

— Afin de nous protéger les uns les autres et de nous-mêmes, nous devons suivre certaines règles.

Et c'est reparti, pense Bellamy qui serre les poings, comme s'il pouvait retenir les mots qui vont tout changer.

— Nous menions une vie paisible sur la Colonie. Tout le monde était en sécurité ; personne ne manquait de rien...

Ça se voit que ce type n'a jamais vécu sur Arcadia ou sur Walden.

— Notre espèce a réussi à survivre parce que nous avons respecté l'autorité. Nous avons fait ce qui était attendu de nous et nous avons maintenu l'ordre. Nous habitons désormais sur Terre mais ce n'est pas une raison pour abandonner cette adhésion à un code qui est plus important que chacun d'entre nous.

Rhodes s'interrompt une nouvelle fois pour que ses paroles touchent bien leur but.

Bellamy regarde le visage de Wells et de Clarke – ils sont sur la même longueur d'onde. Rhodes est un beau faux-cul. Il n'a rien dit sur le pardon des 100 pour leurs crimes – ce qu'il a promis en échange de leur « service » pour l'humanité lorsqu'ils sont montés à bord de la première capsule. Et d'après le nombre de retrouvailles auxquelles Bellamy a assisté aujourd'hui – une ou deux parmi les non-Phoeniciens –, aucune de leurs familles n'a embarqué en priorité dans les navettes de sauvetage suivantes. La quantité de mensonges que ce type a crachée en un seul discours est répugnante. Pire, beaucoup de survivants gobent son baratin. *Ouvrez les yeux !* aimerait leur crier Bellamy. *Nous avons réussi à survivre sans ces idiots et nous nous débrouillerons très bien sans eux. N'écoutez plus un mot de ce salaud.*

— Je compte sur chacun d'entre vous, continue Rhodes, le langage fleuri mais le ton glacial, pour reconnaître la prééminence de l'intérêt général et faire ce que l'on attend de vous. Pour votre bien-être personnel mais aussi pour la perpétuation de l'espèce. Merci.

Un frisson remonte le long du dos de Bellamy. Loin d'être chaleureux et motivant, ce discours ressemble à un avertissement. Faites ce que je dis ou vous serez écartés du troupeau, les menace Rhodes. Bellamy n'est pas du genre à rentrer dans le rang, il le sait. Déjà sur la Colonie, il n'aimait pas se conformer aux règles. Alors ici, sur Terre, depuis qu'il a passé des nuits et des jours seul, au fond des bois, il n'est absolument pas question qu'il obéisse à une quelconque autorité. Pour la première fois de sa vie – de leurs vies –, Bellamy est libre. Ils le sont tous.

Rhodes, lui, n'oubliera jamais la trahison de Bellamy sur la rampe de lancement. Bellamy en est sûr à présent. Le vice-chancelier et ses sbires l'exécuteront pour l'exemple. Publiquement.

Une décision s'impose dans son esprit. Irrévocable. Il doit partir. Il reviendra chercher Octavia le moment venu. Clarke et Wells prendront soin d'elle. Bellamy recule d'un grand pas sans quitter des yeux la nuque de Rhodes. Au deuxième pas, il percute un arbre avec force, bascule en avant dans un grognement et lutte pour garder l'équilibre. Alors qu'il est parvenu à se redresser, il pose les pieds sur un tas de brindilles mortes qui craquent bruyamment. Évidemment, le bruit sinistre résonne dans toute la clairière.

Des centaines de têtes se lèvent et suivent le son. Les gardes épaulent leurs armes et balayent l'orée du bois avec leur canon. Doté de réflexes étonnamment rapides, Rhodes pivote et scrute le paysage pour découvrir la source du bruit. Bellamy est coincé. S'il bouge, il sera immédiatement repéré. La seule solution consiste à rester parfaitement immobile et à prier pour que Rhodes et ses gardes aient une très

mauvaise vue.

Pas de chance. Rhodes le repère presque aussitôt et son visage affiche alors un rictus de plaisir. Les deux hommes se fixent un long moment. Bellamy se demande si le vice-chancelier a reconnu en lui le preneur d'otages. Soudain, un éclair de joie extrême passe sur son visage habituellement impassible.

— Là-bas ! hurle Rhodes en désignant directement Bellamy.

Les uniformes traversent la clairière en un rien de temps. Bellamy se tourne. Sa connaissance des bois lui donne un avantage sur eux. Il pourrait sprinter entre les arbres, sauter par-dessus les souches, se baisser sous les branches basses à toute allure. Mais il n'a pas fait plus de dix mètres quand un puis deux gardes se jettent sur lui et le plaquent au sol. Le premier grogne en le saisissant par les bras. Bellamy se débat tant qu'il peut, donne des coups de coude, de pied tout en se mettant à genoux puis debout. Son cœur bat si fort que ses côtes vibrent à chaque pulsation. L'adrénaline circule dans tous ses membres. Il a l'impression d'être un de ces animaux qu'il a traqués et tués pour garder les 100 en vie.

D'autres gardes arrivent et encerclent Bellamy. Il fait deux petits pas vers l'un d'eux puis se baisse à la dernière seconde, se retourne brusquement et court dans la direction opposée. Les gardes se lancent à sa poursuite. Bellamy s'enfonce dans le sous-bois, il espère encore pouvoir les semer.

Seulement cette fois-ci, ils n'utilisent pas leur corps pour le stopper. Un craquement aigu claque entre les arbres. Par dizaines, des oiseaux effrayés s'envolent des plus hautes branches. Bellamy pousse un cri quand une douleur violente lui transperce l'épaule.

Ils lui ont tiré dessus !

Bellamy s'écroule. Une nuée de gardes se masse autour de lui ; on le relève sans ménagement et on lui attache les bras dans le dos sans se préoccuper du sang qui coule de sa blessure. Puis il est traîné jusqu'à la clairière.

— Bellamy ! hurle Clarke au loin.

La vision brouillée, il perçoit qu'elle joue des coudes dans la foule, hurlant sur les gardes au fur et à mesure qu'elle avance.

— Lâchez-le ! Vous lui avez tiré dessus, cela ne vous suffit pas ? S'il vous plaît, laissez-moi l'examiner. Il a besoin de soins médicaux.

Les gardes s'écartent pour la laisser passer. Elle serre Bellamy dans ses bras et l'aide à s'allonger par terre.

— Ça va, halète-t-elle avant de déchirer son T-shirt du col à l'épaule. Ce n'est pas trop grave à mon avis. La balle a traversé...

Les dents serrées, Bellamy hoche la tête mais ne répond pas.

— Quels sont vos ordres, monsieur ? demande un garde à Rhodes.

Bellamy n'entend pas la réponse. Une seule pensée lui vient tandis

qu'il perd connaissance : il préfère mourir qu'être prisonnier sur Terre.

CHAPITRE 7

Wells

D'habitude, Wells dort à la belle étoile car il préfère la clairière silencieuse aux cabanes bondées. Là, il a passé deux nuits successives par terre dans la cabane-hôpital, quasiment sans fermer l'œil.

Clarke essaie de venir au chevet de Bellamy le plus souvent possible. Elle nettoie sa plaie, vérifie sa température, raconte tout ce qui lui traverse l'esprit pour lui changer les idées. Mais elle a à s'occuper de dizaines d'autres patients, alors Wells prend le relais dès qu'il le peut. Il s'assure que Bellamy a à boire et, lors de ses moments de lucidité, il l'informe de la vie au campement.

Wells réprime un grognement quand il se lève, bâille tout en se frottant l'épaule. Il n'y a pas assez de lits de camp et Wells s'est assuré qu'ils reviennent aux blessés. Il jette un œil à Bellamy qui s'est enfin endormi après une longue nuit de souffrance. Son bandage n'est pas taché de sang, ce qui est une bonne chose. Cependant, Clarke s'inquiète d'une éventuelle infection.

Il regarde le visage blême de Bellamy et sa colère enfle contre le vice-chancelier. Son père n'aurait jamais permis aux gardes de tirer sur lui, qu'il soit son fils ou non. Rhodes fait de grands discours sur l'ordre et la justice mais n'applique pas ce qu'il prône.

Wells se glisse à l'extérieur en prenant soin de ne pas claquer la porte derrière lui. L'aube est son moment préféré sur Terre. Il dispose d'une heure en solitaire pour observer le lever du soleil, avant que le reste du camp ne se lève et n'attaque ses corvées quotidiennes. Les enfants chargés de l'eau se réveillent les premiers, ils se rendent au ruisseau avec des jerrycans vides et les cheveux en bataille. L'équipe responsable du bois part ensuite et se dépêche de couper des bûches. C'est à qui aura fini le plus vite. Les 100 ont rapidement établi une communauté, avec ses coutumes et ses traditions. De bien des façons, ils mènent une vie plus heureuse et plus libre qu'à bord de la Colonie.

Alors que les autres Colons sont arrivés depuis moins de soixante-douze heures, ces matins semblent un lointain souvenir. Il n'a pas vu Sasha depuis plusieurs jours. Tous deux avaient décidé qu'elle ferait

mieux de rester à Mont-Weather jusqu'à ce que Wells trouve la meilleure manière d'annoncer à Rhodes l'existence des Nés-Terre. Elle lui manque au plus profond de son être.

La clairière habituellement déserte est envahie par de nombreux groupes qui arborent une mine dépitée – des nouveaux qui n'ont pas eu de place dans les cabanes et n'ont pas fermé l'œil de la nuit, terrifiés par ce ciel étrange ; des 100 mécontents qui ont préféré braver l'herbe humide et l'air froid plutôt que gérer des intrus qui envahissent leur espace.

Quelques adultes regroupés autour du feu éteint attendent que quelqu'un vienne le rallumer pour eux. Plus loin, des gardes en pleine discussion désignent la crête où les Nés-Terre sécessionnistes étaient apparus. Après avoir longuement pesé le pour et le contre, Wells a révélé l'existence des deux groupes à Rhodes la veille – les pacifiques dirigés par le père de Sasha et les violents qui ont tué Asher et Priya. Depuis, Rhodes a instauré une surveillance de la clairière de nuit comme de jour.

Wells s'approche du feu et esquisse un sourire forcé.

— Bonjour !

Le groupe hoche la tête mais nul ne parle. Il sait ce qu'ils ressentent parce qu'il est passé par là lui aussi. Les premiers jours, il était également déboussolé, traumatisé par le voyage vers la Terre, mais aussi hanté par la perte des siens là-haut. Il sait aussi que le meilleur moyen d'avancer est de ne pas rester oisif.

— Qui veut apprendre à allumer un feu ? demande-t-il.

Tous acceptent son offre, avec plus ou moins d'enthousiasme. Seule une jeune femme d'une vingtaine d'années se porte réellement volontaire. Wells entasse des bûches sur les bras de la fille et la ramène vers le cercle de pierres. Il lui montre comment disposer le bois en pyramide pour une meilleure circulation de l'air et lui enseigne les étapes suivantes. À la fin, elle sourit et Wells distingue une petite étincelle de vie dans ses yeux.

— Bon travail, la complimente Wells. Garde un œil sur les flammes. Quand il y aura de la nourriture à cuire, nous les attiserons.

Puis il se rend vers les petits groupes désignés pour la chasse et passe devant des gardes en chemin. Quand il sent leur regard sur lui, il s'arrête. Armes sur l'épaule, ils attendent que quelqu'un leur donne des ordres.

Alors qu'il a été démis de ses fonctions d'officier le jour où il a été placé à l'Isolement, il s'éclaircit la voix et s'adresse à eux sur le ton qu'on lui a enseigné en formation.

— Je veux qu'un de vous accompagne chaque groupe de chasseurs. Nous avons de nombreuses bouches à nourrir et vos armes pourraient être utiles.

Les gardes se dévisagent, comme pour vérifier qu'ils ont bien la permission, puis ils haussent les épaules et le suivent. Wells les divise, leur donne quelques conseils, comme marcher sans bruit pour ne pas effrayer leurs proies. Seuls deux gardes ne se joignent pas à eux ; Rhodes leur a donné pour mission de surveiller la cabane-hôpital et de veiller à ce que Bellamy ne s'échappe pas.

La clairière s'anime peu à peu tandis que les gens affamés sortent des cabanes surpeuplées et cherchent à manger pour le petit déjeuner.

Ils manquent cruellement de cabanes. Leur construction nécessiterait l'abattage de nombreux arbres et au moins une semaine de labeur. Wells devra former une trentaine d'arrivants qui devront travailler vite, avant les premiers froids. Ils auront aussi besoin de seaux d'eau supplémentaires qu'ils devront fabriquer à partir des débris métalliques des navettes. Il note dans un coin de sa tête d'envoyer un groupe sur les lieux du crash pour récupérer une bonne dizaine de morceaux adéquats. Ces mesures n'auront cependant pas d'intérêt, se dit-il, s'ils ne se procurent pas vite de la nourriture. Sans les prises de Bellamy, il leur sera plus difficile de survivre. Wells expire lentement et, tandis qu'il organise le fil de ses pensées, il savoure la chaleur du soleil matinal sur son visage.

Puis il ouvre les yeux. Sur le trajet de la cabane-réserve, il s'arrête pour discuter avec l'Arcadien posté devant qui épluche une liste. Ils ont commencé un inventaire et se relaient pour répertorier ce qui entre et sort. Wells s'apprête à lui demander où ils en sont avec les vêtements quand quelqu'un se racle la gorge derrière lui. Lorsqu'il se retourne, Wells se retrouve face au vice-chancelier Rhodes. L'air bizarre, les lèvres serrées, il étudie Wells. Son sourire pincé ne reflète aucune joie. Deux gardes flanquent le vice-chancelier. Wells les reconnaît aussitôt – lors de sa formation d'officier, l'un était son instructeur en armes à feu, l'autre l'avait obligé à faire cinq cents pompes. Sale souvenir.

— Bonjour, officier Jaha.

— Bonjour vice-chancelier Rhodes. Officiers.

Leur salut militaire lui paraît vraiment déplacé sous l'immense ciel bleu et les nuages flottant au-dessus d'eux avec légèreté à la place des lumières crues de *Phoenix*.

Puis Rhodes tend la main à Wells qui la serre. Le vice-chancelier lui comprime les doigts un peu trop fort et lui retient la main un peu trop longtemps. Wells a toujours été un officier modèle, un garde respectueux de ses supérieurs et des règles. Il a excellé à chaque étape de sa formation, finissant régulièrement premier de sa classe. Il a appris et suivi avec fierté le protocole, même si cela signifiait que les autres cadets le charriaient ou pire chuchotaient dans son dos que le fils du chancelier faisait de la lèche aux formateurs. Wells s'en fichait. Il voulait se prouver sa valeur et avait réussi. Personne ne pouvait nier que Wells

était un officier de premier ordre. Mais aujourd'hui, dans cette clairière, la main retenue en otage par le vice-chancelier, Wells ne ressent que du dégoût. Comme s'il savait ce qui allait sortir de la bouche de Rhodes avant qu'il ne parle.

— Tu as montré de remarquables talents de leader, officier Jaha.

— Merci, monsieur.

— Surtout pour quelqu'un d'aussi jeune, complète Rhodes qui insiste sur le dernier mot de façon péjorative. Au nom du Conseil, j'aimerais te remercier pour ton travail, jeune homme.

Wells ne répond pas.

— Tu as installé un campement correct ici, bien que temporaire. (La lèvre supérieure de Rhodes se tord de mépris.) Mais tu as assumé trop de responsabilités pour quelqu'un de ton âge, alors que tu aurais dû profiter de ta jeunesse.

Wells revoit la flèche plantée dans le cou d'Asher, à quelques centimètres du sien, le corps boursoufflé de Priya pendu à un arbre. Il se souvient des gargouillis terrifiants provoqués par la faim les tout premiers jours. *Belle jeunesse !* aimerait-il cracher à la figure de Rhodes, mais il préfère se taire.

— Nous autres, leaders plus expérimentés, allons prendre le relais, poursuit Rhodes, pendant que tu savoureras une pause bien méritée.

Les narines de Wells se dilatent et ses joues s'enflamment. Il lutte pour conserver l'expression neutre du soldat en service. Rhodes prend le pouvoir, mais de toute évidence, il n'a aucune idée de ce qui l'attend. Comme Wells au début. Seulement à présent, il dispose de plusieurs semaines de connaissances cruciales qu'il peut partager. La voix posée, le ton diplomatique, il annonce :

— Avec tout le respect que je vous dois, monsieur, les Colons qui sont venus à bord du premier vaisseau ont appris pas mal de choses en très peu de temps ici. La situation est plus compliquée qu'il n'y paraît et nous l'avons découverte à la dure. Nous pouvons vous faire gagner du temps et vous épargner bien des soucis, et cela dans l'intérêt commun.

Rhodes pince davantage les lèvres puis lâche un rire étranglé.

— Avec tout le respect que je te dois, officier, je pense que nous sommes qualifiés pour gérer toutes les difficultés qui se présenteront. Plus vite nous ramènerons l'ordre dans cette communauté, plus vite nous nous sentirons en sécurité.

Wells connaît ce regard, combinaison spéciale de mépris, de moquerie et d'envie qu'il a vue chez les autres toute sa vie. Être le fils du chancelier n'a jamais été simple. Rhodes considère Wells comme un enfant gâté, un monsieur-je-sais-tout. Wells construirait tout seul une cabine pour chaque nouveau Colon, Rhodes le traiterait de crâneur. Étant le fils de celui qui se trouve au sommet de la hiérarchie, Wells est un motif de frustration pour Rhodes. Le capital bienveillance qu'il a

engrangé en aidant les 100 à rester en vie se dissipe rapidement, en même temps que son influence. S'il s'agit là de sa dernière chance de parler face à face avec Rhodes, Wells ne compte pas la laisser passer.

— Oui, monsieur, répond-il sur son ton le plus respectueux.

Rhodes le salue avec raideur, clairement content de lui. Il pivote sur les talons et s'éloigne, ses gardes derrière lui comme de bons petits chiens.

— Juste une chose, s'exclame Wells dans son dos.

Le vice-chancelier s'arrête, fait volte-face sans cacher son agacement.

— Bellamy Blake, le prisonnier.

Rhodes plisse les yeux.

— Oui ?

— Il est indispensable à la survie du camp.

— Pardon, officier ? l'interpelle Rhodes, incrédule. Tu fais allusion au Waldénite qui a failli tuer ton père ?

— Effectivement, monsieur. Bellamy est de loin notre meilleur chasseur. Il nous a gardés en vie. Nous avons besoin de lui.

Le sourire de Rhodes s'efface et cède la place à un air glacial.

— Ce garçon... est un... assassin.

— Faux, s'oppose Wells qui bouillonne intérieurement. Il ne voulait blesser personne. Il essayait simplement de protéger sa sœur.

Wells espère que l'instinct de protection de Bellamy touchera la corde sensible du vice-chancelier. Mais le mot « sœur » ne suscite qu'un rictus de dégoût chez lui. Wells n'ose même pas imaginer ce qui se passerait si, de désespoir, il lui avouait que Bellamy est son frère.

— Il est la raison pour laquelle ton père n'est pas ici, crache Rhodes. La raison pour laquelle je suis responsable.

Sur ce, il fait demi-tour et part d'un pas furieux.

Le cœur lourd, Wells le regarde s'éloigner. Rhodes ne fera preuve d'aucune clémence envers Bellamy. D'aucune pitié.

CHAPITRE 8

Clarke

Les points ne tiennent pas. Les dents serrées, Clarke nettoie la plaie à l'épaule de Bellamy pour la troisième fois de la journée. Elle sait pourtant que sa frustration ne l'aide pas, mais elle devient folle à force de chercher un moyen de le guérir. Soit elle laisse le corps de Bellamy combattre l'infection et cicatriser seul, soit elle enlève les points et en fait d'autres mais elle risque de rouvrir la plaie et de retarder la guérison.

Elle prend une grande inspiration, expire lentement et essaie de se concentrer. Même si Bellamy a eu de la chance que la balle traverse son épaule proprement, elle est entrée au pire endroit qui soit, à quelques millimètres d'une importante artère. La suture aurait représenté une opération très facile sur la station orbitale dans une salle stérile, sous une lumière vive. Mais là, dans cette cabane sombre, avec deux gardes qui rôdent autour de Bellamy et se cognent contre Clarke chaque fois qu'elle vérifie son pansement, c'est mission impossible.

Voilà pourquoi les médecins n'opèrent pas leurs proches. Ses mains ne cessent de trembler. Comment prendre une décision objective avec toute cette pression ? Elle touche le front de Bellamy avec le dos de la main. Sa fièvre a baissé, ce qui est bon signe, mais il reste désorienté et souffre beaucoup. Clarke en est malade rien que d'y penser et se reproche de ne rien faire pour l'aider.

— Clarke ? l'appelle une voix faible à l'autre bout de la cabane. Clarke. S'il te plaît.

C'est Marine, une femme plus âgée souffrant d'une profonde entaille à la jambe. Clarke a nettoyé et suturé la plaie mais ils manquent cruellement d'antidouleurs et ne les administrent donc qu'en cas d'extrême nécessité.

— J'arrive, lui promet Clarke.

Cela la tue de quitter Bellamy, mais il y a encore tellement de patients qui ont besoin de soins médicaux importants. En conséquence, Clarke ne peut pas passer plus de quelques minutes à son chevet. Quand elle lui prend la main, il ouvre à moitié les yeux, lui sourit et lui

serre faiblement la main. Elle replace en douceur son bras sur le lit, se retourne et heurte un garde.

— Excuse-moi, grogne Clarke qui parvient difficilement à cacher son exaspération.

Cette surveillance constante n'est pas seulement excessive, elle la ralentit dans son travail. Où croient-ils que Bellamy ira, à demi-inconscient et délirant de fièvre ?

— Clarke, s'il te plaît. J'ai mal, se plaint la voix au bord du désespoir.

Clarke n'a pas le temps de s'apitoyer sur son sort. Elle doit changer des pansements, administrer des médicaments. Pourtant, alors qu'elle apprécie de se rendre utile, les soins épuisants qu'elle dispense de jour comme de nuit ne suffisent plus à chasser ses angoisses. Chaque fois qu'elle entraperçoit Rhodes, son corps frémit de colère et de dégoût. Non seulement il a failli tuer Bellamy mais il le retient prisonnier. Il est impossible à Clarke de quitter le campement tant que Bellamy court un danger. Chaque heure qui passe, Clarke ne la consacre pas à chercher ses parents. Pour eux, elle vit toujours à bord de la station orbitale. Elle ne se trouve pas sur le même sol, sous le même ciel qu'eux. Cette pensée la frustre au plus haut point.

Clarke traverse la pièce et se penche au-dessus de Marine. Quand elle soulève le pansement de sa jambe, elle chasse cette idée selon laquelle elle abandonne ses parents et ferait mieux de tout quitter pour se lancer à leur poursuite.

— Je suis désolée que vous souffriez autant, murmure Clarke. Je sais que cela fait mal, mais je vous annonce une bonne nouvelle : la plaie est belle.

L'air malheureux, le visage pâle et moite, Marine hoche la tête et la remercie à voix basse.

Clarke a passé tellement de nuits sur *Phoenix*, penchée sur ses manuels, à s'émerveiller de la sophistication de la médecine sur la Colonie. La majorité des maladies graves ont été éradiquées – il n'y a plus de cancers, de maladies cardiaques, de gripes. Ils ont développé des manières de faire repousser la peau, de fusionner rapidement les os. Impressionnée par un tel génie médical, elle voulait être à la hauteur de ses prédécesseurs, alors elle travaillait dur, mémorisait procédures, traitements médicaux, procédés physiologiques...

Que ne donnerait pas Clarke à cet instant contre un dixième des équipements médicaux auxquels elle avait alors accès ! Elle travaille principalement dans la pénombre, à tâtons, sans scalpels aiguisés comme des rasoirs, avec très peu d'assurance et encore moins d'antibiotiques. Autant offrir à ses patients une cuillère en bois à mordre à pleines dents, comme au Moyen Âge. Elle scrute le visage des adultes abasourdis, des enfants traumatisés qui grommellent, pleurent

ou regardent dans le vide. Il y en a encore des centaines comme eux à l'extérieur. Parviendra-t-elle à s'occuper de tous, jour après jour, seule ?

Ces patients sont les rares chanceux qui ont réussi à monter à bord d'une navette. D'après l'expression de leur visage, ils ont payé horriblement cher cette échappée. Clarke lit dans leurs yeux la douleur d'avoir abandonné leurs proches, amis, voisins, d'avoir laissé d'autres Colons mourir pour qu'eux vivent. Clarke s'accroupit à côté d'un garçon calme, Keith, qui est allongé sur un lit de camp au fond de la pièce. Elle lui sourit, il lui fait un petit signe de la main. La veille, elle a demandé à Keith si son papa ou sa maman l'accompagnait. Dès qu'elle a obtenu un non de la tête, elle a cessé de poser des questions.

Elle se demande ce qu'il adviendra de lui quand il quittera l'infirmerie et sa relative tranquillité, car ses côtes cassées seront vite réparées. Pour l'instant, Octavia a pris en charge les orphelins – l'adolescente ne peut pas non plus faire grand-chose d'autre. Qui apprendra à Keith à chasser, à différencier l'eau potable de l'eau contaminée ? Aura-t-il peur lors de sa première nuit à la belle étoile ? Clarke écarte les cheveux humides du garçon de son front et lui tapote le bout du nez.

— Repose-toi, petit, chuchote-t-elle.

Keith ferme les yeux, mais elle doute qu'il s'endorme.

Lorsqu'elle le voit si fragile et si seul, Clarke apprécie d'autant plus de connaître du monde sur Terre. Elle a retrouvé quelques visages parmi les derniers arrivants : le docteur Lahiri pour commencer, des habitants de son unité résidentielle. Même Glass. Elles n'ont jamais été vraiment amies, mais les filles ont grandi ensemble. C'est réconfortant de savoir que Glass a apporté avec elle de nombreux souvenirs communs de la station agonisante. Comme si Clarke n'était plus obligée de se souvenir de tout et avait quelqu'un avec qui partager ce fardeau.

Même si ses jambes sont lourdes de fatigue et tremblantes d'angoisse, Clarke se force à examiner son patient suivant. Le docteur Lahiri justement, dont l'épaule lui fait encore atrocement mal.

Il soulève la tête. Ses cheveux gris toujours impeccablement coiffés sont gras et emmêlés, ce qui est presque aussi perturbant que sa blessure à l'épaule.

— Bonjour, Clarke, marmonne-t-il.

— Bonjour docteur Lahiri. Comment va votre tête ?

— Mieux. Les vertiges se sont calmés et je ne vois qu'une Clarke pour l'instant.

— Quel progrès ! le taquine Clarke. Même si j'aimerais bien avoir une jumelle en ce moment !

Le docteur Lahiri l'étudie avec soin puis reprend :

— Tu fais un travail formidable, Clarke. J'espère que tu t'en rends compte. Tes parents seraient très fiers de toi.

Le cœur de Clarke enfle... de gratitude ou de tristesse, elle n'en sait rien.

Pendant quelques jours magnifiques, elle était persuadée qu'elle reverrait bientôt ses parents. Elle avait passé de longues heures à imaginer tout ce qu'elle leur dirait. Elle leur confierait toutes ses pensées et histoires secrètes, vu qu'elle n'a personne avec qui les partager. Mais aujourd'hui, les probabilités sont de plus en plus minces pour qu'elle découvre des informations sur eux.

— Je voudrais vous demander quelque chose, murmure Clarke pour ne pas que les gardes l'entendent. J'ai trouvé un objet l'autre jour... Voilà, je crois que mes parents sont toujours en vie.

Le docteur Lahiri écarquille les yeux mais ne semble ni choqué ni incrédule. Serait-il au courant ?

— Je pense qu'ils sont sur Terre, continue-t-elle après avoir repris son souffle. Non, je le sais. Il me manque simplement une piste pour me mettre à leur recherche. Êtes-vous... Êtes-vous au courant de quoi que ce soit ? Auriez-vous une information susceptible de me guider dans la bonne direction ?

— Clarke, soupire le docteur, je comprends que tu veuilles...

Ils sont interrompus par un grand vacarme à la porte. Clarke pivote, le vice-chancelier Rhodes apparaît dans l'encadrement. Un murmure se propage de lit en lit quand les patients soulèvent la tête et découvrent qui leur rend visite. L'air désespérée, Clarke se tourne vers le docteur Lahiri. Si seulement ils pouvaient finir cette conversation. Il hoche la tête comme pour lui signaler qu'ils la reprendront plus tard.

Clarke se dirige vers le vice-chancelier, s'arrête devant lui, pose les mains sur les hanches, prête à protéger ses patients et son infirmerie. Les gardes se déploient en demi-cercle autour de lui et bloquent la lumière du soleil. La pièce s'est assombrie de plus d'une manière. L'air suffisant de Rhodes emplît Clarke de rage. Elle ne s'est jamais sentie aussi forte de sa vie. Rhodes est l'homme qui a ordonné à ses parents de mener des tests sur les effets des radiations sur des sujets humains. Des enfants ! Rhodes a aussi menacé de tuer Clarke s'ils n'obtempéraient pas, puis il a nié toute implication dans ces horribles expériences. Il a condamné ses parents à mort et maintenant voilà qu'il s'en prend à Bellamy.

— Vice-chancelier, attaque Clarke sans prendre la peine de masquer son mépris, en quoi puis-je vous aider ?

— Clarke, cela ne te concerne pas. Nous sommes venus pour Bellamy Blake.

Il passe à côté d'elle en la frôlant. Clarke serre les poings, ses ongles s'enfoncent dans sa peau, son sang bouillonne dans ses veines. Elle inspire vite à plusieurs reprises pour s'empêcher de faire quelque chose qu'elle regretterait. Corrompu, immoral, Rhodes l'est

indubitablement, mais cela ne l'empêche pas d'être dangereux, bien au contraire. David et Mary Griffin l'ont appris à leurs dépens.

Rhodes s'approche de Bellamy qui par chance est endormi. Le vice-chancelier l'étudie longuement puis se tourne et regagne la sortie à vive allure. Quand il passe devant ses gardes, il annonce sans les regarder :

— Placez le prisonnier à l'isolement jusqu'à son procès.

— Où, monsieur ? s'enquiert un garde.

Rhodes s'arrête, pivote lentement et le fixe, les yeux plissés.

— C'est votre problème ! aboie-t-il avant de disparaître.

— Oui, monsieur, répond le garde au dos qui sort de l'infirmerie.

Le cœur de Clarke marque un temps d'arrêt quand elle reconnaît la voix de Scott. Impassible, il est en train de dévisager Bellamy. En temps normal, la vue de sa peau marbrée et de ses yeux larmoyants donne envie à Clarke de se laver à grandes eaux. Cette fois-ci cependant, elle n'éprouve ni répulsion ni mépris pour le garde. Au contraire, elle nourrit de l'espoir. Scott lui a donné une idée. Personne – et surtout pas le vice-chancelier Rhodes – ne va faire de mal à Bellamy. Clarke y veillera personnellement.

CHAPITRE 9

Glass

Glass sait qu'elle a de la chance d'être sur Terre, mais une partie d'elle se demande si elle se serait battue avec autant d'acharnement pour participer au voyage si elle avait su qu'elle passerait le restant de sa vie à uriner dans les bois. Glass sort du cabanon – une espèce d'appentis avec un arbre pour quatrième mur – et retourne au campement. Du moins le pense-t-elle. Tous les arbres se ressemblent et elle a encore du mal à se repérer.

Les voix qu'elle perçoit au loin lui indiquent qu'elle se rapproche. Elle entre dans la clairière à contrecœur, laissant derrière elle la quiétude réconfortante des bois. Glass s'arrête net, soudain désorientée. Elle n'est pas au bon endroit. D'habitude, elle arrive entre l'infirmerie et la cabane-réserve. Là, elle se trouve à l'autre bout du campement, près d'une structure de dortoir en construction. Dans un soupir, elle se reproche d'avoir mal calculé son coup et se promet de faire plus attention à l'avenir. Luke l'a sermonnée plusieurs fois, lui demandant d'ouvrir les yeux et de ne pas se rendre seule dans les bois. Mais il travaille tout le temps et Glass n'est pas assez proche des autres personnes du campement pour leur demander de l'accompagner aux toilettes.

Glass contourne le chantier et arrive derrière deux hommes qui parlent à voix basse à l'orée du bois. Ils sont en pleine conversation et ne semblent pas l'avoir remarquée. Elle marque une pause, se demandant si elle doit les avertir de sa présence, rester jusqu'à ce qu'ils aient fini ou passer son chemin. Au moment de se décider, elle s'aperçoit qu'elle connaît l'un des deux hommes. Il s'agit du vice-chancelier Rhodes.

Glass reste pétrifiée. Une tempête d'émotions contradictoires se déchaîne alors dans son cerveau. Ce type lui a toujours donné la chair de poule, et son ordre de tirer sur Bellamy n'a pas arrangé les choses. Pourtant, d'un autre côté, c'est grâce à lui que Glass est en vie. Quand il les a remarquées, sa mère et elle, parmi la foule désespérée de monter dans une navette, il les a prises sous son aile et leur a offert les deux

derniers sièges libres.

Glass n'a pas eu l'occasion d'en discuter avec Rhodes depuis, alors qu'un millier de questions bouillonne dans sa gorge. Pourquoi les a-t-il aidées ? Quelle était sa relation avec sa mère ? Sonja lui a-t-elle dit à quel point sa fille la décevait, sur la Colonie ?

La voix du vice-chancelier interrompt Glass dans ses pensées.

— Le procès aura lieu au milieu du campement. Présence de tout le monde obligatoire. Je veux que les gens voient de près que la trahison, la perfidie et l'intérêt personnel ne sont pas tolérés.

Glass retient un cri d'effroi. Ils parlent de Bellamy !

— Oui, monsieur, répond l'autre, qui porte un uniforme d'officier déchiré et poussiéreux.

Glass a reconnu Burnett, le commandant en second du vice-chancelier, l'homme qui l'a attrapée par le bras et entraînée avec sa mère sur la rampe de lancement.

— Savez-vous où nous l'hébergerons à long terme s'il est condamné à l'Isolement ?

Rhodes éclate d'un rire discordant et sec.

— L'Isolement ? Il n'y aura qu'une issue à ce procès et je t'assure que ce ne sera pas l'Isolement.

— Je vois, confirme Burnett.

— Toi et moi ferons partie du Conseil, ainsi que deux vieux Phœniciens qui sont descendus avec nous, poursuit Rhodes. Je leur ai déjà parlé. Ils ont parfaitement compris la situation. L'exécution du prisonnier rappellera aux gens que le maintien de l'ordre ici sur Terre est aussi important, voire plus important que sur la Colonie.

— Je comprends, monsieur. Mais du point de vue logistique ? Nous ne pouvons pas expulser le prisonnier dans l'espace. Comment souhaitez-vous procéder à la mise à mort ? Nous avons des armes à feu mais... Souhaitez-vous appuyer vous-même sur la gâchette ?

Nauséuse, Glass ferme les yeux. Elle n'en croit pas ses oreilles. Ils parlent de l'exécution de Bellamy de la même manière détachée qu'ils discuteraient du rationnement de l'électricité ou de la célébration du prochain Jour du Souvenir !

— J'y ai bien réfléchi et je pense avoir trouvé la personne idéale pour cette mission. Il respecte les lois et c'est un excellent garde. Un ingénieur. Seulement il a développé des tendances rebelles ces derniers temps – il a caché une fugitive, entre autres faits répréhensibles... Je pense que cette tâche lui rappellera gentiment à qui il a juré loyauté.

Glass a la tête qui tourne, comme si quelqu'un empêchait l'oxygène d'arriver à son cerveau. Elle pose la main contre le tronc le plus proche pour ne pas tomber. *Luke*. Le vice-chancelier va obliger Luke à exécuter Bellamy pour prouver sa loyauté ! Jamais Luke ne tuera quelqu'un. Jamais il n'appuiera sur la détente. Quel sort lui réservera

Rhodes à ce moment-là ? Remettra-t-il en cause plus que son allégeance ? Se demandera-t-il s'il peut avoir confiance en Luke ? Il est clair à présent que Rhodes s'embarrasse peu des personnes dont il se méfie.

Rhodes et Burnett rejoignent un petit groupe de gardes qu'elle ne reconnaît pas. Dès qu'ils sont hors de portée de voix, Glass pousse un long soupir qui se transforme en sanglot étouffé. Elle doit trouver Luke le plus vite possible. Elle scanne le campement sans l'apercevoir nulle part. La panique enfle peu à peu dans sa poitrine. *Reste calme, se serine-t-elle. Pêter un plomb ne servira à rien. Tu n'as pas craqué quand tu es sortie dans l'espace. Tu peux tenir le coup jusqu'à ce que tu mettes la main sur Luke.*

Glass doit fournir un gros effort pour traverser calmement la clairière et se rendre à la cabane-hôpital. Peut-être que Clarke a vu Luke. Elle entre. Il faut un moment pour que ses yeux s'ajustent à l'intérieur sombre sans fenêtres. Elle a l'impression d'être aveugle. Enfin, elle le voit devant elle. Le dos tourné, il est de service et surveille Bellamy. Glass est tellement soulagée qu'elle en a les larmes aux yeux. Soudain, l'image de Luke pointant son arme sur Bellamy, appuyant sur la détente, puis le bruit sourd surgissent dans son esprit. Elle doit empêcher ce meurtre. Ils n'obligeront pas Luke à prendre cette décision et elle n'attendra pas les bras croisés qu'ils le menacent à son tour.

Glass traverse la pièce en trois pas de géant et saisit Luke par le bras. Il pivote, les poings serrés pour se défendre puis rit quand il la voit.

— Salut, s'exclame-t-il, les bras retombant le long de son corps. Tu cherches à m'attirer des ennuis ?

Son sourire s'évanouit quand il voit la grimace de Glass.

— Ça va ? s'enquiert-il à voix basse.

Il se penche vers elle pour que personne n'entende leur conversation.

— On peut se parler ? demande-t-elle. Dehors ?

— OK, répond Luke qui se tourne vers l'autre garde. Hé, mec ! Il faut que je sorte une minute. Tu gères ?

Le type hausse les épaules, regarde Bellamy qui dort à poings fermés, sanglé au lit de camp, lève la tête vers Luke et acquiesce. Luke suit Glass à l'extérieur.

Ils se rendent à l'arrière de la cabane et, après s'être assurée que personne n'écoute, Glass lui rapporte les paroles de Rhodes. Ça lui fait mal de voir son visage se décomposer tandis qu'il encaisse le coup. Le regard de Luke se perd au loin, par-delà la cime des arbres. Il reste silencieux un long moment. Glass retient son souffle. Les oiseaux gazouillent, le bruit d'une hache coupant du bois résonne dans le campement.

Enfin, Luke pivote vers Glass, la mâchoire serrée, l'air résolu.

— Je ne le ferai pas.

Dans le cœur de Glass palpitent son amour et sa fierté pour le sens inné du bien et du mal de son homme. Elle admire aussi son intégrité et son honneur – qui l'ont attirée depuis le début. Seulement jamais elle ne le laissera mettre sa vie en péril pour sauver celle d'un autre.

— Luke, tu sais ce que cela signifie, pas vrai ? Ils te puniront, chevrote Glass, terrifiée. D'accord, Rhodes m'a sauvé la vie, mais il est dangereux. Tu aurais dû voir la manière dont il a parlé de l'exécution de Bellamy. C'était... atroce. Qui sait ce dont il est capable ?

— Je sais, répond Luke en crispant et décrispant la mâchoire.

Tous deux se taisent un moment. Glass serre fort sa main dans la sienne. Il lui paraît si distant, comme s'il se préparait à une sortie dans l'espace.

— Luke, l'interpelle-t-elle en lui comprimant la main et, lentement, il se tourne vers elle. Cela ne peut pas se terminer ainsi.

Après toutes les épreuves qu'ils ont traversées, après tout ce qu'ils ont affronté pour survivre, il n'est pas question que Rhodes fasse d'eux des boucs émissaires, comme Bellamy.

— Tu as raison, répond Luke en la prenant dans ses bras.

Elle hume son parfum à présent rehaussé de ces odeurs terrestres qu'elle aime de plus en plus. Le cœur de Luke bat fort contre sa joue. Celui de Glass se calme même si l'adrénaline agit encore. Luke est tout ce dont elle a besoin.

Glass recule brusquement. Luke tourne aussitôt la tête, son instinct étant programmé pour repérer le danger.

— Je sais quoi faire, lui indique Glass.

Luke la toise, les sourcils froncés.

— Pardon ?

— Partons d'ici.

— Tu veux partir ? Où ?

— Je ne sais pas. On trouvera. Wells nous aidera. Sasha et lui nous diront quelle direction prendre. Nous nous cacherons quelque temps – aussi longtemps qu'il faudra pour être sûrs qu'à notre retour tout cela sera oublié.

— Et les Nés-Terre ? Les dangereux ? s'inquiète Luke qui la regarde comme si elle était devenue complètement folle.

— Nous devons prendre ce risque.

Luke la dévisage longuement. Glass s'attend à ce qu'il secoue la tête avec lassitude, lui rabâche qu'il a le sens du devoir. Mais à sa grande surprise, un petit sourire poindre sur ses lèvres.

— Nous devons partir ce soir. Avant que Rhodes ne me tombe dessus.

— Sérieux ? s'étonne Glass. Tu veux vraiment quitter le

campement ?

Il pose sa main valide sur la taille de Glass.

— Tu sais ce qui m'a permis de tenir le coup l'année dernière ? Pendant que tu étais à l'Isolement, puis ces nuits sur *Walden* quand j'étais certain que nous allions mourir ? C'était la pensée de me rendre sur Terre avec toi. Je rêvais que j'explorais la planète avec toi, je ne pouvais pas m'en empêcher... Rien que nous deux. (Il lui lâche la taille pour lui caresser les cheveux.) C'est très très risqué. Tu t'en rends compte ?

— Oui, réplique Glass. Mais je préfère courir ce danger avec toi plutôt que de risquer de me retrouver seule ici sans toi.

Souriante, elle frôle sa joue mal rasée. Il prend sa main dans la sienne et lui embrasse le bout des doigts.

— Et moi je préfère partir avec toi plutôt que de causer de la souffrance.

— Parfait. Le temps de rassembler des provisions sans attirer l'attention et nous filons d'ici.

— Je dois finir mon tour de garde. Récupère de l'eau et toute la nourriture que tu pourras cacher sous tes vêtements puis retrouvons-nous ici au coucher du soleil. Pendant que les autres dîneront.

— OK. Je vais chercher Wells. Je crois que nous devrions prévenir Clarke également. Il faut qu'elle sache ce qu'ils réservent à Bellamy. Parce qu'en ton absence ils choisiront forcément un autre bourreau.

— T'es sûre qu'on peut lui faire confiance ?

— Plutôt deux fois qu'une ! assure Glass sans la moindre hésitation.

— Bien, répond Luke qui baisse la tête pour déposer un rapide baiser sur ses lèvres. On sera les nouveaux Adam et Ève !

— Pas question que je m'habille avec des feuilles, peu importe le temps que nous passerons dans les bois.

Luke l'examine plusieurs fois de la tête aux pieds et affiche un sourire coquin pour qu'elle sache vraiment à quoi il pense.

— Allez, va te préparer, lui demande-t-il en lui tapotant le coude.

Après lui avoir lancé un dernier regard, il pivote et retourne dans la cabane-hôpital.

CHAPITRE 10

Clarke

Pendant un infime et merveilleux instant, Clarke est heureuse. Alors que Keith se lève pour la première fois depuis l'atterrissage des capsules et fait quelques pas, tous les occupants de la cabane-hôpital applaudissent. Clarke se tient devant lui et lui tend les bras tandis qu'il boitille jusqu'à elle. Un de ses bras chétifs est bandé sur ses côtes, il balance l'autre pour garder l'équilibre. Quand il tombe dans les bras de Clarke, il la serre contre lui. Keith s'en sortira.

— OK, mon bonhomme, retourne au lit. Ça suffit pour aujourd'hui.

— Merci, docteur Clarke, réplique le garçonnet avec un sourire qui illumine la pièce.

— Juste Clarke !

Elle l'aide à se rallonger sur le lit de camp. Du coin de l'œil, elle aperçoit un autre lit inoccupé et son bonheur provisoire s'envole aussitôt, laissant panique et désespoir s'inscrire dans son sillage. Des gardes sont venus chercher Bellamy dans l'après-midi. Ils l'ont conduit dans une nouvelle cabane-prison construite à l'orée de la clairière – une minuscule cahute sans fenêtres faite à partir de tôles récupérées sur les lieux du crash. Deux gardes armés surveillent la porte nuit et jour. Clarke ne sait pas précisément ce que Rhodes a prévu, juste que ce sera pire. Soit Bellamy succombera à une infection due à un manque de soins appropriés, soit Rhodes accélérera sa mort en...

Elle chasse cette horrible pensée de sa tête. Elle va trouver une solution. Il le faut.

Pendant que Keith cherche tant bien que mal une position confortable, Clarke se tourne vers Marine, qui va beaucoup mieux. Sa plaie à la jambe guérit sans signe d'infection.

— À ton tour, Marine ! Tu te lèveras et tu marcheras en un rien de temps.

— J'ai hâte ! répond Marine. Je suis sur cette planète depuis plusieurs jours et je n'ai pas vu la moindre feuille, le moindre arbre !

— Tu n'avais qu'à être consciente lorsque nous t'avons amenée ici, la taquine Clarke, son ton léger masquant l'angoisse qui lui noue l'estomac. Je t'apporterai quelques échantillons plus tard, pour te faire patienter !

— Clarke ! l'appelle quelqu'un sur le seuil de la porte, une note de désespoir dans la voix.

Clarke pivote et découvre le visage pâle et soucieux de Glass, qui danse d'un pied sur l'autre.

— Un problème ?

— Je... je peux te parler deux minutes ?

— Bien sûr !

Clarke la rejoint aussi vite que ses jambes surmenées le permettent. Glass n'a vraiment pas bonne mine.

— Tu es sûre que ça va ? s'inquiète Clarke qui craint que quelque chose soit arrivé à Wells.

— Sortons, tu veux bien ? demande Glass qui scrute la cabane avec nervosité.

Sans un mot, Clarke suit son amie dans la clairière. Le soleil de fin d'après-midi semble adoucir la frénésie qui règne tout autour d'elles. Clarke perçoit des signes de fatigue – survivants se disputant à propos des rations, gardes jetant des coups d'œil apeurés vers les arbres et au loin, personnes baissant la tête pour éviter de croiser le regard des deux gardes postés devant la prison de Bellamy. Le savoir seul et malade dans ce cabanon donne envie à Clarke de piquer un sprint et de fracasser la porte. Et que les gardes aillent se faire voir !

Elle prend sur elle pour reporter son attention sur Glass.

— Que se passe-t-il ?

— C'est au sujet de Luke... et de Bellamy.

Le visage de Clarke se plisse d'incompréhension. Luke et Bellamy ? Ce dernier n'a quasiment pas repris connaissance depuis l'arrivée de Luke sur Terre. D'ailleurs, se sont-ils jamais croisés ?

Glass inspire et expire lentement. On dirait qu'elle rassemble son courage pour parler.

— Clarke... je... je me suis dit que tu devais savoir. Ils ont décidé d'exécuter Bellamy, lui annonce-t-elle d'une voix fébrile, comme physiquement éprouvée.

Le cœur gros, Clarke se mord la lèvre pour étouffer un cri.

— L'exécuter ? murmure-t-elle.

— Glass confirme d'un hochement de tête.

Ce n'est pas comme si Clarke ne s'attendait pas à pareille nouvelle. Sa formation médicale lui a appris à envisager toutes les éventualités et à faire face aux plus difficiles de manière frontale. Seulement il y a une énorme différence entre s'obliger à imaginer le pire scénario et l'entendre de la bouche de quelqu'un.

— Ils comptent organiser un procès mais ce ne sera qu'un simulacre joué d'avance, continue Glass, les traits de plus en plus marqués.

Elle explique que Rhodes va contraindre Luke à tuer Bellamy.

— Nous ne les laisserons pas faire, enchaîne-t-elle rapidement. Luke et moi quittons le camp. Ce soir. Notre départ te permettra de gagner du temps.

— En quoi... en quoi cela nous aidera-t-il ?

— Si Luke n'est pas là pour obéir aux ordres de Rhodes, ils devront reporter l'exécution. Ce n'est pas une solution permanente mais cela te donnera un jour supplémentaire pour trouver une solution.

— C'est... c'est pour cette raison que vous partez ? Pour que Luke n'exécute pas Bellamy ?

Glass hoche la tête. Elle a débloqué quelque chose dans la poitrine de Clarke et permis à une vague d'affection et de gratitude sans précédent de déferler en elle. Clarke se retient de prendre la main de Glass et d'implorer son pardon pour chaque commentaire sarcastique, chaque fois qu'elle a ricané quand Glass se trompait en classe. Elle n'a jamais jugé une personne aussi injustement, mais là, elle n'arrive ni à bouger ni à parler. Ils vont tuer Bellamy, traîner le garçon qu'elle aime au milieu de la clairière, pointer une arme sur la personne la plus gentille et courageuse qu'elle ait jamais connue et mettre un terme à sa vie d'un simple mouvement de l'index.

Soudain, le cerveau de Clarke passe à la vitesse supérieure. Son instinct de survie prend le relais. *Non !* Elle refuse que cela se déroule ainsi. Elle sauve des vies. Elle ne reste pas les bras croisés en attendant que ses patients tombent dans l'oubli. Elle va secourir Bellamy, peu importe comment. Si Glass a trouvé le courage de fuir le campement avec Luke, Clarke trouvera le courage d'agir.

La gravité du projet de Glass la frappe tout à coup de plein fouet.

— Glass, il doit bien exister un autre moyen. C'est trop dangereux. Vous ne connaissez pas le terrain et il y a... il y a des gens qui nous veulent nous mal.

— Wells nous a parlé de la faction dissidente des Nés-Terre. Nous serons prudents, lui promet-elle – mais son sourire forcé n'atteint pas ses grands yeux bleus et tristes. Écoute, Clarke, l'absence de Luke ne signifiera pas que Bellamy est hors de danger. Ils trouveront un autre garde pour le remplacer.

La main de Glass sur son bras, Clarke hoche la tête. Son cerveau bouillonne.

— Je sais. Je crois que j'ai un plan.

Elle pense à l'haleine fétide de Scott, à son regard vicelard. Un frisson lui parcourt le corps mais sa décision est prise. Elle utilisera son grand pouvoir de persuasion pour obliger Scott à libérer Bellamy.

— Je peux faire quelque chose ? demande Glass, pleine d'espoir mais aussi d'inquiétude. Je veux dire, avant de partir.

Clarke récapitule le plan qui s'est formé dans son esprit puis hoche lentement la tête avant de donner à Glass ses instructions. Pendant une seconde, Clarke a peur d'en avoir trop dit car Glass la dévisage avec de grands yeux ronds, réfléchissant à toute allure. Puis l'expression de Glass change et laisse place à la compréhension et la détermination. Apparemment, elle a réalisé ce qu'il va en coûter à Clarke pour arriver à ses fins.

Elle espère que ces sacrifices suffiront.

CHAPITRE 11

Wells

Wells n'a jamais brigué la responsabilité du campement. C'est arrivé comme ça. Il fallait agir, alors il a agi. Si une idée lui venait pour améliorer le quotidien, il la suggérait. Ce n'était pas une question de pouvoir, contrairement à Rhodes, mais sa façon à lui de maintenir les gens en vie.

Il entre dans la réserve et examine les piles de bric-à-brac qu'ils ont récupérées sur le site des crashes. Il sait que Rhodes n'appréciera pas qu'il réalise l'inventaire, mais le vice-chancelier a été ostensiblement absent une bonne partie de la journée. Wells se dit qu'il trouvera bien une excuse s'il se fait prendre. Il a besoin de s'occuper. Il supporte à grand peine de rester dans la clairière. La vue des gardes armés devant la prison le rend malade, littéralement. Il se creuse la cervelle pour trouver un moyen d'aider Bellamy. Comment aborder la question avec Rhodes sans empirer la situation ?

En attendant d'élaborer un plan qui ne se terminera pas par sa mort et celle de Bellamy, Wells se met à dresser l'inventaire.

L'agent responsable des fournitures sur la Colonie n'avait prévu qu'un stock minimum dans la capsule des 100. Le Conseil ne croyait manifestement pas aux chances de survie du groupe et encore moins à ce qu'ils subsistent un mois sur Terre. Les 100 n'avaient bénéficié que de très peu de choses utiles – une caisse de médicaments et d'instruments de premiers secours, deux cartons de pâte protéinée depuis longtemps engloutie, quelques couvertures, des jerricans d'eau, des ustensiles de cuisine et des armes. La seconde série de navettes était encore plus démunie. Sans doute parce qu'ils ignoraient qu'elles seraient amenées si tôt à quitter la Colonie, se dit Wells.

Néanmoins, les 100 et les nouveaux arrivants ont réussi à accumuler un nombre impressionnant d'objets. Ils ont reconverti les sièges cassés et les tôles en seaux d'eau, lits, chaises et tables. Ils ont utilisé les courroies et les fils de fer pour assembler les toiles et le rembourrage des sièges en bâches, tentes et couvertures. Ils ont cherché de grandes feuilles plates qu'ils ont fait sécher puis tressées pour en

faire des paniers, assiettes, bols... Ils se sont servis de tout ce qui leur tombait sous la main pour cuisiner, nettoyer, se protéger. C'est impressionnant de voir tous ces gens se creuser la tête ensemble pour assurer leur survie. Wells ne s'était jamais rendu compte avant de l'existence facile qu'ils menaient à bord de la station orbitale.

Le calme qui règne dans la cabane le change agréablement du brouhaha extérieur. Wells prend son temps pour évaluer les objets, note dans un coin de sa tête de signaler aux autres de ramasser plus de feuilles et de petit bois. Ils cueillent suffisamment de baies et de plantes, et une toute nouvelle équipe traque du gibier – une bonne chose, vu que Bellamy ne chassera pas avant longtemps.

Wells se lève et étire les bras au-dessus de sa tête quand il perçoit un léger bruit contre un pan de la cabane. Serait-ce Felix qui rapporte les tonneaux de pluie, comme Wells le lui a demandé ? Il sort voir s'il peut aider. Alors qu'il contourne la cabane, son regard se pose sur Kendall et il se pétrifie. La jeune fille lui paraissait sympathique au début ; elle se montrait tellement prévenante – elle devait être tombée amoureuse de lui. Mais au cours de la semaine précédente, Wells a trouvé son comportement bizarre. Rien chez elle n'avait de sens – son accent étrange, les raisons pour lesquelles elle avait été placée à l'Isolement qui changeaient selon l'interlocuteur...

Cependant, ce n'est pas le plus troublant. Wells en a la chair de poule, quand il repense à Priya, son amie qui a été tuée violemment puis pendue à un arbre. Tous ont accusé les Nés-Terre, puisqu'ils avaient assassiné Asher. Pourtant, les détails macabres de cette terrible journée ne collent pas. Priya a été pendue avec une corde provenant du campement des 100 et les horribles lettres gravées sous ses pieds présentaient une ressemblance frappante avec l'inscription sur la sépulture d'Asher – épitaphe rédigée par... Kendall.

Wells en avait conclu qu'il était un peu paranoïaque, secoué par ces événements traumatisants. Toutefois, une partie de lui sait qu'il ne faut pas perdre de vue Kendall.

Elle est seule et lui tourne le dos. Elle se penche au-dessus d'un tonneau de pluie et plonge la main dedans.

— Salut, Kendall, s'exclame Wells sur un ton neutre.

Kendall sursaute et fait volte-face, un large sourire aux lèvres.

— Oh ! Salut, Wells.

— Que se passe-t-il ? Un problème avec le tonneau ?

— Non, non. Je vérifiais le niveau. Felix vient de les ramener. Je ne sais pas comment il a pu les faire rouler avec autant d'eau.

— Ce n'est pas difficile quand on a le bon angle, réplique Wells. Pourquoi tu as besoin de vérifier le niveau ?

Kendall regarde le ciel et lève les mains, paumes vers le haut, comme pour contrôler l'humidité de l'air.

— Apparemment, il ne va pas pleuvoir aujourd'hui. Je voulais m'assurer que nous en aurons assez.

Wells étudie son visage. Quelque chose en elle ne tourne pas rond. On dirait que sa voix innocente et son regard perçant n'appartiennent pas à la même personne mais ont fini ensemble par accident.

— Tu as trouvé quelque chose ?

— Dans le tonneau ? glousse Kendall. Non. Pourquoi ?

— Alors pourquoi plonges-tu la main au fond ?

— Wells, je ne sais pas de quoi tu parles. Je ne plonge pas la main dans le tonneau.

— Kendall, je t'ai vue.

Elle plisse les yeux, pince les lèvres. Pendant un instant si bref que Wells pense l'avoir imaginé, son expression candide et maladroite devient froide et calculatrice. Puis elle écarquille les yeux, sourit timidement et hausse les épaules.

— Wells, je ne sais pas quoi te dire. Je te répète que je n'ai pas plongé la main dans le tonneau. Je te laisse, je dois rejoindre mon groupe de chasse.

Et elle décampe avant que Wells n'ait le temps d'en placer une.

Wells est mal à l'aise. Il y a quelque chose qui cloche. Il regarde au fond du tonneau à moitié plein et ne distingue qu'une eau limpide. Après une bonne claque sur le flanc du baril, Wells décide de raconter sa mésaventure à Rhodes. S'assurer que l'eau est propre à la consommation est plus important qu'une stupide lutte de pouvoir.

Il ne lui est pas difficile de localiser le vice-chancelier. Il suffit de repérer le tas de gardes autour de lui, prêts à exécuter les ordres. Après un « Excusez-moi » ou deux, Wells se fraye un chemin jusqu'à l'avant et se poste derrière Rhodes qui parle à l'officier Burnett, son commandant en second.

— Monsieur ? demande Wells sur le ton respectueux des officiers bien entraînés.

Rhodes pivote puis examine Wells de la tête aux pieds. Il semble surpris de revoir le fils du chancelier.

— Oui, officier Jaha ? En quoi puis-je t'aider ?

Wells sent le regard des gardes posé sur lui.

— J'ai assisté à un incident dont je souhaiterais vous parler, monsieur.

— Ah oui ?

— Voilà : j'ai vu cette fille prénommée Kendall qui plongeait la main dans un tonneau d'eau de pluie. Je pense qu'elle a pu mettre quelque chose dans notre réserve d'eau.

— Et quoi à ton avis ? lui demande froidement Rhodes.

— Je ne sais pas, monsieur. Mais je ne sens pas cette fille. Elle n'est pas très... sympa.

— Pas « sympa » ? se moque Rhodes.

Wells hoche la tête.

Rhodes regarde Wells et Burnett tour à tour.

— Bien, Jaha. Merci d'avoir porté cette affaire primordiale à mon attention. Je m'assurerai que mes hommes enquêtent sur tous ceux qui ne paraissent pas très « sympas ». Nous ne pouvons pas admettre cela.

Les gardes ricanent autour d'eux. Les joues de Wells lui brûlent.

— Ce n'est pas une plaisanterie, insiste Wells. Je suis convaincu qu'elle mijotait quelque chose. Elle n'est pas aussi innocente qu'il y paraît.

Rhodes épingle Wells avec un regard de glace.

— Je comprends que ta brève situation de leader ici sur Terre t'a satisfait au plus haut point. Un jour, si tu parviens à contenir ton désespoir, tu auras peut-être à nouveau des responsabilités. Mais pour l'instant, je trouve cela honteux d'accuser une jeune fille innocente uniquement pour se rendre important.

Toute gêne que peut ressentir Wells s'envole en un éclair, remplacée par un dégoût profond. Il ne joue pas, lui. Le pouvoir ne lui est pas monté à la tête, contrairement à d'autres. Rhodes met leurs vies en danger parce qu'il... il quoi ? Il se sent menacé par un adolescent ? Wells refuse de montrer sa frustration à Rhodes. Il prend sur lui pour ne pas réagir aux accusations de Rhodes et décide de lui apporter des preuves concrètes. Ainsi Rhodes sera forcé de prendre des mesures malgré ses griefs contre Wells.

— Monsieur, avant votre arrivée ici, deux membres de notre groupe ont été tués.

— Oui, j'ai entendu parler de ces malheureux incidents, confirme Rhodes avec un geste dédaigneux de la main. À mon avis, vous n'étiez pas correctement protégés. Voilà pourquoi nous avons établi un périmètre de sécurité, afin que cela ne se reproduise plus.

— Je ne suis pas sûr qu'un « périmètre » empêche une flèche de se planter dans le cou d'un des nôtres, monsieur. Un périmètre ne servira à rien si un Né-Terre hostile a infiltré notre campement. Mon amie Priya a été pendue à un arbre comme un vulgaire animal. Nous ne comprenions pas comment une personne avait pu pénétrer dans le camp et rester assez longtemps sans qu'aucun d'entre nous remarque un étranger dans nos rangs. Je crois avoir trouvé. Je pense que le coupable était déjà présent et ne nous est pas du tout inconnu. Je pense qu'il s'agit de Kendall.

Rhodes regarde Wells comme s'il était un papier sale collé à sa semelle.

— Ça suffit ! Reviens me voir quand tu seras décidé à nous aider. Je n'ai pas le temps d'écouter tes théories du complot et tes élucubrations. J'ai un campement à diriger. Si tu nous dis où trouver de la nourriture

en quantité, je t'accorderai avec joie un peu de mon temps. Sinon, va-t'en !

Sans un mot, Wells part en trombe. Alors qu'il tourne au coin de la cabane la plus proche, il percute quelqu'un.

— Désolé, dit-il à un visage familier.

Kendall. Elle était cachée là et a tout entendu. Wells se prépare à une bonne altercation, pourtant, au contraire, Kendall lui décoche un sourire étrange et indéchiffrable. Puis elle lui tourne le dos et s'enfonce dans les bois. Wells la suit du regard tandis que les arbres l'engloutissent. Son cœur bat fort dans sa poitrine car il sait au plus profond de lui qu'elle ne reviendra pas.

CHAPITRE 12

Clarke

Clarke décide de ne pas confier à Wells les détails de son plan pour secourir Bellamy. Elle a besoin de son aide, mais il y a des limites à ce qu'un ex-petit ami doit savoir. Surtout si ce plan repose sur un point essentiel et dangereux : flirter avec un garde sociopathe. Sans compter que cet ex-petit ami est du genre protecteur et bien-pensant. Et accessoirement leader officieux du campement.

— Que veux-tu exactement que je fasse ? demande Wells.

Vu son expression, il a compris que Clarke ne lui disait pas tout.

— J'aimerais que quelqu'un crée une diversion pour que Bellamy et moi puissions nous enfuir sans être remarqués.

— J'en suis capable, mais comment comptes-tu esquiver les gardes ?

— J'ai un plan. Tu ne me fais pas confiance ?

Dans un soupir, Wells se passe la main dans les cheveux.

— Bien sûr que si, Clarke. Seulement c'est toi qui ne me fais pas confiance. Pourquoi ne me dis-tu pas ce qu'il se passe ? Je sais que tu sors avec Bellamy, mais il est aussi mon frère.

Ce mot, si étrange dans la bouche de Wells, touche Clarke au plus profond de son cœur.

— Je sais, Wells. Voilà pourquoi il faut que tu croies en moi. Moins tu en sais, plus on a de chances de réussir.

Wells secoue la tête, un sourire narquois aux lèvres.

— Tu peux me convaincre de quasiment n'importe quoi, pas vrai ?

— Tant mieux, réplique Clarke en souriant. Parce que j'ai une autre faveur à te demander.

— Tout ce que tu voudras, Griffin.

— Une fois que nous aurons quitté le camp, nous devons trouver refuge quelque part. Sasha pourrait-elle demander aux siens de nous héberger ? Pour quelque temps seulement.

— Je lui poserai la question. À mon avis, elle n'y verra pas d'objection.

Sasha et lui se rencontrent dans les bois à midi tous les jours ; cette

précaution est temporaire, jusqu'à ce qu'elle puisse à nouveau vivre au campement en toute sécurité.

— Merci, répond Clarke en passant en revue sa liste dans sa tête.

Quasiment tous les éléments de son plan sont en place. Elle regrette simplement de devoir abandonner le docteur Lahiri. Ils n'ont pas eu l'occasion de finir leur conversation et elle sait qu'il ne lui a pas tout dit sur ses parents.

— Qu'y a-t-il, Clarke ? l'interroge Wells qui a perçu l'inquiétude sur son visage.

Il lit en elle comme dans un livre. Ce don avait rendu le début de leur relation si magique, et la fin si déchirante.

— Un problème ?

— Outre le fait que je dois traîner Bellamy et sa plaie ouverte à travers les bois pour échapper à ce maniaque de Rhodes ?

— Oui, à part ça...

Elle lui décrit le visage de Lahiri quand elle l'a interrogé sur ses parents, comment leur conversation a été interrompue.

Wells pose la main sur son épaule.

— Je suis désolé, Clarke.

— Pour quoi ?

— Pour tout. D'être naïf. De n'avoir pas compris à quel point Rhodes était taré. J'ai vraiment cru que lui et ses gardes agiraient pour le bien du campement. Quel idiot j'ai été.

Clarke aimerait serrer Wells très fort dans ses bras, par gratitude, par reconnaissance, par empathie. Mais ce n'est plus son rôle.

— Ne t'excuse jamais de voir le meilleur en chacun de nous, Wells. C'est une qualité incroyable.

Il détourne le regard et se racle la gorge.

— Bellamy est mon frère. Je ferais n'importe quoi pour lui.

Puis il la fixe. Une étincelle qu'elle n'a jamais vue auparavant brille dans ses yeux.

— Et si ça peut contribuer à saper l'autorité de Rhodes, nous aurons fait d'une pierre deux coups.

Une heure plus tard, après une brève toilette dans le ruisseau, Clarke a enfilé des habits un peu moins sales et entamé sa mission. *C'est que de l'esbroufe*, se répète-t-elle afin de calmer son cœur qui bat la chamade. *Il ne va rien se passer*. Cette rengaine l'apaise et bientôt les mots se transforment en mélodie dans sa tête.

Elle s'arrête net. Scott est là, adossé contre la cabane-réserve, les pouces coincés dans sa ceinture, un sourire suffisant aux lèvres. Il parle à une Arcadienne de l'âge de Clarke, qui arbore la même couleur de cheveux et le même gabarit. *Visiblement, il a un type... Répugnant !*

Clarke inspire lentement, s'arme de courage et réexamine son

plan, en priant pour la millionième fois qu'il fonctionne, qu'elle n'est pas sur le point de donner vie à un de ses pires cauchemars.

— Salut, Scott ! s'exclame Clarke qui s'avance vers la porte de la réserve.

Au lieu d'éviter tout contact visuel et de le dépasser aussi vite que possible, comme à son habitude, Clarke le dévisage longuement et lui décoche un sourire aguicheur – enfin, l'espère-t-elle –, à moins que ce ne soit une grimace.

— Salut, doc, réplique-t-il, la voix traînante tout en la reluquant de la tête aux pieds.

La fille à qui il parlait foudroie Clarke du regard et, comprenant qu'elle ne fait pas le poids, s'éloigne telle une furie.

Je te le laisse, mon chou, pense Clarke. *Dès que j'en ai fini avec lui.*

L'adrénaline pulse à travers son corps tandis qu'elle s'arrête sur le seuil de la cabane, à quelques centimètres de Scott. Son regard intense la rend nerveuse. Il semble méfiant. L'a-t-elle dragué trop lourdement ? Le flirt est loin d'être sa spécialité. Elle a toujours été plus à l'aise avec des scalpels et des microscopes que des sourires racoleurs et des déhanchements lascifs.

Les coins de la bouche de Scott s'ourlent vers le haut, ses sourcils s'arquent, comme s'il lui posait une question silencieuse.

— À quoi dois-je cet honneur ? demande-t-il en lui tenant la porte.

— J'ai besoin de quelque chose là-dedans, répond Clarke. Ça t'embêterait de m'aider ?

— Pas de problème !

Il la suit à l'intérieur puis ferme la porte derrière lui. Le bruit sec donne la nausée à Clarke qui refuse de flancher si près du but.

D'un geste fluide, elle rabat ses cheveux derrière son épaule et se tourne face à lui.

— Écoute, je voulais m'excuser.

Sur le coup, il paraît étonné, puis il sourit bêtement.

— T'excuser de quoi, ma jolie ?

Sa voix donne la chair de poule à Clarke mais elle est obligée de continuer.

— De ne pas t'avoir apporté d'assistance médicale quand tu en avais besoin. Je...

Elle y est. Ce n'est pas le moment de tout gâcher. Elle baisse d'un ton et chuchote quasiment.

— Je suis un peu nerveuse avec certains patients...

— Quel genre de patients ?

Elle s'oblige à poser une main sur le bras de Scott.

— Ceux avec qui je me sens comme une collégienne amoureuse et non un vrai médecin.

Scott écarquille tellement les yeux que Clarke craint qu'ils ne

sortent de leurs orbites. S'ils n'avaient pas appartenu à Scott, elle aurait été flattée qu'un garçon la regarde ainsi. La culpabilité l'assaille quand elle s'aperçoit que Bellamy la couve parfois des mêmes yeux !

— Vraiment ? l'interroge-t-il un peu incrédule, ce qui ne l'empêche pas de poser une main sur la taille de Clarke.

Celle-ci a l'impression qu'une araignée se promène sur son corps.

— Tu me pardonnes ? Je te promets d'être plus... professionnelle à l'avenir.

Scott met l'autre main sur sa taille avant de les laisser glisser sur ses fesses. Il faut un gros effort de volonté à Clarke pour ne pas reculer.

— Professionnelle... c'est un peu surfait.

Rassemblant son courage, elle se penche vers Scott et lui chuchote à l'oreille :

— Alors dans ce cas, ça te dirait une petite promenade avec moi ? Il y a une partie des bois que je meurs d'envie d'explorer.

Ses doigts se raidissent puis il la lâche et lui décoche un sourire mielleux.

— D'accord.

Ils retournent dehors. Clarke espère qu'il n'a pas remarqué ses frémissements de dégoût quand il lui a caressé le bas du dos.

— Après toi, doc.

Clarke pivote en même temps qu'Octavia franchit la lisière, tenant deux petits enfants par la main. À la grande horreur de Clarke, la sœur de Bellamy la fixe, une haine féroce lui déformant peu à peu les traits. Octavia ignore tout du plan de Clarke et croit forcément ce qu'elle voit : Clarke en train de tromper Bellamy avec un garde.

Les yeux rivés à ceux d'Octavia, Clarke regrette qu'elles n'aient plus leur système de messagerie implanté dans la cornée pour pouvoir communiquer. Le seul moyen sur Terre est de lui parler, et là, c'est hélas impossible. Elle a ferré Scott et il n'est pas question qu'elle le lâche. Si elle discutait avec Octavia, elle éveillerait les soupçons du garde. Pourvu qu'Octavia ne s'entretienne pas avec Bellamy avant elle... jamais il ne voudra quitter le campement ce soir s'il apprend qu'elle fricote avec Scott. L'adolescente leur tourne le dos et retourne au feu de camp d'un pas lourd.

Clarke la regarde s'éloigner, prend une grande inspiration puis s'intéresse de nouveau à Scott. Elle soutient son regard, lui effleure la main et annonce d'une voix rauque en désignant les bois :

— Suis-moi.

Scott n'en croit pas ses oreilles.

— Où tu voudras, bébé, lui souffle-t-il à l'oreille.

Son haleine chaude et humide fond sur le visage de Clarke. Nauséuse, elle se rappelle que Bellamy mourra si elle échoue. Elle prend donc Scott par la main et l'entraîne dans la forêt.

Plus ils s'enfoncent, plus les branches leur frôlent les épaules. Elle conduit Scott dans une zone particulièrement dense aux feuilles enchevêtrées. Ils entendront quiconque approcher avant d'être vus. Elle se tourne face à Scott qui lui rentre dedans tellement il est excité. Il plaque son torse contre sa poitrine, pose les bras sur les épaules de Clarke.

En résumé, il ne perd pas de temps. Clarke ne pense qu'à Bellamy. Elle le fait pour lui. Pour eux.

— Tu es pressé ? bafouille Clarke juste avant qu'il ne lui plante un baiser baveux sur la bouche.

Par réflexe, elle tourne la tête si bien que les lèvres de Scott lui glissent sur la joue.

— J'en ai envie depuis si longtemps, affirme Scott en lui saisissant le visage à deux mains.

— Moi aussi, réplique Clarke qui lève la main et la plaque sur la nuque de Scott.

La seringue s'enfonce dans la peau avec un léger bruit. Elle appuie fort sur le piston avec le pouce et lui administre une dose massive de sédatif directement dans le sang. Pendant un millième de seconde, les yeux de Scott affichent son incompréhension face à une telle trahison. Puis il la lâche et tombe lourdement sur le sol.

Clarke essuie sa joue couverte de bave avec le revers de sa manche et se met au travail. Elle s'agenouille afin de fouiller l'uniforme et la ceinture commando de Scott. Ses mains tremblent mais ses doigts se referment enfin sur le lourd trousseau de clés et l'arme froide et lisse. Sans accorder un dernier regard au corps inanimé, elle rebrousse chemin d'un pas vif. Clarke veut être le plus loin possible quand il se réveillera.

Elle le chasse de son esprit avant d'entrer dans la clairière. D'un rapide coup d'œil, elle compte les gardes et cherche Wells. Il est au rendez-vous. Clarke ferme les yeux et tend l'oreille. Oui, elle entend le léger sifflement parmi les arbres – le signal de Sasha. Elle a reçu le message. Clarke inspire un bon coup. L'heure est venue.

CHAPITRE 13

Bellamy

La douleur est suraiguë et constante ; jamais il n'a connu pareille souffrance. Même le jour où il est tombé dans un escalier après une bagarre et s'est cassé la clavicule. Là, c'est lancinant et profond, comme si l'intérieur de ses os était en feu. Bellamy s'adosse au mur métallique froid – des cloisons qu'ils ont dû dresser autour de lui pendant qu'il était inanimé.

Son estomac gronde bruyamment, bien que la seule pensée d'avaler quoi que ce soit ajoute une couche de nausée aux vagues de douleur. Il ne se rappelle pas la dernière fois où il a mangé. Il se souvient vaguement de Clarke qui l'encourageait à ingurgiter quelques bouchées de pâte protéinée, mais il ignore à quand cela remonte.

Il ferme les yeux et, pour se distraire, il se rejoue ses moments préférés avec Clarke. La première fois qu'elle l'a embrassé, celle où elle a quitté son personnage de médecin sérieux et réservé, tel un vêtement trop serré, et l'a enlacé dans les bois. La nuit où ils se sont baignés dans le lac – il aurait dit que la planète entière appartenait à cette fille resplendissante au regard espiègle. Il se repasse aussi ces derniers jours dans la cabane-hôpital. Sa douleur se calmait chaque fois qu'elle lui caressait la joue ou déposait un tendre baiser sur son front avant de glisser dans son cou de manière peu professionnelle. Bordel, se prendre une balle dans l'épaule semble presque être un prix raisonnable à payer pour bénéficier d'une de ces distrayantes toilettes au gant !

Cette distraction ne dure qu'un moment car la douleur revient inévitablement, avec une fureur renouvelée. Lorsqu'il essaie de lever la main pour ajuster son bandage, il s'aperçoit que ses poignets sont ligotés et attachés au mur derrière lui. Dans un grognement, il se tortille pour mieux regarder ; son épaule proteste mais la douleur ne suffit pas à vaincre sa curiosité. Il n'a jamais vu pareilles menottes avant. Légères, en cordelette métallique aussi délicate qu'un fil, elles sont agrémentées d'un petit cadenas. Quand il écarte les mains, la fibre résiste et s'enfonce dans sa peau. Quand il tire dessus, la tension s'accroît dans la corde et, sous ses yeux étonnés, ses poignets se

heurtent. *Le métal réagit à mes mouvements !* Dès qu'il arrête de gigoter, la cordelette se desserre lentement, jusqu'à ce qu'il puisse à nouveau remuer les mains.

Comme son épaule le lance, il se décale contre le mur, à la recherche d'une position confortable. Grommelant à cause de l'effort, il s'installe et penche la tête en arrière. Il est épuisé mais la douleur l'empêche de dormir plus de quelques minutes d'affilée.

D'étroits rais de lumière s'infiltrent par les fentes entre les tôles qui forment le toit et les parois de la cahute. Il étudie l'angle de la lumière et écoute longuement les bruits extérieurs afin de deviner où sa prison se situe. Le *chack* lointain d'une hache lui apprend qu'il est à une bonne distance du tas de bois. Un groupe de garçons passe pile de l'autre côté du mur. Ils parlent d'une Waldénite. Le clapotis de l'eau lui indique qu'il se trouve à proximité du chemin qui mène au ruisseau.

Bellamy s'efforce d'identifier tous les sons qu'il perçoit. Les bûches qui se percutent, les couvertures et les bâches que l'on secoue, le ton strict d'un garde qui corrige la technique d'empilage de quelqu'un. Mais il n'y a qu'un son qu'il souhaite entendre. Il retient son souffle tandis que la frustration enfle dans sa poitrine. La voix d'Octavia. Il en a besoin. Il lui suffirait de quelques mots pour déterminer si elle est heureuse, effrayée, en danger ou en sécurité. Hélas, il n'en reconnaît aucune parmi celles qui flottent dans la clairière envahie par les nouveaux arrivants.

Bellamy n'a même plus la force de se mettre en colère. Seuls Octavia, Clarke et Wells ont de l'importance désormais. Sans eux, il se moquerait d'être vivant ou mort, exécuté ou expédié seul dans la forêt. Mais que deviendra sa sœur s'il est tué ? Qui prendra soin d'elle ? Les 100 avaient formé une vraie communauté ; depuis l'arrivée de Rhodes et des autres, on ne peut plus jurer de rien. Comment compter sur l'un d'eux quand ils sont trop occupés à se soucier de leur propre sort ? Comme autrefois, à bord de la station orbitale.

Un bruit sourd contre la paroi fait sursauter Bellamy, ce qui provoque une douleur fulgurante dans le haut de son corps.

— La vache, grogne-t-il.

Puis il entend un bruit de pas précipités, des voix puissantes. Une voix familière domine les autres : celle de Wells.

— Mets ces menottes ! ordonne Wells sur un ton grave et menaçant que Bellamy n'a jamais entendu auparavant. Maintenant ! Et sans bruit ! T'avise pas de l'ouvrir ou je te bute.

Ces paroles contredisent tout ce que Bellamy sait sur son demi-frère. Il semble sérieux !

Merde ! pense Bellamy. *Voilà que le mini-chancelier se prend pour le mini-vice-chancelier.*

Silence. Le garde obéit probablement aux ordres de Wells.

Quelques secondes plus tard, deux personnes entrent en trombe dans la cahute : un Wells au visage de marbre, à la mâchoire d'acier, et une Clarke toute rouge et hors d'haleine. Ils se précipitent sur lui, tandis qu'il oscille entre perplexité et soulagement. Sont-ils venus le secourir ? Comment se sont-ils débrouillés ?

Bellamy éprouve alors un sentiment nouveau : de la gratitude. Personne n'a jamais couru pareil danger pour lui ; personne ne s'est jamais dit qu'il valait la peine de prendre un tel risque. Durant sa vie entière, il a joué avec le feu pour protéger Octavia et jamais il n'aura reçu ne serait-ce qu'un crédit de ration ou une visite après le couvre-feu les rares fois où il était malade.

Pourtant ils sont là – la fille dont il n'aurait jamais osé rêver, là-haut, sur la station, et le frère dont il ignorait l'existence – qui risquent leur vie pour lui.

Clarke tombe à genoux à côté de lui.

— Bellamy, chevrote-t-elle tout en lui caressant la joue. Ça va ?

Elle ne lui a jamais paru aussi apeurée, aussi fragile. Pourtant, il n'y a rien de vulnérable chez cette fille qui s'apprête à affronter une clairière pleine de gardes armés.

Bellamy hoche la tête puis grimace quand Wells tire sur les menottes attachées à un piton au mur.

— Comment comptez-vous les enlever ? s'enquiert Bellamy, la voix rauque.

Le garde à l'extérieur peut avertir ses collègues d'une seconde à l'autre. S'ils ne sortent pas de là très vite, aucun des trois ne reverra le soleil se lever.

— Ne t'inquiète pas, le rassure Wells. Elle a la clé.

Clarke fouille dans sa poche et en sort une fine clé fabriquée dans le même métal flexible que les menottes.

— Bordel, comment as-tu... ? Tu sais... Laisse tomber. Je ne veux pas savoir. Enlevez-moi ça.

Wells prend la clé des mains de Clarke et trifouille les menottes pendant que Clarke repasse en mode médecin et examine rapidement son épaule. Elle marmonne tout en défaisant son bandage maculé de sang. Bellamy ne parvient pas à la quitter des yeux. Concentrée, les sourcils froncés, le visage luisant de sueur, elle n'a jamais été aussi belle.

— Ça y est, s'exclame Wells quand les menottes tombent. On y va.

Il se penche, passe un bras dans le dos de Bellamy et l'aide à se lever. Clarke se glisse sous l'autre bras de Bellamy et tous trois sortent de la prison en courant. Sur le seuil de la porte, Clarke lève la main et leur fait signe d'attendre tandis qu'elle tend l'oreille. Au début, Bellamy se demande pourquoi ils s'arrêtent puis il l'entend. Le grand fracas et la série de cris qui résonnent à l'autre bout de la clairière, suivis par des hurlements : « On nous attaque » et « Gardes, formez les rangs ! »

Des pas lourds et pressés passent devant la cahute pour rejoindre la cohue.

Souriante, Clarke se tourne vers Wells.

— Elle a réussi ! Bravo Sasha !

— Qu'est-ce qu'elle a fait ? demande Bellamy qui s'appuie davantage sur Wells.

Il n'a pas marché depuis plusieurs jours et a les muscles en compote.

— Elle a installé un truc dans les arbres pour faire croire à une attaque des Nés-Terre. Si tout se déroule comme prévu, Rhodes enverra tous les gardes dans les bois et nous pourrons nous carapater de l'autre côté.

— Ta copine déchire, Wells ! le complimente Bellamy. Elle va s'en sortir ?

— T'inquiète. Elle est déjà loin, ils ne sont pas près de la rattraper !

Clarke patiente derrière la porte encore quelques instants.

— Allez, on se casse ! les presse-t-elle.

Dehors, la voie est libre. Tout le campement regarde dans la direction opposée ou se précipite vers le vacarme à l'autre bout. Bellamy, Clarke et Wells contournent la prison et, avant qu'on ne remarque leur disparition, ils s'enfoncent dans les bois.

CHAPITRE 14

Wells

Il n'y a pas un bruit à part leur respiration haletante et le craquement des branches et des feuilles mortes sous leurs pieds. Wells, Bellamy et Clarke ont couru jusqu'à avoir un point de côté puis ont adopté une marche prudente. Wells se retourne vers Bellamy ; son épaule le fait visiblement souffrir, même s'il refuse de se plaindre. Il semble beaucoup plus inquiet pour Octavia que pour sa blessure.

— Elle va croire que je l'ai abandonnée, confie-t-il à Clarke qui l'aide à franchir un rondin couvert de mousse au milieu du chemin.

— Certainement pas, répond Wells, content de lui apporter ce peu de réconfort. Nous lui avons fait part de notre plan. Elle a compris qu'il valait mieux qu'un de nous reste au campement et garde un œil sur Rhodes quelque temps.

— Elle serait venue s'il n'y avait pas eu les enfants, enchaîne Clarke. C'est la seule qui s'occupe d'eux. Elle accomplit un travail formidable.

La fierté chasse momentanément la peur du visage de Bellamy.

— J'ai toujours su qu'elle avait cela en elle.

— Où Sasha a dit qu'on avait rendez-vous ? s'enquiert Clarke qui scrute soudain les arbres avec nervosité.

Même si Bellamy et elle sont tombés sur le mont Weather une fois par hasard, Wells sait qu'ils craignent de se perdre.

— Elle nous trouvera, les rassure Wells.

Ils entendent un bruissement dans un arbre devant eux. Quelques instants plus tard, une silhouette saute des branches et se pose en silence sur le sol.

— Waouh ! ça fiche les jetons, remarque Wells tout sourire tandis que Sasha s'avance.

Il n'est pas encore habitué à ce qu'elle se mêle ainsi à son environnement. Il jurerait qu'elle change de couleur, comme les caméléons dans les livres de son enfance. Évidemment, elle n'a rien d'un lézard, mais sa manière de respirer, de rester immobile lui permet de se fondre dans les bois.

Il la prend dans ses bras, enfouit son visage dans sa longue chevelure brune qui sent la pluie et le cèdre.

— Merci de nous aider, lui murmure-t-il avant de l'embrasser. C'était dingue.

— Ma fausse attaque a donc marché ? demande Sasha en tournant la tête vers Clarke et Bellamy.

— À la perfection, répond Wells.

— C'est quoi le plan, maintenant ? l'interroge Bellamy qui souffre le martyre – il est blême et respire avec grande difficulté.

— Je vous conduis au mont Weather. Vous y resterez autant que vous voudrez.

— Ça les dérange pas ? s'inquiète Bellamy.

— Non. Tant que vous serez avec moi, tout se passera bien.

— Nous ne nous attarderons pas, l'informe Wells, la voix tendue. Dès qu'ils s'apercevront de ton absence, ils partiront à notre recherche.

— Bel, on peut continuer ? demande doucement Clarke.

— On est partis, répond-il même s'il évite de croiser son regard.

Ils suivent donc Sasha qui s'enfonce rapidement et sans bruit dans la forêt de plus en plus sombre.

— Ça va, Wells ? murmure Sasha alors qu'ils précèdent Clarke et Bellamy de quelques mètres.

Dans leur empressement à libérer Bellamy, Sasha et Wells se sont contentés de parler logistique.

— Je ne sais pas.

Il ne ment pas. La libération de leur ami s'est passée tellement vite qu'il n'a pas eu le temps de réfléchir aux implications d'avoir désobéi à Rhodes et quitté le camp. De toute manière, il ne comptait pas rester les bras croisés et regarder le vice-chancelier exécuter son frère de sang-froid. Il n'en revient toujours pas d'avoir été obligé d'abandonner leur nouveau foyer – le campement, la communauté, tout ce qu'ils ont construit de leurs mains, en partant de rien.

— Ce n'est pas définitif. Dès que ton père ira mieux, il descendra sur Terre à bord d'une autre navette et tout rentrera dans l'ordre.

— Non, Sasha. Mon père est dans le coma et il n'y a plus de capsules là-haut.

Son ton sec et glacial reflète ses sentiments. Il ne peut compter sur personne pour régler ses problèmes. Il a été idiot de faire confiance à Rhodes. Il aurait dû agir plus tôt, avant que la situation n'échappe à tout contrôle.

Une autre fille se serait vexée ou, pire, se serait excusée comme si elle avait dit quelque chose de mal. Pas Sasha. Elle se contente de prendre sa main dans la sienne. Ce n'est pas juste. Bellamy souhaitait simplement sauver sa sœur. Il n'a même pas appuyé sur la détente puisque c'est un des précieux gardes de Rhodes qui a tiré sur le père de

Wells. Si Wells pense que Bellamy ne doit pas payer pour ce crime, qui est Rhodes pour décider du contraire ?

Le chancelier est après tout le père de Bellamy tout autant que le sien, songe Wells en souriant. Si Rhodes était au courant, il aurait une rupture d'anévrisme ! Wells ne nie pas que cette idée lui plaît.

Sasha hausse un sourcil, curieuse de savoir à quoi il pense.

— J'imaginai juste ce qu'il se passerait si Rhodes apprenait que Bellamy et moi sommes frères.

— Il ferait sûrement une attaque ! ironise Sasha. Ça sonne même pas mal comme plan ! Je retourne au camp, je crie la nouvelle et j'attends que Rhodes tombe raide mort. Problème résolu.

— Ton esprit tactique ne cessera jamais de m'émerveiller, la complimente-t-il.

Ensuite, Wells écoute distraitement Sasha lui détailler quelques particularités géographiques. À un moment, Clarke la mitraille de questions sur les différentes espèces animales. Afin de distraire Bellamy, présume Wells.

Ils marchent pendant ce qu'il leur paraît des heures. Enfin, Sasha désigne une petite pente devant eux, si discrète qu'ils ne l'auraient jamais remarquée tous seuls.

— Par ici.

Ils la suivent à pas prudents à travers les branchages. Wells sent que le sol descend lentement sous ses pieds et il ajuste son pas pour éviter de basculer en avant. Ils tournent à un moment et, soudain, Wells a le souffle coupé. Il se croit dans un de ses livres préférés : une ville entière s'étend en bas de la colline, dans une immense vallée. Une ville comme celle qu'il rêvait de construire avec les 100.

Wells n'a jamais rien vu d'aussi remarquable depuis son arrivée sur Terre. C'est mieux que les arbres poussant jusqu'à l'horizon, mieux que le lac ou le ciel. Évidemment, la nature est plus belle que dans son imagination mais ça... ça, c'est la vie ! Il perçoit des signes de vitalité et d'énergie partout : l'ombre de familles derrière des fenêtres éclairées ; des animaux qui tapent des sabots et leur harnais qui cliquette ; de la fumée s'échappant d'une douzaine de cheminées et se mêlant en une danse harmonieuse dans le ciel ; des brouettes rangées depuis peu ; des ballons et des jouets temporairement abandonnés ; l'écho de la joie des enfants qui flotte encore autour d'eux.

Wells éclate d'un rire étonné. Clarke se tourne vers lui en souriant.

— Pas mal, hein ?

Il est content qu'elle partage cet instant de grâce avec lui. Clarke est la seule dans tout le système solaire à savoir ce que cette vision signifie pour lui.

— Spectaculaire, oui !

Sasha lui prend la main et les entraîne au bas de la colline,

jusqu'au chemin de terre menant au cœur de sa ville. Ça sent la viande rôtie et quelque chose de plus léger, de plus sucré... serait-ce du pain ?

Sasha se dirige vers la dernière maison d'une rue et entre sans frapper. Ils la suivent dans une pièce éclairée par une petite lampe et un feu de cheminée. Wells remarque tout de suite sur un mur une grande peinture à l'huile représentant un ciel étoilé. Dans la station orbitale, pareille œuvre serait protégée par une vitre blindée, voire entreposée dans une pièce fermée hermétiquement. Elle est accrochée là, simplement, à quelques mètres seulement d'un feu qui crépite. Pourtant Wells se dit que cette lumière lui donne plus de vie que les néons crus de *Phoenix* le pourraient. On dirait même que les étoiles brillent.

Wells s'arrache à sa contemplation et s'intéresse à l'homme à la barbe grise qui vient de se lever. Il les accueille à côté d'une table en bois couverte de composants électroniques totalement inconnus de Wells. À l'exception d'un vieil ordinateur portable qui a été relié tant bien que mal à un énorme panneau solaire.

— Salut papa ! s'exclame Sasha avant d'embrasser son père sur la joue. Tu te souviens de Clarke et de Bellamy ?

L'homme hausse un sourcil broussailleux.

— Comment pourrais-je les oublier ? remarque-t-il avant de se tourner vers ses invités. Content de vous revoir.

— Merci, répond Bellamy, un peu intimidé. Désolé à nouveau pour le dérangement.

Le père de Sasha examine son bras bandé.

— Je ne pense pas que ce soit entièrement ta faute, même si tu me sembles avoir le chic pour t'attirer des ennuis.

— Le chic, c'est bien le mot, commente Clarke en tendant la main. Heureuse de vous revoir, monsieur Walgrove.

— Papa, je te présente Wells.

Sasha encourage Wells du regard.

— Heureux de vous connaître, monsieur, déclare Wells en s'avançant.

— Heureux de te connaître aussi, Wells, répond le père de Sasha en le gratifiant d'une solide poignée de main. Appelle-moi Max.

Puis il se tourne vers Bellamy.

— Où est ta sœur ?

Il prononce ce mot normalement, sans tordre les lèvres avec mépris comme Rhodes l'aurait fait. Dans ce monde, avoir un frère ou une sœur ne fait pas de vous des criminels.

— Elle ne nous a pas accompagnés, explique Bellamy sur un ton faussement calme tandis qu'il lance un coup d'œil inquiet à Clarke.

Sasha les conduit à l'extérieur et leur annonce qu'il n'y a qu'une cabane de libre en ce moment et qu'elle ne dispose que d'un lit. Wells

l'impose à Bellamy et tous trois s'y rendent à pas lents pendant que Sasha court chercher du matériel médical.

Une fois Bellamy et Clarke en sécurité à l'intérieur, Sasha entrelace ses doigts à ceux de Wells.

— Et... maintenant ? Tu peux dormir par terre chez mon père ou, si tu ne crains pas le froid, je peux te montrer mon coin préféré.

— Hum..., marmonne Wells, faisant mine de réfléchir. Dormir à quelques mètres de ton père me tente beaucoup... je vais quand même choisir l'option B.

Le sourire aux lèvres, Sasha guide Wells à travers la petite ville jusqu'à un bosquet qui pousse entre les cabanes et la colline menant au mont Weather.

— J'espère que je la retrouverai dans le noir, remarque Sasha en effleurant le tronc d'un des plus gros arbres.

— Tu trouveras quoi ? demande Wells.

— Ça ! s'exclame-t-elle, triomphante.

Dans la pénombre, Wells entrevoit une sorte d'échelle en corde élimée.

— Suis-moi.

En silence, Sasha grimpe à l'échelle puis disparaît entre les branches avant d'appeler Wells :

— Allez, tu lambines !

Wells hésite avant de saisir la corde qui ne lui semble pas capable de supporter son poids. D'un autre côté, il n'est pas question qu'il se dégonfle devant Sasha. Il prend donc une grande inspiration, glisse le pied sur le premier barreau, puis, tout en s'aidant de l'arbre pour se stabiliser, il lève l'autre pied. Même si ça tangué dangereusement et que la corde lui meurtrit les mains, il parvient à grimper.

Sans jamais baisser les yeux, il progresse et, enfin, aperçoit Sasha, assise sur une petite plate-forme en bois coincée parmi les branches.

— Ça te plaît ? lui demande-t-elle comme si elle avait invité Wells dans un palais magnifique.

Avec précaution, il lâche la corde et rampe jusqu'à Sasha.

— J'adore ! C'est toi qui l'as fabriquée ?

— J'étais petite ; mon père m'a aidée.

— Cela ne le dérange pas si nous passons la nuit ici ?

— Wells, mon père est responsable de notre société. Il est trop occupé pour se soucier de là où je dors.

— Aucun père n'est à ce point occupé ! renifle Wells.

— T'inquiète. On peut rentrer si cela te met mal à l'aise.

En réponse, il la prend par la taille et l'attire contre lui.

— En fait, je suis plutôt à l'aise ici.

— Bien, répond-elle avant de déposer un baiser rapide et léger sur ses lèvres.

— Tu m’as manqué ces derniers jours, murmure Wells en s’allongeant avec elle sur la plate-forme.

— Toi aussi, tu m’as manqué, répond-elle, la voix étouffée tandis qu’elle se blottit contre lui.

— Merci... pour tout. Je n’avais pas l’intention de te mêler à nos affaires et encore moins d’imposer ça aux tiens.

Sasha se redresse lentement et le fixe. Elle effleure son visage puis lui caresse les cheveux.

— Tu n’as pas à me remercier, Wells. Je préfère te savoir en sécurité.

Il lui embrasse la main.

— Je sais. Voyons..., dit-il en regardant les alentours, je pense que je vais bien dormir ici.

— Tu es fatigué ?

— Épuisé, répond-il en l’attirant contre lui pour un autre baiser. Et toi ?

— Peut-être pas autant que cela.

Elle l’embrasse à nouveau et le reste du monde disparaît. Plus de nouveaux Colons. Plus de Nés-Terre. Plus de Rhodes. Juste Sasha. Sa respiration. Ses lèvres.

Le campement lui semble soudain à des années-lumière, aussi lointain que la Terre de la Colonie.

— Tu me rends complètement fou, tu sais ? lui murmure-t-il en lui caressant le dos.

— Parce que je te séduis en haut d’un arbre ?

— Parce que je suis heureux avec toi, quoi qu’il se passe ailleurs. C’est dingue, de ressentir des émotions si fortes en un temps si court. Tu es comme une drogue.

— Tu devrais revoir tes compliments, *space boy*.

— Je n’ai jamais été très doué avec les mots. Je suis meilleur en pratique.

— Ah oui ? souffle Sasha tandis que Wells pose la main sur son ventre. Je vais devoir te croire sur parole.

La main de Wells descend de quelques centimètres.

— OK, maintenant, c’est toi qui me rends dingue, remarque-t-elle.

— Tant mieux, lui chuchote Wells à l’oreille.

Il se dit que sur Terre, les choses ne sont pas aussi terribles qu’il le croyait. Tant qu’il aura Sasha, il s’y sentira comme chez lui.

CHAPITRE 15

Glass

Alors qu'elle regarde autour d'elle, Glass est sidérée pour la première fois depuis qu'elle a posé le pied sur Terre. Les rayons du soleil filtrent à travers les arbres, éclaboussant le sol de milliers de points dorés, comme autant de petites pierres précieuses. Voilà à quoi doit ressembler la Terre : un lieu paisible, beau et rempli de merveilles.

Luke lui saisit la main pour l'aider à descendre une pente raide. Il y a un ruisseau étroit au fond du vallon. L'eau est parfaitement claire, à l'exception des feuilles rouges et or qui dansent au gré du courant. Une fois en bas, Glass hésite et cherche le meilleur endroit où traverser. Soudain, Luke la soulève avec son bras valide et, d'un bond tranquille malgré leurs gros sacs, franchit le cours d'eau.

De l'autre côté, Luke la repose puis lui prend à nouveau la main pour continuer. Au début, ils ne cessent de bavarder tout en désignant différents arbres, divers signes de vie animale... Mais au bout d'un moment, ils se taisent, trop fascinés par la beauté autour d'eux pour la décrire avec leurs mots inadéquats. Glass préfère presque qu'il en aille ainsi. Elle adore quand le visage de Luke s'illumine devant une nouvelle merveille.

Après leur départ du campement, il a fallu deux bonnes heures avant que le cœur de Glass arrête de tambouriner. Le calme l'effrayait au début. Chaque brindille qui craquait, chaque feuille qui bruissait résonnait dans ses oreilles et la faisait sursauter. Dès qu'ils découvriront leur disparition, Rhodes ne tardera pas à envoyer un groupe à leur poursuite, elle ne le sait que trop bien.

Lorsque son stress finit par se dissiper, elle commence à savourer le silence, la liberté d'être complètement seule avec Luke. Glass n'en revient pas qu'ils aient envisagé un moment de rester définitivement au campement. Ça fleure bon les feuilles humides et l'écorce musquée des arbres. Elle n'a jamais été assaillie par autant de sensations à la fois et n'aurait jamais imaginé à quel point les couleurs étaient plus vives et saturées sur Terre, l'air plus doux et les parfums plus riches.

Ils avancent dans la nuit et dorment quelques heures avant de

repartir, désireux de mettre autant de distance que possible entre Rhodes et eux. Toutes les demi-heures environ, Luke s'arrête, sort une boussole de sa poche et la pose par terre afin de s'assurer qu'ils se dirigent bien plein nord. D'après Sasha, les Nés-Terre hostiles ont accaparé une grande zone au sud du campement des Colons. C'est sans garantie bien sûr, mais en choisissant le nord, ils ne se jetteront pas tête baissée dans la gueule du loup.

La forêt se fait plus dense, créant une voûte si épaisse qu'elle masque quasiment le ciel. La lumière ambrée qui se déverse à travers les branches et l'air plus frais leur indiquent que la journée s'achève bientôt.

— Je crois que nous avons réussi, indique Glass d'une voix fatiguée.

La peur et l'adrénaline qui la boostaient la veille se sont dissipées et ont cédé la place à l'épuisement.

— Ils n'ont envoyé personne à notre poursuite, on dirait.

— Peu probable, soupire Luke qui l'aide à enlever son sac à dos. Reposons-nous un peu.

Ils se rendent au pied d'un arbre immense et couvert de mousse dont les grosses racines tordues dépassent du sol. Luke lève les bras et s'étire avant de s'asseoir sur une racine.

— Approche, dit-il en lui prenant la main et l'attirant sur ses genoux.

Glass le repousse en riant.

— Nous avons toute la planète pour nous et tu veux que nous partagions le même siège ?

— Nous n'avons pas toute la planète, petite impérialiste, lance Luke en entortillant une mèche des cheveux de Glass autour de son index. Nous devons laisser un peu de place aux Nés-Terre.

— Ah, d'accord, réplique Glass, faussement sérieuse. Dans ce cas, nous ferions mieux d'économiser de l'espace.

Et elle s'assoit à califourchon sur lui.

— Bonne idée, conclut-il, les mains autour de sa taille pour la serrer contre lui.

Il dépose un doux baiser sur ses lèvres puis sur son menton, dans son cou. Glass pousse un léger soupir. Il lui chuchote alors à l'oreille.

— Ça a du bon d'être altruiste, pas vrai ?

— Cela a ses avantages, souffle Glass en lui caressant le dos.

Blague à part, ils n'en reviennent pas d'être seuls. À bord de la Colonie, ils étaient des milliers de personnes entassées dans un espace prévu pour quelques centaines. Il y avait toujours des oreilles pour vous écouter, des yeux pour vous voir, des corps pour vous frôler. Les gens connaissaient votre nom, votre famille, votre activité. Ici, il n'y a personne pour les épier, les juger.

— Oh, regarde ! s'exclame Glass en désignant derrière Luke un parterre de petites fleurs roses qu'elle n'avait pas encore remarqué.

Il se retourne et tend le bras pour en cueillir une. Au moment où ses doigts se referment sur la tige, il change d'avis et laisse tomber son bras.

— Ce n'est pas bien, explique-t-il l'air penaud.

— Je suis d'accord, confirme-t-elle, une main sur sa nuque pour mieux l'embrasser.

— Dommage, murmure Luke. Elle aurait été magnifique dans tes cheveux.

— Contentons-nous de l'imaginer !

Il l'embrasse puis glisse un bras sous elle et se lève.

— Luke ! s'écrie-t-elle. Qu'est-ce que tu fais ?

Il avance de quelques pas puis, sans un mot, il la couche au milieu des fleurs. Le cœur de Glass s'emballe quand Luke s'agenouille à côté d'elle. Son air espiègle a disparu pour laisser place à une espèce de déférence. Il fait courir ses doigts dans les cheveux de Glass pour mieux les étaler sur les fleurs roses.

Le cœur battant à toute allure, Glass s'efforce de rester immobile tandis que Luke se penche pour l'embrasser en s'aidant de sa main valide pour supporter son poids. Elle entrouvre les lèvres, l'attire contre elle puis prend une profonde inspiration. Elle savoure le mélange capiteux des fleurs, de la forêt et de Luke.

— On ferait bien d'y aller, déclare soudain Luke en examinant le ciel qui s'assombrit. Et de se dégoter un endroit où passer la nuit.

Glass pousse un long soupir satisfait.

— On ne pourrait pas rester là pour l'éternité ?

— J'aimerais beaucoup, mais nous ne sommes pas en sécurité ici dans le noir. Trouvons un endroit mieux protégé.

Ils repartent avec une énergie renouvelée et marchent plusieurs heures jusqu'à ce que le ciel passe d'un violet foncé à un noir de velours. La lune est si brillante qu'elle éclipse la plupart des étoiles et peint des ombres étrangement belles dans la forêt. Cette beauté bouleverse Glass car chaque nouvelle merveille lui rappelle que sa mère lui manque, qu'elles auraient pu en profiter ensemble.

Luke s'arrête soudain et scrute le noir. Glass n'a rien vu, elle.

— Tu vois ça ? murmure-t-il au bout d'un moment.

Parmi la multitude d'arbres, Glass aperçoit enfin ce qui a attiré l'œil de Luke : une petite construction. Au milieu de nulle part.

— Qu'est-ce que c'est ? s'inquiète-t-elle.

Auraient-ils pénétré dans un endroit interdit ?

— On dirait une cabane, répond Luke en lui serrant la main plus fort.

Ensemble, ils s'approchent à pas de loup et dessinent un grand arc

pour l'aborder par le côté. En vérité, ce n'est pas une cabane, mais une maisonnette en pierre dans un état de conservation remarquable. Les murs ont beau être couverts de lierre et de mousse, ils paraissent robustes. Une brise soudaine agite les arbres puis le silence s'installe. Luke et Glass retiennent leur respiration mais ne perçoivent aucun signe de vie.

Luke se dirige vers la porte, colle l'oreille contre le bois puis ouvre et entre, avant de faire signe à Glass de le suivre. Elle prend une grande inspiration, ajuste son sac à dos et franchit le seuil. Le peu de lumière qui traverse les vitres fêlées et poussiéreuses leur permet de voir la scène figée à l'intérieur.

— Oh ! murmure Glass, à moitié surprise, à moitié triste.

Ils ont l'impression que les habitants sont sortis quelques instants pour ne plus revenir. Un petit lit occupe le coin opposé. À côté, des caisses empilées forment une commode. Glass examine tous les recoins de la minuscule bâtisse. En face du lit, la cuisine est digne d'une maison de poupée. Des casseroles et des poêles pendent à des crochets au mur. Une table en bois de travers près de la cheminée éteinte invite à ce qu'on s'y installe. Plus loin, des assiettes propres sont empilées au bord de l'évier. Déserte, la maison semble attendre depuis longtemps le retour de sa famille.

Glass s'approche de la table et effleure sa surface rugueuse. Ses doigts se couvrent de poussière.

— Tu crois qu'on peut rester ici ? demande-t-elle à Luke, craignant que cela soit trop beau pour être vrai.

— On va se gêner. Cette maison est abandonnée et on sera plus en sécurité ici que dehors.

— Génial ! s'enthousiasme Glass.

Ravie de cette chance inouïe et de pouvoir chasser cette impression de solitude qui s'accroche aux meubles davantage que la poussière, elle pose son sac par terre. Elle se dresse ensuite sur la pointe des pieds pour embrasser Luke sur la joue.

— Bienvenue à la maison !

Il la prend dans ses bras en souriant.

— Bienvenue à la maison, Glass.

Puis ils sortent chercher du petit bois et toute autre provision qui aurait pu survivre. Ils découvrent un abri en bois à moitié effondré derrière la maison, mais il ne contient qu'un seul outil : une pelle abîmée et rouillée qu'ils ne pourront pas utiliser. Par chance, ils trouvent assez de branches sèches par terre utilisables en l'état.

Le bruit léger d'un cours d'eau les appelle dans l'obscurité. Glass prend Luke par la main et l'entraîne vers le babillage. Alors que la maison est entourée d'arbres sur trois côtés, une pente à l'arrière mène à un ruisseau.

— Regarde ! s'exclame Luke en désignant un morceau de bois irrégulier qui dépasse de l'eau. On dirait qu'ils ont construit quelque chose sur la rivière. Je me demande pourquoi.

Tous deux s'approchent en prenant garde de ne pas trébucher dans le noir.

— Ce ne serait pas...

Luke s'interrompt pour lui montrer une ombre de forme étrange, combinaison bizarre de bords pointus et de lignes courbes.

— C'est un bateau ? demande Glass en l'effleurant.

L'embarcation est froide, à l'apparence de métal mais en plus léger. Elle devait être blanche mais la peinture s'est écaillée, laissant transparaître de grandes plaques rouillées. Glass jette un coup d'œil dedans et aperçoit une pagaie au fond.

— Tu crois que ce bateau flotte encore ?

Luke l'examine de plus près.

— Je ne vois pas de moteur, juste la pagaie. À mon avis, s'il n'est pas pourri, on peut s'en servir. Quand mon poignet ira mieux, on pourra faire une balade !

— Hey ! J'ai deux poignets en état de marche, moi ! À moins que tu ne me croies pas capable d'y arriver.

Luke l'enlace.

— Je te sais capable de miracles, ma petite visiteuse de l'espace. Je me disais juste que ce serait romantique de t'emmener au fil de l'eau.

Glass se blottit contre lui.

— Ce serait merveilleux.

Ils restent quelques minutes à contempler la lune qui miroite sur la surface des flots avant de retourner dans la maisonnette.

À l'aide d'allumettes qu'il a prises au campement, Luke allume un feu dans la cheminée pendant que Glass sort leurs maigres provisions. Aucun des deux n'a souhaité emporter trop de rations.

— C'est incroyable, remarque Glass en tendant un fruit sec à Luke. On se croirait dans un conte de fées. Une maison dans les bois !

Luke boit une gorgée d'eau de sa gourde, la tend à Glass.

— J'aimerais savoir ce qui est arrivé aux occupants de cette maison, s'ils ont survécu au Cataclysme, s'ils ont été évacués. On dirait qu'ils sont partis en catastrophe.

Son ton mélancolique indique à Glass qu'il pense la même chose qu'elle.

— J'ai l'impression que cette maison conserve leur souvenir bien après leur départ.

À bord de la station orbitale, croire aux fantômes leur paraissait la chose la plus ridicule au monde. Mais ici, sur Terre, dans ce lieu, Glass comprend mieux qu'on puisse imaginer une telle présence.

— Il est de notre responsabilité de remplacer ce souvenir par des

moments de bonheur rien qu'à nous, décrète Luke en étreignant Glass. Tu as chaud devant le feu ? Tu veux enlever ta veste ?

Glass sourit pendant qu'il défait sa fermeture Éclair. Elle ferme les yeux tandis qu'il l'embrasse doucement pour commencer, puis de manière plus pressante. Elle se perdrait sous ses caresses si seulement une pensée tenace ne cessait de la tourmenter. Luke se trompe : on ne remplace pas des souvenirs tristes par des souvenirs heureux.

C'est le problème avec les peines de cœur. On ne peut pas les effacer. On les transporte avec soi, à tout jamais.

La respiration rythmée de Luke ressemble à une berceuse. Sur son torse, la tête de Glass se soulève et s'abaisse tandis qu'il inspire et expire. Elle a toujours envié sa capacité à s'endormir – le sommeil du juste, aimait dire la mère de Glass. Celle-ci réfléchit trop pour s'assoupir. Elle aimerait simplement savourer cet instant magique, mais comment regarder Luke sans avoir la gorge serrée par le chagrin ? Il leur reste peu de temps. Bientôt, Glass devra y mettre un terme, avant qu'il ne découvre le secret qui pourrait les tuer tous les deux.

Des larmes lui montent aux yeux. Elle est contente qu'il ne voie pas son visage. Il ignore que leur avenir n'est constitué que de peine et de tristesse. Elle inspire longuement pour se calmer.

— Ça va, mon cœur ? marmonne Luke à moitié assoupi.

— Bien, chuchote-t-elle.

Il tend le bras et, sans ouvrir les yeux, l'attire contre lui et lui embrasse le front.

— Je t'aime.

— Moi aussi je t'aime, souffle-t-elle.

Au bout de quelques instants, sa respiration lui apprend qu'il a replongé dans les bras de Morphée. Elle lui prend la main et la dépose sur son ventre à elle pour que sa chaleur s'infilte sous sa peau. Elle observe son visage endormi. Il a toujours ressemblé à un petit garçon quand il dort, ses longs cils frôlant ses joues. Si seulement elle pouvait lui parler de leur enfant, celui qui grandit en elle en cet instant.

Mais il ne le saura jamais. Alors qu'à dix-sept ans, Glass a une chance infime d'être pardonnée pour avoir violé la Doctrine Gaia, à dix-neuf, Luke sera condamné à flotter dans l'espace – c'est-à-dire à mourir après un procès bâclé. Elle doit donc le quitter, couper tout contact avec lui pour que le Conseil ne fasse pas le rapprochement entre lui et elle.

— Je suis désolée, chuchote-t-elle.

Alors que les larmes coulent à flots sur ses joues, Glass se demande pour qui son cœur souffre le plus.

Luke soupire dans son sommeil. Glass s'écarte et lui caresse la joue. Elle aimerait tant savoir à quoi il pense. Entre le chaos de leur fuite de la Colonie et le traumatisme subi lors de leur atterrissage périlleux, ils n'ont pas eu le temps de parler de leur dispute dévastatrice à bord de la station. Luke veut peut-être qu'il en soit ainsi.

Glass a bien essayé de cacher sa grossesse, mais on a fini par la découvrir. Violier les règles strictes de contrôle de la population était un des crimes les plus graves là-haut, même après une fausse couche. Glass devait quand même en rendre compte au chancelier. Quand il a insisté

pour que Glass révèle le nom du père, elle a paniqué et menti. Au lieu de Luke, elle a accusé son colocataire, Carter, un garçon plus âgé, dangereux et manipulateur qui avait tenté d'abuser d'elle en l'absence de Luke.

Pourtant, même si Carter était une vraie ordure, il ne méritait pas de mourir. Le chancelier l'avait crue sur parole et envoyée à l'Isolement avant d'ordonner l'exécution de Carter.

Glass n'oubliera jamais la colère et le dégoût peints sur le visage de Luke quand il a découvert la vérité. Et même s'il lui a pardonné depuis, elle a peur d'avoir brisé quelque chose d'irréparable : sa confiance.

Il soupire à nouveau et les yeux toujours clos, serre Glass contre lui. Elle sourit et laisse les battements réguliers de son cœur apaiser ses pensées. Venir sur Terre leur offre la chance de recommencer de zéro, de mettre les horreurs passées de côté.

Glass ferme les paupières et s'endort quand un grand bruit la réveille en sursaut. Tout ouïe, elle s'assoit dans le lit et examine la pièce. La maisonnette est vide. Aurait-elle rêvé ? Quel est ce bruit ? Elle le repasse dans sa tête – ce n'était ni un hurlement ni une voix, mais autre chose, comme un appel, un signal, sans mots. Juste une espèce de... communication. Entre quels genres de créatures, elle l'ignore. Le campement se trouve à plusieurs kilomètres et ils n'ont vu aucun autre signe de civilisation. Ils sont complètement seuls. C'était peut-être le bruit du vent sur le toit. Pas de quoi s'inquiéter.

Glass se rallonge, se blottit contre le corps chaud et détendu de Luke et s'endort enfin.

CHAPITRE 16

Bellamy

Bellamy n'est pas habitué à rester assis à se tourner les pouces. Il n'aime pas se sentir impuissant. Inutile. Il a l'habitude de se battre pour obtenir ce qu'il veut – nourriture, sécurité, sa sœur, sa vie même –, et devoir dépendre des autres le rend fou. Pourtant n'est-ce pas cette tendance qui l'a fichu dans une telle pagaille ? S'il ne s'était pas précipité pour monter à bord de la capsule avec Octavia, le chancelier – son père – n'aurait jamais été abattu. Et quelques semaines plus tard, Bellamy aurait pu descendre sur Terre avec la deuxième vague de Colons, en tant que citoyen et non en tant que prisonnier condamné à mort.

Il est assis sur un banc en bois dans le « parc », une petite zone verte au milieu du village de Sasha et Max. Un groupe d'ados un peu plus jeunes que lui se rendent à l'école. Trois garçons se tapent sur l'épaule. Il entend leur ton moqueur. L'un part en courant, les deux autres le pourchassent en riant. Un garçon plus vieux et une fille se tiennent par la main, prolongent leur au-revoir, se racontent une blague, s'embrassent langoureusement.

Mais, songe-t-il, il ignorait à ce moment-là que la Colonie manquait d'oxygène et qu'ils étaient à quelques semaines à peine d'une évacuation d'urgence. Il était peu probable qu'un moins-que-rien de Waldénite de dix-neuf ans puisse monter à bord d'une capsule de sauvetage. Venir de force sur Terre était la bonne décision à prendre. Il avait pu garder un œil sur Octavia. Il avait rencontré une fille intelligente et intimidante, belle et passionnée, grâce à qui il commençait et terminait ses journées avec un sourire niais aux lèvres. Quand elle ne le rendait pas totalement dingue.

Il lève la tête et cherche Clarke du regard. Elle est partie examiner le bras cassé d'un garçon. En d'autres circonstances, rester dans cette ville ordonnée et paisible ne le gênerait pas. Tout le monde a un toit et mange à sa faim ; il n'y a pas de gardes assoiffés de pouvoir qui courent partout et espionnent les faits et gestes de chacun. Le père de Sasha administre le village, mais il est différent de Rhodes et même du

chancelier. Il écoute avec attention ses conseillers et, d'après ce qu'en sait Bellamy, les décisions les plus importantes sont soumises au vote. Un autre avantage ? Personne ne le trouve bizarre parce qu'il a une sœur – tous ont des frères et sœurs, plusieurs parfois.

Pourtant, cette quiétude revêt un aspect sinistre à la lumière des récents événements. Et si Rhodes les traquait ? Et si Bellamy transformait accidentellement ce paisible village de Nés-Terre en une zone de guerre ? Il ne se le pardonnerait jamais si des innocents étaient blessés à cause de lui.

Bellamy remue la jambe par nervosité. Il a des nœuds à l'estomac depuis leur arrivée, trois jours plus tôt. Il ne sait pas quoi faire. Max, Sasha et les leurs veulent qu'il reste. Ils souhaitent le protéger. Et ce n'est pas désagréable d'avoir un toit au-dessus de sa tête et des mets délicieux qu'il n'est pas obligé de traquer, tuer et dépecer à mains nues. Bellamy ne le nie pas : une petite partie de lui rêve d'une vie simple comme ça. Il aimerait que Rhodes l'oublie, que son passé soit effacé, que sa vie soit aussi facile que celle de ces gamins.

Il regarde la forêt et le chemin menant en ville, à la recherche d'intrus. Rien. Il a à peine dormi depuis qu'ils sont arrivés ici, trop occupé à tendre l'oreille en ces nuits trop tranquilles. Au cas où des pas approcheraient, des feuilles bruisseraient et annonceraient une attaque, son enlèvement.

Ce n'est pas une vie. L'anticipation et la crainte lui tapent sur les nerfs ; il commence même à se sentir prisonnier de cette petite ville. Depuis qu'il est sur Terre, Bellamy a pris l'habitude de passer plusieurs heures par jour seul dans les bois. Mieux vaut être confiné ici que dans un vaisseau spatial, mais bon...

Il s'adosse au banc dans un soupir et contemple l'étendue bleue au-dessus de lui. Qu'est-ce qu'il va bien pouvoir faire de sa journée ? Il ne peut ni chasser ni se promener seul. Les enfants sont à l'école, il ne peut donc pas jouer au ballon avec eux. Tout le monde a quelque chose à faire ici – construire, réparer, laver, s'occuper des animaux, etc. Et puis ils sont tous si gentils qu'il en est mal à l'aise. Chaque personne qu'il croise lui souhaite une bonne journée. Il ne sait que répondre et que faire de son visage. Est-il censé sourire ? Dire « salut » ? Hoher la tête ?

Au moins, il sait qu'Octavia va bien. Sasha est retournée à deux reprises au campement pour la surveiller de loin et lui faire savoir que Bellamy était sain et sauf. Pour une raison inconnue, Rhodes ne s'est pas vengé sur Octavia. Pas encore, du moins. Dire qu'il n'y a pas si longtemps, il voulait s'éloigner d'elle. Il ne pourra pas éternellement compter sur la bonne volonté de Rhodes...

— Bonjour.

Max s'est approché de Bellamy sans qu'il s'en aperçoive.

— Bonjour, répond Bellamy, heureux d'échapper à ses misérables pensées.

— Je peux ?

— Bien sûr !

Bellamy se pousse et Max s'assoit sur le banc à côté de lui. De la vapeur s'échappe de la tasse en métal dans sa main. Ils restent assis en silence pendant un long moment et observent les retardataires qui gagnent l'école en courant.

— Comment va ton épaule ? s'enquiert Max.

— Mieux. Merci d'avoir donné ce qu'il fallait à Clarke pour me soigner. Je sais que c'est précieux et vous avez déjà fait tellement pour nous.

Il se demande alors si c'est noble ou stupide de partager son angoisse avec Max.

— À mon avis, ce n'est pas une bonne idée que je reste ici, lui confie-t-il finalement.

— Où comptes-tu aller ?

Max ne paraît pas surpris et Bellamy apprécie l'absence de jugement dans sa voix.

— Je n'y ai pas encore réfléchi. Je sais simplement que je ne peux pas rester assis ici à attendre qu'ils viennent me chercher et blessent l'un de vous au passage.

— Je comprends ce que tu ressens, sachant qu'il y a des gens prêts à tout pour te faire du mal mais ils n'ont pas le droit de t'ôter la vie. Personne n'en a le droit... Et ici aucun de nous n'agit contre son gré. Entre nous, je ne crois pas que tu seras plus en sécurité ailleurs, indique Max en désignant les bois avec le menton. Il existe de plus grands dangers que Rhodes. D'ailleurs, que sais-tu des autres ? Des membres de notre groupe qui ont fait sécession ?

— Pas grand-chose, à vrai dire.

Lors de sa dernière visite, quand il est venu secourir Octavia, Bellamy a appris l'existence de Colons descendus d'une navette, bien avant les 100. Les Nés-Terre les ont recueillis, nourris, mais certains n'appréciaient pas qu'on accueille ainsi ces étrangers – des descendants de ceux qui avaient fui la Terre agonisante dans un vaisseau spatial et laissé leurs semblables mourir.

Les deux groupes avaient établi une paix fragile quand un incident était survenu. Un enfant Né-Terre était décédé et le chaos avait suivi. Une faction avait accusé les Colons de meurtre et reproché à Max d'avoir hébergé ces étrangers. Ils avaient exigé des représailles. Quand Max avait refusé de tuer les Colons, ils étaient partis vivre de leur côté, loin de l'autorité de Max.

Le plus dingue dans cette histoire ? Les parents de Clarke, qu'elle croyait morts, condamnés à flotter dans le vide intersidéral, faisaient

partie de cette première vague de Colons. Ils ont été bannis avec les autres après la mort de l'enfant.

Max boit une gorgée.

— J'ai grandi avec eux. Nous avons élevé nos enfants ensemble. Je croyais les connaître.

Il s'interrompt un instant, comme s'il ressassait des souvenirs avant de continuer.

— Maintenant, ils sont méconnaissables, obsédés par la violence et accaparant autant de terres que possible. Ils sont en colère et n'ont rien à perdre, ce qui les rend encore plus dangereux.

— Que veulent-ils ? demande Bellamy qui n'est pas sûr de vouloir connaître la réponse.

— Si je savais ! soupire Max en touchant sa longue barbe grise. Vengeance ? Pouvoir ? Que veulent-ils qu'ils n'avaient pas ici ?

Ils se taisent un moment.

— Clarke veut partir à la recherche de ses parents, l'informe Bellamy.

— Je sais. C'est dangereux. Si les sécessionnistes n'hésitent pas à blesser leurs propres voisins et amis, ils s'en prendront forcément à Clarke. En plus, s'ils découvrent qu'elle est leur fille... je n'imagine même pas ce qu'ils peuvent lui faire. Les Griffin n'ont rien à voir avec la mort de ce garçon, mais nous ne parlons pas de gens rationnels.

Max fixe Bellamy avant de poursuivre :

— Tu crois qu'elle mesure les risques ?

— Je n'en sais rien. En tout cas, elle ne compte pas s'éterniser ici des années. Elle veut retrouver ses parents. Vite. J'ai essayé de la convaincre de patienter, le temps que je guérisse et que je puisse l'accompagner. Il nous faut aussi une piste. Mais elle est déterminée.

— Je ne la blâme pas, soupire Max. Moi aussi, à sa place j'aimerais les retrouver.

Bellamy hoche la tête. Il connaît bien ce désir désespéré, primitif, de retrouver un être aimé. Mais la laissera-t-il mourir pour atteindre son but ?

Les pensées de Bellamy sont interrompues par un homme qui accourt vers eux.

— Max, halète-t-il après s'être arrêté brusquement devant le banc. Un groupe approche de la ville. Ils sont à quelques centaines de mètres d'ici. Ils seront là d'ici une poignée de minutes. Et Max... ils sont armés.

La gorge de Bellamy se serre à mesure que la culpabilité l'assaille.
Ils sont venus pour moi.

Max bondit sur ses pieds.

— Donne le signal et envoie un groupe à leur rencontre. Qu'ils les escortent jusqu'ici. Sans violence.

L'homme hoche la tête et part en courant. Max se tourne ensuite

vers Bellamy.

— Suis-moi.

Le jeune homme essaie de rester calme mais une bouffée de colère et de peur enfle en lui, cette même combinaison d'émotions qui le poussent en général à faire un truc idiot. Il suit Max de près tandis qu'ils trottent sur le sentier menant à l'hôtel de ville devant lequel les gens se rassemblent déjà. Plusieurs ont apporté des armes et des lances. Clarke, Wells et Sasha arrivent en courant un instant plus tard. Ils ont l'air anxieux mais déterminés. Sasha rejoint son père au premier rang, pendant que Wells et Clarke se faufilent parmi la foule pour être avec Bellamy au fond.

— Ne t'inquiète pas, le rassure Wells alors que l'assemblée tendue discute à voix basse autour d'eux. Nous ne les laisserons pas t'emmener.

Mais ce n'est pas ce qui préoccupe le plus Bellamy. Il a peur de ce qu'il arrivera quand les Nés-Terre refuseront de le remettre à Rhodes. Que fera celui-ci s'il n'obtient pas ce qu'il veut ?

Max lève la main et la foule se tait.

— Comme la plupart d'entre vous le savent, des visiteurs arrivent, clame-t-il sur un ton autoritaire mais calme. On les conduit jusqu'ici en ce moment même. Nous allons les rencontrer, entendre ce qu'ils ont à dire et ensuite nous déciderons quoi faire.

Une vague de murmures et de questions étouffées déferle dans la salle. Tout le monde se calme quand Max lève la main.

— Je sais que vous avez beaucoup de questions. Moi aussi. Mais commençons par entendre ce qu'ils ont à dire. Rappelez-vous, il n'y a pas de paix sans échange pacifique.

Un silence pesant s'installe. Quelques minutes plus tard, une poignée de Nés-Terre fait entrer un groupe de gardes de Rhodes. S'ils n'ont plus leurs armes, ils ne sont pas menottés.

— Bienvenue, les accueille Max.

Impassibles, silencieux, les gardes inspectent la salle, tels des stratèges.

— Je vous en prie, installez-vous et dites-nous les raisons de votre venue.

Les gardes s'observent. Le plus âgé s'avance. Bellamy reconnaît Burnett, qui gardait sa prison.

— Nous n'avons pas l'intention de blesser les vôtres, déclare celui-ci.

Il utilise la même voix froide et monotone qu'employaient ses semblables avant d'emmener un condamné à l'Isolement et de le faire disparaître à tout jamais.

Burnett scanne la pièce jusqu'à ce que son regard se pose sur Bellamy. Tous les muscles de ce dernier se contractent. Il se retient de traverser la pièce en courant et de plaquer ses mains autour du cou

nouveaux de Burnett.

— Nous avons reçu l'ordre de ramener notre prisonnier, c'est tout. Vous hébergez un fugitif qui doit répondre de ses crimes. Remettez-le-nous et nous vous laisserons en paix.

Clarke serre fort la main de Bellamy dans la sienne. Il sait qu'elle fera son possible pour le protéger, mais à cet instant, il veut surtout lui épargner davantage de souffrances.

— Mon ami, déclare Max avec prudence, je comprends que vous agissiez sur ordre et nous n'avons pas l'intention de causer des problèmes.

Max décoche alors un regard à Bellamy par-dessus la mer de têtes qui les sépare. Son expression est indéchiffrable.

— Mais d'après ce qu'on m'a rapporté, le « prisonnier », comme vous l'appellez, ne sera pas jugé de manière impartiale. S'il vous accompagne dans votre campement, il sera exécuté.

Des cris étouffés et des murmures choqués ricochent parmi la foule. Une Née-Terre placée devant Clarke et Bellamy se retourne pour les regarder. Quand elle voit leur air effrayé et leurs mains serrées, son expression passe de la perplexité à la détermination. Trois hommes à leur droite se dévisagent avant de venir se poster entre Bellamy et les gardes.

— Sachez qu'il n'est pas dans nos habitudes d'envoyer de jeunes hommes à la mort, finit Max.

Burnett lance un regard amusé à un autre garde. Un sourire passe sur son visage.

— Ce n'était pas une requête. Vous êtes bien conscient qu'il y aura des conséquences à votre refus.

— Oui, répond Max calmement, même si son regard s'est glacé. Vous vous êtes très bien fait comprendre.

Puis il se tourne vers les autres Nés-Terre.

— Je crois que je peux parler au nom de toutes les personnes ici présentes et dire que nous ne serons pas les complices de ce châtiment injuste. Néanmoins, je vais leur laisser le choix de décider.

S'ensuit une longue pause. Bellamy est soudain nauséux tandis qu'il observe le visage de ces gens – ces étrangers – qui détiennent son sort entre leurs mains. Est-ce juste de les laisser décider, de leur demander de mettre leur sécurité dans la balance ?

Il s'apprête à se lever et à se rendre à Burnett quand Max se racle la gorge.

— Ceux qui sont d'accord pour que nos visiteurs emmènent le garçon, je vous prie de lever la main.

Un des gardes affiche un sourire en coin pendant que son voisin fait craquer ses articulations. Ils se régalaient visiblement en attendant que les Nés-Terre abandonnent Bellamy à son triste sort.

À la plus grande surprise de Bellamy, personne ne lève le bras.

— Qu'est-ce... ? chuchote-t-il à Clarke qui lui écrase les doigts.

— Qui est d'accord pour que Bellamy, Clarke et Wells restent ici, sous notre protection ?

Un nombre incalculable de mains surgissent, empêchant Bellamy de voir Max, Burnett et ses comparses. Ses genoux cèdent sous lui tant la gratitude l'étreint. Les adultes de la Colonie ne lui ont jamais offert ne serait-ce qu'une once de gentillesse. Pas même quand Octavia et lui mouraient quasiment de faim. Et ces gens sont prêts à tout risquer pour lui, un parfait inconnu !

Cela accroît son malaise. Les Nés-Terre sont bons. Ils ne méritent pas de mourir pour un gamin qui a passé dix-neuf ans à prendre les mauvaises décisions.

Clarke glisse un bras autour de sa taille et se blottit contre lui pour le soutenir.

— Ça va aller, lui murmure-t-elle à l'oreille.

— Non, marmonne Bellamy pour elle autant que pour lui.

Puis il s'écrie :

— Non !

Personne ne l'entend dans ce brouhaha. Sauf Clarke et Wells. Le bras de Clarke retombe le long de son corps. Wells et elle le dévisagent sans comprendre.

— Bellamy ! s'affole Clarke, les yeux écarquillés. Qu'est-ce que tu fais ?

— Je ne peux pas rester là et laisser ces innocents mettre leur vie en danger pour moi. Ils ont des enfants, une famille. Je ne veux pas leur imposer ma merde.

Wells pose une main ferme sur l'épaule de Bellamy.

— Hey ! Relax !

Bellamy essaie de se débarrasser de cette main importune mais Wells tient bon.

— Écoute, Bellamy. Je sais ce que tu ressens. Tu n'es pas habitué à accepter de l'aide. Mais tu n'es pas condamné à l'Isolement pour avoir vendu des biens volés à la Bourse d'échange. Tu es condamné à la peine de mort. Rhodes compte te tuer.

Bellamy se penche en avant et pose les mains sur les genoux. Il inspire longuement pour se calmer. Il sait que le peuple de Max et Sasha croit en quelque chose qui les dépasse. Il l'a vu dans la gentillesse dont ils font preuve entre eux, la manière dont ils ont accueilli trois étrangers, dans les qualités de leader de Max. En revanche, il ne sait pas comment il portera le fardeau de leur générosité.

Clarke reprend la main de Bellamy et le regarde droit dans les yeux.

— Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour moi. S'il te plaît.

Sa voix tremblante remue quelque chose au plus profond de la poitrine de Bellamy. Elle ne lui a jamais paru aussi vulnérable, aussi terrifiée. D'ailleurs, il ne l'a jamais entendue supplier qui que ce soit. Ce qu'elle veut, elle l'obtient. Seule. Mais cela ne suffira pas cette fois-ci. Elle a besoin d'aide.

— Et pour moi, ajoute Wells en tapant l'épaule valide de Bellamy.

Celui-ci les regarde tour à tour. Comment est-ce arrivé ? Quand Octavia et lui ont quitté la Colonie, c'était eux contre le reste de l'univers. Et voilà que des gens se soucient de son sort. Il a une famille désormais.

— OK, admet-il en ravalant des larmes méchamment embarrassantes qui menacent d'apparaître. Juste cette fois, d'accord ? La prochaine fois où je serai condamné à mort pour avoir été un triple idiot, vous les laisserez faire.

— Marché conclu, répond Wells en reculant avec le sourire.

— Pas question. Tu es mon triple idiot à moi.

Clarke se hisse sur la pointe des pieds et embrasse Bellamy. Il la prend dans ses bras et lui rend son baiser, trop ému pour se préoccuper à présent des larmes qui lui piquent les yeux.

CHAPITRE 17

Glass

Glass ouvre la porte de la maisonnette d'un coup d'épaule. D'une main, elle tient un seau d'eau de la rivière, de l'autre un sac de baies qu'elle a cueillies non loin. Elle pose les fruits sur la table en bois et l'eau à côté de l'évier. Sans réfléchir, elle saisit un petit bol sur l'étagère. Au bout de deux jours, elle se sent tellement à l'aise qu'elle a l'impression d'avoir habité ici avec Luke toute sa vie.

Le premier matin, ils sont sortis à pas prudents, par peur des Nés-Terre haineux. Mais ils n'ont perçu aucun signe de vie humaine. Lentement, gagnant en confiance, ils s'aventurent progressivement plus loin pour trouver de la nourriture.

Ils sont tellement focalisés sur leur recherche qu'ils ratent presque le chevreuil qui pait à quelques mètres d'eux. Alors que Glass lève la tête pour appeler Luke, elle aperçoit l'animal juste avant que son prénom ne passe ses lèvres. Il est si jeune, si beau. Les bébés chevreuils ont-ils un nom spécial ? Glass ne se le rappelle pas. Son museau doux et marron remue quand il renifle et ses grands yeux bruns sont adorables et tristes. Glass n'ose pas bouger de peur qu'il ne s'enfuie. Elle aimerait que Luke le voie aussi mais elle n'ose pas faire le moindre bruit. Le chevreuil et Glass se dévisagent un long moment jusqu'à ce que, finalement, Luke se tourne et le remarque. Il se fige. D'après son visage, il est aussi impressionné par l'animal qu'elle.

Tous trois s'observent en silence quand un bruissement dans les arbres au loin effarouche le chevreuil qui déguerpit sans un bruit.

— C'était incroyable, souffle Glass.

— Incroyable, répète Luke, l'air grave.

— Ça ne va pas ? demande Glass, surprise par sa réaction.

— C'est juste... si nous ne trouvons pas de nourriture, on devra... tu sais...

Le cœur de Glass se serre. Elle était tellement fascinée par les yeux expressifs du chevreuil. Elle n'a pas envisagé une seconde qu'elle serait peut-être obligée de le manger. Cette pensée lui donne la nausée.

— Nous nous en inquiéterons plus tard, déclare-t-elle. Continuons

à chercher.

Par chance, ils tombent sur des baies et, pour l'instant, cela leur suffit. Néanmoins, elle sait au plus profond d'elle que le temps leur est compté. Ils vont bientôt manquer de comprimés qui purifient l'eau et ils n'ont pas trouvé de casserole dans la maisonnette pour la faire bouillir. Des insectes bizarres se promènent sur le plancher aux petites heures du matin. Ils sortent Glass de son sommeil de plomb et lui donnent la chair de poule. Luke se moque d'elle quand elle se blottit contre lui et remonte les couvertures sous leur nez.

Et puis il y a cette constante appréhension du lendemain. Pourront-ils rester ici ? Est-il possible que cela soit aussi simple ? Elle se souvient de ses cours sur les saisons sur Terre – la jolie chute des feuilles signifie l'arrivée prochaine de l'hiver. Ils devront alors se débrouiller pour survivre au froid. Elle fait de son mieux pour chasser ces pensées. Elle se souciera de l'hiver plus tard. Aujourd'hui, elle veut juste profiter du conte de fées, dans leur maisonnette de rêve, sous les arbres immenses.

Sur le seuil de la porte, Luke tape ses bottes boueuses. Des feuilles sont accrochées à son épaisse chevelure bouclée. Il sent le frais et le pin. Glass inspire longuement. Ce parfum et sa simple présence lui secouent tout le corps de frissons.

— Tu as faim ? demande-t-elle en lui montrant les baies avec une fausse solennité. Je t'ai préparé quelque chose de spécial ce soir.

— Hmm ! Du ragoût de baies ! Mon plat préféré ! Qu'est-ce qu'on célèbre ?

Elle penche la tête sur le côté et lui décoche un sourire coquin.

— À toi de me dire !

Luke la rejoint en quelques enjambées, la saisit par la taille et l'embrasse langoureusement.

Plus tard ce soir-là, ils s'endorment enlacés devant l'âtre. Glass s'est vite assoupie. Au fil des jours, elle s'est détendue. L'angoisse et le stress des semaines précédentes se sont peu à peu dissipés. Elle dort mieux, presque avec avidité, comme si le sommeil lui apportait une nourriture qui lui avait toujours manqué.

Quand le premier bruit extérieur leur parvient, Glass l'intègre à son rêve. Puis elle se réveille en sursaut lorsque Luke s'assoit brusquement, paniqué. Elle roule loin de lui, ouvre les yeux et recouvre aussitôt ses esprits. C'est alors qu'elle le voit : le visage à la fenêtre. Quelqu'un les observe. Un Né-Terre, la face éclairée par le feu mourant. Elle le reconnaît à ses longs cheveux et ses vêtements épais. Aucun Colon ne s'habille ainsi. La terreur et l'adrénaline s'emparent de Glass, coulent dans ses veines et embrasent son cerveau. Elle entend crier et s'aperçoit au bout d'un moment que ce son sort de sa bouche.

Luke se lève d'un bond et s'empare du fusil qu'il a pris au campement. Torse et pieds nus, il ouvre la porte en grand et fonce dans l'obscurité.

— Luke, non ! hurle Glass, une note de désespoir dans la voix. Ne sors pas !

Mais il a déjà disparu. La panique lui comprime la poitrine, menace de l'envoyer au sol, mais elle se reprend et suit Luke, en criant son nom.

Glass se précipite à son tour dehors, à l'aveugle dans la nuit, jusqu'à ce que sa vue s'adapte. Soulagée, elle aperçoit Luke à quelques mètres d'elle, le dos tourné. Il brandit son arme, canon vers le ciel. En face de lui, trois hommes et une femme forment un demi-cercle. Habillés comme Sasha, ils portent des peaux de bêtes et de la laine, mais la ressemblance s'arrête là. Leurs visages ressemblent à des masques cruels et la méchanceté brille dans leurs yeux tandis qu'ils échangent des regards réjouis.

Luke et les Nés-Terre se jaugent en silence. Lance en joue, les Nés-Terre sont prêts à attaquer. Ils semblent attendre une espèce de signal. Sans prévenir, Glass se rue sur Luke qui la plaque avec force dans son dos. Tous les muscles de son corps sont tendus en prévision de l'assaut.

Elle penche la tête et crie aux Nés-Terre :

— Je vous en prie, balbutie-t-elle. Nous ne voulons causer de problèmes à personne. Nous sommes des amis de Sasha. Ne nous faites pas de mal !

— Ah oui ? Vous êtes des amis de Sasha ! s'exclame un des hommes sur un ton sec et moqueur. Alors dans ce cas, nous allons vous massacrer tout de suite au lieu de vous laisser à moitié morts en pâture aux animaux. Ce sera plus correct.

Luke essaie de protéger Glass de son corps. S'ensuit une longue pause terrifiante pendant laquelle chaque camp attend un geste de l'autre. Finalement, un Née-Terre – l'homme à la fenêtre – s'avance d'un pas menaçant.

— Nous avons essayé de prévenir vos amis, crache-t-il. Par miséricorde, nous n'en avons tué qu'un. Pourtant, au lieu de comprendre que vous n'étiez pas les bienvenus ici, vous en avez fait venir d'autres de votre espèce. Trop, c'est trop !

— Ça ne s'est pas passé comme ça ! s'exclame Glass. Nous ignorions... on n'avait aucun moyen de communiquer avec eux. Plus personne ne viendra, je vous le promets.

Sa voix se casse sous l'effet de la peur et aussi de la tristesse, car elle sait qu'elle a raison : ceux qui n'ont pas pu monter dans une capsule ont disparu à tout jamais.

La Née-Terre ricane.

— Tu le promets ? Nous avons appris à nos dépens ce qu'il se passe

quand on fait confiance à des étrangers.

Elle fait un signe de tête à l'homme qui tend alors son bras, vise le cœur de Luke avec sa lance et recule l'avant-bras.

— Non ! crie Luke. Pitié ! Nous ne vous voulons pas de mal mais j'ai un fusil. Ne m'obligez pas à m'en servir.

L'homme se fige, analyse les paroles de Luke quelques instants seulement puis il avance d'un autre pas prudent.

Le craquement sec de la balle résonne aux oreilles de Glass. Il se répercute entre les troncs d'arbre et leur revient par ricochet. Luke a tiré en l'air, loin des Nés-Terre, mais cela a suffi à les effrayer. Dans un sursaut, ils s'éparpillent dans l'obscurité.

Glass est tellement soulagée de les voir partir qu'elle ne réalise pas tout de suite ce qu'il s'est passé. Il y a eu un peu d'agitation quand Luke a tiré. L'un d'eux aurait-il lancé quelque chose ? Elle regarde Luke et son sang se fige dans ses veines. Face à elle, les yeux écarquillés, il arbore un air surpris. Il a la bouche ouverte mais aucun son n'en sort. Elle l'examine rapidement ; ses mains sont agrippées à sa jambe gauche. Du sang coule entre ses doigts. Une lance cassée gît sur le sol près de son pied.

— Luke ! Luke ! Non !

Il tombe à genoux.

Glass se précipite auprès de lui.

— Luke !

Elle le prend dans ses bras, comme pour essayer de le garder avec elle, de l'empêcher de glisser dans un endroit où elle ne pourra pas le suivre.

— Tout va bien se passer, le rassure-t-elle en essayant de dissimuler sa panique.

Luke a besoin qu'elle reste calme, qu'elle les sorte de là.

— On retourne dans la maison, d'accord ?

Elle baisse les yeux et blêmit. Malgré le faible clair de lune, elle s'aperçoit que l'herbe autour de la jambe de Luke prend une teinte rouge foncé.

Elle le saisit sous les bras et tente de le tirer mais s'arrête net quand il pousse un cri de douleur.

— Aide-moi à me lever, grogne Luke, les dents serrées. On s'occupera du reste une fois à l'intérieur.

Il glisse un bras sur les épaules de Glass et se lève sur une jambe. Elle essaie de ne pas suffoquer, d'oublier qu'ils sont à deux jours de marche de toute assistance médicale. Comment ont-ils pu être aussi idiots et partir ainsi à l'aventure ?

— Ne t'inquiète pas, lui demande Luke qui grimace à chaque saut à cloche-pied.

Il se tourne et scrute la forêt profonde, à la recherche des Nés-

Terre.

— Ce n'est pas si grave, ajoute-t-il, incapable pourtant de dissimuler sa peur.

Tous deux savent qu'il ment. Et tous deux savent ce qu'il se passera si son état de santé empire.

Glass sera totalement seule.

CHAPITRE 18

Clarke

L'humeur a changé radicalement dans le village des Nés-Terre. Tandis que le soleil se couche, l'excitation fébrile qui les a aiguillonnés pendant leur confrontation avec les hommes de Rhodes retombe aussi. Ils souhaitent toujours protéger Bellamy, mais cette rencontre leur a prouvé à quel point il serait dangereux de se plier aux volontés des Colons. Le visage désormais grave, la voix étouffée et pressante, ils obligent les enfants à rentrer et verrouillent les portes derrière eux.

Clarke est assise devant la cabane. La plaie de Bellamy s'est rouverte pendant la fuite et elle doit la recoudre tant qu'elle a de la lumière.

— Enlève ton T-shirt, lui demande-t-elle après qu'ils se sont assis dans l'herbe.

Interloqué, Bellamy regarde à droite et à gauche.

— Quoi ? Ici ?

— Oui, ici. Il fait trop sombre dans la cabane.

Comme il hésite, Clarke fronce les sourcils.

— Depuis quand faut-il demander deux fois à Bellamy Blake d'enlever son T-shirt ?

— Allez, Clarke ! Ils pensent déjà que je suis un fou en cavale à cause de qui ils vont tous mourir. Il faut que je sois à moitié nu en plus ?

— Oui, à moins que tu préfères être un fou en cavale mort. Je dois te recoudre.

Il pousse un soupir exagéré et, à l'aide de son bras valide, il se déshabille.

— Merci, dit Clarke en réprimant un sourire.

En tant que patient, Bellamy ressemble beaucoup à certains bambins dont elle s'occupait au centre médical. C'est une des particularités qu'elle aime chez lui. Il est capable de chasser le chevreuil armé d'un arc un jour et, le suivant, de barboter dans la rivière tel un gamin. Elle admire sa manière d'endosser chaque rôle, de vivre chaque instant avec plénitude. Ces dernières semaines sur Terre ont été épuisantes et terrifiantes mais aussi totalement magiques car elle a

appris à voir cette planète sauvage à travers le regard étonnamment romantique de Bellamy. À l'opposé de la plupart des 100 qui préfèrent les commérages au coin du feu à l'exploration des bois, Bellamy aime mieux la compagnie des arbres que celle des gens. Clarke adore marcher avec lui en forêt, lorsqu'il oublie d'être effronté et s'extasie devant les merveilles de la nature.

Elle l'oblige à s'allonger pendant qu'elle enfile l'aiguille préalablement stérilisée au-dessus du feu.

— Tu veux que j'aie voir s'ils ont des antidouleurs ? lui demande-t-elle, une main sur le bras.

Il ferme les yeux et secoue la tête.

— Non, j'ai causé assez de soucis. Je ne leur prendrai pas en plus leurs médicaments.

Clarke pince les lèvres mais, puisqu'il est en mode borné, elle se garde de le contredire. Elle lui comprime un peu plus le bras, à la fois pour l'empêcher de bouger et pour se stabiliser, elle.

— OK. Prends une grande inspiration.

Elle glisse l'aiguille sous sa peau, sans trembler, tandis que Bellamy tressaille et grogne. Elle fait son maximum pour travailler vite et bien, pour que l'opération dure le moins longtemps possible.

— Tu t'en sors comme un chef, le félicite-t-elle avant le second passage.

— Si je ne te connaissais pas, je dirais que tu prends ton pied, remarque Bellamy, les dents serrées.

— Tout va bien chez vous ? les interpelle une voix.

Clarke ne se retourne pas mais devine que Max, Wells et sûrement Sasha approchent.

— Super, répond Bellamy à la place de Clarke. J'encourage juste son côté sadique. Normal, quoi ! Elle me fait ça tous les soirs, ajoute-t-il dans un grognement.

— Arrête de bouger, lui demande Clarke qui tire doucement sur le fil et prend un air satisfait quand la plaie se referme. Tu veux que je dérape et que par accident je te couse les lèvres ?

— Vous formez un drôle de couple, tous les deux ! les taquine Sasha.

— ... dit la Terrienne qui sort avec un garçon tombé du ciel ! réplique Bellamy, les mâchoires crispées.

Clarke fait un petit nœud et coupe le fil qui dépasse.

— Fini !

Puis elle presse le genou de Bellamy pour qu'il s'assoie. Il regarde les points et sourit.

— Bon travail, docteur, clame-t-il pour que tout le monde l'entende.

Puis il l'attire contre lui et lui chuchote à l'oreille un merci avant

de l'embrasser sur le front et de remettre son T-shirt.

— Tu ferais mieux de rentrer, lui conseille Max en jetant un coup d'œil aux arbres qui entourent le village. Je ne pense pas que les vôtres fassent du grabuge ce soir, mais ce n'est pas une raison pour les tenter.

Wells se racle la gorge.

— Justement, je voudrais que nous en discussions. C'est une question d'heures avant que les gardes ne reviennent, avec des renforts et des armes supplémentaires. D'après ce que nous savons de Rhodes, cela ne le gênera absolument pas d'attaquer des innocents. Il doit considérer que donner asile à un criminel est un acte de guerre.

Il s'interrompt et regarde Sasha qui hoche la tête.

— À mon avis, il serait plus prudent que nous nous calfeutrions tous. Sous terre. Dans le mont Weather.

Max écarquille les yeux.

— Sous terre, répète-t-il sur un ton amer, tordant la bouche à la manière de Rhodes quand il prononce le mot « sœur ».

— C'est un bunker, non ? observe Clarke. Si elle peut empêcher des millions de gigabecquerels de radiations d'entrer, elle nous protégera bien de quelques gardes.

Max décoche à Sasha un regard que Clarke ne parvient pas à déchiffrer mais qui la bouleverse au point que ses lèvres en tremblent. Il reprend la parole d'une voix fatiguée :

— Nous sommes conscients des capacités de Mont-Weather. Notre peuple y a vécu pendant des siècles ; des générations entières y sont inhumées. Ils ont vécu et sont morts sans jamais avoir vu le ciel. Quand nous avons regagné la surface, nous nous sommes promis de ne jamais y retourner. Rien ni personne ne nous obligera à vivre de nouveau sous terre.

Ayant grandi à bord d'une station orbitale et étant encore enivrée par sa première bouffée d'air frais, Clarke est bien placée pour comprendre Max. Cependant, entre vivre sous terre et mourir à la surface, son choix est vite fait.

— Rhodes n'abandonnera pas tant qu'il n'aura pas obtenu ce qu'il voulait, argumente-t-elle. Il se moque du nombre de personnes qu'il devra tuer en chemin.

Le visage de Max se durcit soudain.

— Nous avons déjà repoussé des assaillants. Nous savons nous défendre.

— Ceux-ci sont différents, intervient Wells. Ce sont des soldats aguerris. Je sais que les autres Nés-Terre sont dangereux, mais les hommes de Rhodes s'apparentent à une petite armée.

L'air austère, Max ne répond pas. Il réfléchit à la remarque de Wells. Sasha prend alors la parole :

— Papa, nous devrions écouter Wells. Il sait de quoi il parle. Moi

non plus, je ne veux pas aller sous terre, pourtant dans ce cas précis, c'est la meilleure chose à faire.

Max la fixe, à moitié surpris, puis l'expression de son visage change, comme s'il regardait Sasha sous un jour nouveau et acceptait que sa petite fille ait grandi. Le cœur de Clarke se serre quand elle pense à son père et aux longues heures qu'ils ont passés à discuter de la formation médicale de Clarke, de ses propres recherches. L'année précédant son arrestation, il commençait à la traiter comme une collègue digne de confiance, une amie. Aura-t-elle l'occasion de lui raconter ses aventures sur Terre ? De lui poser les questions qu'elle gardait exprès pour lui ?

Max finit par hocher la tête.

— D'accord. Agissons dans le calme. Nous annoncerons aux nôtres qu'il s'agit d'une simple précaution. À notre signal, tout le monde devra évacuer le village. Wells, tu viens avec moi. Tu nous brieferas sur Rhodes et sa stratégie pendant l'évacuation.

Après s'être entretenu avec certains de ses conseillers, Max décide que tout le monde gagnera le mont Weather d'ici l'aube. Il envoie quelques ingénieurs en éclaireur pour s'assurer que la forteresse est prête à une arrivée en masse. Puis il va faire du porte-à-porte le restant de la soirée pour expliquer la situation.

À minuit, la communauté entière est rassemblée au pied de la montagne, prête à passer leur première nuit dans ses entrailles depuis des décennies. La plupart ont apporté de la nourriture et des vêtements. Les enfants s'accrochent à leur jouet préféré.

Max se tient devant l'énorme porte en métal ouverte pour l'occasion. Bellamy et Clarke attendent que tout le monde en ait franchi le seuil, tout comme Wells qui monte la garde avec Sasha.

— Je peux faire quelque chose ? demande finalement Clarke à Max.

— Assure-toi simplement que chacun est bien installé. Il y a largement assez de pièces, mais certaines sont difficiles à trouver. Si une personne te semble perdue, demande-lui de patienter. J'arrive dans quelques minutes.

Clarke hoche la tête, prend la main de Bellamy et l'aide à descendre la première volée de marches abruptes qui semblent mener dans le ventre de la Terre. Ils ont déjà pénétré dans Mont-Weather ; à l'époque, ils croyaient que les Nés-Terre étaient leurs ennemis et n'avaient pas passé trop de temps à admirer l'incroyable structure. Loin d'être une grotte sombre, c'est un bunker sophistiqué construit par les meilleurs ingénieurs américains pour résister au Cataclysme.

Clarke et Bellamy se dirigent vers le premier couloir résidentiel, très lumineux, comportant des chambres de chaque côté. Au bout, une femme tient par la main deux fillettes terrifiées.

— Vous avez besoin d'aide ? demande Clarke.

— Toutes les chambres sont occupées, répond la femme sur un ton angoissé.

— Ne vous inquiétez pas. Il y en a plein d'autres au niveau inférieur. Restez ici, je vais vous en trouver une.

— Ma poupée est épuisée, gémit une fillette en brandissant un jouet en bois. Elle veut faire dodo.

— Cela ne prendra pas longtemps. Tu sais ce que tu peux faire en attendant ? Raconter l'histoire de ta poupée à mon ami.

— Quoi ? s'exclame Bellamy. Je t'accompagne.

— Pas d'activité superflue, jeune homme. Ordre du docteur.

Bellamy roule des yeux, soupire puis se tourne vers la petite fille.

— Bien..., l'entend-elle dire pendant qu'elle file. Avec quelle arme ta poupée préfère-t-elle chasser ? Lance ? arc ? arbalète ?

Clarke sourit en imaginant la tête de la fillette. En bas des marches, elle prend ce qu'elle pense être la direction des chambres, mais la disposition de cet étage est différente de celui du dessus. Elle revient sur ses pas et part dans l'autre sens mais finit encore plus déboussolée.

Les couloirs sont également différents dans cette aile. Ils comportent moins de portes et semblent plus fonctionnels, comme destinés à stocker du matériel et des provisions. Et en effet, sur la première porte qu'elle rencontre, un écriteau indique **SALLE DES MACHINES : ENTRÉE INTERDITE À TOUTE PERSONNE ÉTRANGÈRE AU SERVICE**. Comme les personnes autorisées à entrer sont toutes mortes depuis au moins deux cents ans, elle se dit qu'on ne lui en voudra pas si elle jette un petit coup d'œil. Elle secoue la poignée. La porte est fermée à clé.

Clarke se dirige vers celle du fond. **LOCAL RADIO : ENTRÉE INTERDITE À TOUTE PERSONNE ÉTRANGÈRE AU SERVICE**. Clarke se fige. Radio ? Elle n'y avait pas songé avant ! Évidemment, les gens avaient besoin d'un moyen de communication s'ils étaient cloîtrés dans Mont-Weather... Mais pour communiquer avec qui ? À moins que... Il doit exister d'autres bunkers. D'autres versions de Mont-Weather.

Clarke fixe longuement la porte. Une pensée étrange se fraye un chemin dans son esprit. Elle n'arrive pas à la cerner mais cette porte, ce panneau, ces mots lui disent quelque chose. Elle essaie la poignée ; cette pièce est elle aussi verrouillée.

— Clarke ? Tu as trouvé d'autres chambres ? Clarke ?

C'est la voix de Bellamy, affaiblie et inquiète.

— Je suis là ! l'interpelle-t-elle.

Elle pivote et court le rejoindre au bout du couloir.

Ils finissent d'aider les autres à s'installer puis partent avec Max, Wells et Sasha faire l'inventaire de leurs provisions. En chemin vers

l'ancienne cafétéria, Max leur explique que son peuple a continué d'entretenir Mont-Weather, au cas où une urgence comme celle-ci se présenterait.

— Vous connaissez cet endroit comme votre poche alors ? remarque Clarke.

— Je suis né ici pour tout te dire, répond Max à sa grande surprise. Je suis le dernier bébé de Mont-Weather. Quelques mois après ma naissance, on s'est aperçus que le niveau de radiation était tolérable et nous sommes tous retournés à la surface. Je passe encore beaucoup de temps ici. Petit, j'adorais explorer cet endroit parce que les adultes y venaient rarement.

— J'imagine. En parlant d'explorer..., continue Clarke en choisissant ses mots – elle ne voudrait pas passer pour une fouineuse. Je suis tombée sur le local radio tout à l'heure. Vous savez à quoi il servait ?

— À bidouiller, honnêtement. Chaque génération a tenté d'envoyer différentes sortes de signaux à fréquence régulière mais personne, pas une seule fois, n'a reçu de réponse. D'après ce que nous en savons, il n'y a personne à l'extérieur pour répondre.

Clarke ne s'attendait pas à être aussi déçue quand soudain, une autre question émerge parmi ses pensées embrouillées.

— Les scientifiques de la première capsule s'en sont-ils servis ?

Max lui lance un regard perplexe, comme s'il se demandait où elle voulait en venir avec ses questions.

— En fait, oui. Enfin, ils ont essayé. Ils ont posé beaucoup de questions sur la radio et je leur ai même proposé d'essayer, même si je leur ai tenu le même discours qu'à toi...

Clarke l'interrompt.

— Vous avez la clé ?

— Oui, j'ai la clé. Tu veux jeter un coup d'œil ?

— Oui, s'il vous plaît. Ce serait super.

Bellamy interroge Clarke du regard mais elle a les yeux dans le vague. Son cerveau est parti à la recherche d'un souvenir qui ne lui appartient peut-être pas.

Clarke s'oblige à respirer à fond, comme si elle assistait le docteur Lahiri lors d'une opération chirurgicale compliquée. Seulement cette fois-ci, elle ne va pas se servir d'un scalpel pour exposer la valve tricuspide d'un patient. Elle se prépare à entrer dans la Bourse d'échange.

Clarke déteste cette immense salle toujours bondée quelle que soit l'heure. Elle a horreur de marchander et encore plus de devoir bavarder avec les employés, d'entendre vanter les qualités d'un T-shirt à 15 % de fibres terrestres par rapport à un 10 %. Mais c'est l'anniversaire de Wells demain et Clarke est prête à tout pour lui trouver le cadeau parfait.

Alors qu'elle a rassemblé son courage pour entrer, Glass et Cora arrivent dans sa direction et l'obligent à se planquer dans un coin. Il lui est impossible de choisir un cadeau à Wells avec ces deux-là dans les parages, commentant à voix haute ses choix, comme si elle ne les entendait pas. Elles examinent les morceaux

de tissu avec le même soin que Clarke réserve aux échantillons sanguins au labo. Clarke décide de revenir plus tard.

— Il n'y a pas de mal à regarder, s'exclame un homme au milieu de la salle, au moment où Clarke tourne les talons.

— David, tu sais que nous ne trouverons rien d'utile à la Bourse d'échange ! Toute cette technologie a été raflée il y a belle lurette. On peut voir au marché noir de Walden, si tu crois que ça en vaut la peine.

Clarke retient son souffle et jette un coup d'œil vers l'entrée. Ce sont ses parents ! Ça doit faire des années que sa mère ne s'est pas rendue à la Bourse d'échange, et elle ne se rappelle pas que son père y ait jamais mis les pieds. Qu'est-ce qu'ils fabriquent ici, au milieu de la journée, au lieu d'être dans leurs labos respectifs ?

— La radio marche, continue David. Il nous manque juste le moyen d'amplifier le signal. Rien de plus simple ! Une poignée de composants et ça fonctionne !

— C'est très bien tout ça. Tu oublies juste qu'il n'y a personne à l'autre bout pour nous répondre.

— Si des gens ont pu rejoindre Mont-Weather ou un autre bunker anti-atomique, ils ont sûrement accès à une radio. Nous devons simplement nous assurer...

— Tu es fou ! rétorque Mary à voix basse. Les chances qu'on puisse contacter quelqu'un sont infinitésimales !

— Et justement ! Si je n'étais pas fou ? Et si des gens avaient survécu en bas et essayaient d'entrer en communication avec nous ?

Il fait une pause et reprend :

— Tu ne veux pas qu'ils sachent qu'ils ne sont pas seuls ?

Clarke apprécie que Bellamy, Wells et Sasha ne bronchent pas quand elle leur confie que ses parents se doutaient de l'existence d'une radio dans Mont-Weather. C'était dingue, mais pas plus dingue que le fait que Bellamy et Wells soient frères, que les Griffin vivent sur Terre alors que Clarke pleurait leur mort là-haut !

Quand Max introduit la clé, le verrou cliquette puis la porte grince sur ses vieux gonds. Il entre et fait signe à Clarke de le suivre. Elle avance d'un pas hésitant dans la petite pièce qui peut accueillir quatre personnes au maximum. Un mur entier est couvert de haut-parleurs, d'interrupteurs, de cadrans. Les trois autres murs arborent de nombreuses instructions. Le regard de Clarke se pose sur une affiche qui montre divers drapeaux suivis d'une longue suite de numéros et de noms comme :

COLLINE DU PARLEMENT, OTTAWA
CENTRE POUR LE CONTRÔLE DES MALADIES
10 DOWNING STREET, LONDRES
PALACIO NACIONAL, MEXICO
CIA
MI6
KANTEI, TOKYO
KREMLIN, MOSCOU

— À quand remonte la dernière fois où vous avez envoyé un signal ?

— Il y a un mois environ, répond Max. Nous avons prévu de réessayer dans deux semaines. Mais honnêtement, c'est par routine, pour nous assurer que le matériel fonctionne toujours. Nous ne recevons que des bips, Clarke.

— Je m'en doute. Cependant, je pense que mes parents étaient sur quelque chose. Peut-être qu'en utilisant le même matériel qu'eux, ici précisément, je devinerai où ils sont allés.

— Je vois. Je te laisse alors. Bonne chance.

Clarke s'approche de la table de contrôle, les mains tremblantes. À sa droite, un tas de matériel domine la pièce ; des câbles et des cordons de toutes les couleurs et diamètres s'en échappent tels des tentacules. Clarke effleure les appareils sans oser appuyer sur le moindre bouton. Elle lit les inscriptions, les combinaisons de lettres et de chiffres qu'elle n'a jamais vues avant : kHz, km, GHz, μ m...

Un interrupteur, toutefois, lui parle : ON/OFF. Clarke prend une grande inspiration et le relève. *Snap*. La table s'illumine aussitôt comme un sapin de Noël. Des lumières clignotent. Ses entrailles se mettent à ronronner et à grincer. Des clics et des cracs résonnent dans ses profondeurs. Puis un léger sifflement emplit la pièce, gagne en puissance et en régularité. Ce signe d'une vie possible quelque part à l'extérieur hypnotise Clarke. Elle comprend pourquoi ses parents sont venus ici. Ils voulaient voir par eux-mêmes, entendre l'immensité de cette planète de leurs propres oreilles, écouter le son de l'espoir.

Elle remarque un petit tiroir sous le pupitre. Elle l'ouvre et est étonnée d'y trouver un petit manuel. Elle feuillette ses pages craquelées et se plonge dans ses instructions.

Elle aurait pu passer la nuit dans le local radio. Elle n'a aucune idée du temps qu'elle est restée à appuyer sur des boutons, à pousser des cadrans d'un millimètre ou deux dans une direction ou une autre. Chaque fois qu'elle fait un réglage, même infime, le sifflement change. C'est presque imperceptible mais Clarke l'entend. Comme la distinction subtile entre l'accent des Phoeniciens et celui des Waldénites. À chaque fois, elle ressent quelque chose qu'elle pensait à jamais perdu : la présence de ses parents. Ils ont écouté ce même son inépuisable. Ils l'ont décortiqué, ont sondé ses profondeurs à l'affût de la moindre trace de vie à l'extérieur de Mont-Weather. Il lui suffit de passer assez de temps ici pour apprendre ce qu'ils ont découvert et surtout où cela les a conduits.

Quand Bellamy revient auprès d'elle, Clarke est surexcitée.

— Comment ça...

Il n'a pas le temps de finir, elle se jette à son cou. Il rit et grogne de

douleur à la fois tandis qu'il la serre avec un seul bras.

— Désolée, s'excuse-t-elle en rougissant. Tu parles d'un médecin ! Ça va ?

— Bien ! Alors, tu as entendu quelque chose pour être aussi excitée ?

— Rien que du vent, répond Clarke avec un immense sourire. C'est incroyable !

N'y comprenant absolument rien, Bellamy fronce les sourcils.

— Euh... je ne suis ni scientifique ni expert, alors en quoi est-ce que c'est incroyable ?

Elle tapote son bras valide.

— Le simple fait que la radio fonctionne signifie que j'ai enfin une piste. Mes parents pensaient que d'autres personnes avaient survécu (Clarke lève la main et désigne le plafond, le monde au-dessus d'eux)... quelque part en surface. Peut-être cette radio leur a-t-elle indiqué où se rendre ensuite ? Je cherche ce qu'ils ont pu découvrir. C'est au moins un début.

— Waouh ! s'exclame Bellamy, impressionné. Clarke, c'est dingue ! Tout à coup, il cesse de sourire et prend un air inquiet.

— Ça va pas ?

Il secoue la tête.

— Je voudrais pas être rabat-joie... Je suis content que tu aies trouvé une piste, mais cela change rien au fait que c'est dangereux dehors. Surtout en ce moment.

Elle lui saisit la main et entrelace leurs doigts.

— Je sais, mais c'est pas ça qui va m'arrêter.

— Alors je t'accompagnerai.

— J'espère bien ! chantonne-t-elle en se hissant sur la pointe des pieds pour l'embrasser.

— En fait, on devrait partir bientôt. Demain. Maintenant.

Clarke recule pour mieux le dévisager.

— Bellamy ! Tu n'es pas sérieux ! On ne peut pas s'en aller maintenant ! Pas après qu'un village entier s'est terré dans une montagne pour te sauver la vie.

— Justement. Ils n'auraient pas dû faire ça. Aucun homme ne vaut la peine qu'une société entière se mette en danger pour lui, et encore moins pour moi.

— Nous en avons déjà parlé, lui rappelle Clarke en lui comprimant la main. C'est plus que...

— Clarke, écoute-moi s'il te plaît, l'implore-t-il dans un soupir. Je ne sais pas comment l'expliquer. Disons que... peu de personnes m'ont aimé au cours de ma vie et on dirait que chaque fois ça les met en danger : ma mère, Lilly, Octavia...

Clarke a le cœur serré en songeant à ce petit garçon dont

personne ne se préoccupait et qui a grandi trop vite.

— Si elles l'avaient su avant, tu crois que cela aurait changé leur amour pour toi ? l'interroge Clarke en le regardant droit dans les yeux.

— Je... C'est juste que je déteste porter la poisse comme ça aux gens qui m'aiment. Je ne pourrai jamais me le pardonner s'il t'arrivait quelque chose.

Il lui caresse la joue avec un sourire triste et ajoute :

— Je ne suis pas comme toi. Je serais incapable de te recoudre.

— Tu es sérieux ? J'étais en vrac quand je suis arrivée ici, après ce que j'ai vécu avec mes parents, Wells, Lilly... puis Thalia. J'étais brisée et tu as recollé les morceaux.

— Tu n'étais pas brisée, rectifie Bellamy, la voix douce comme une caresse. Tu étais la fille la plus forte et la plus belle que j'aie jamais vue. D'ailleurs, je ne comprends toujours pas ce que j'ai fait pour avoir autant de chance.

— Comment te convaincre que c'est moi la petite veinarde ?

Et elle l'embrasse, avec plus d'énergie que jamais, pour que ses lèvres lui communiquent ce que les mots ne diront pas.

Bellamy recule, la prend par la taille et sourit.

— Je crois que tu es sur la bonne voie. Tu peux continuer à me convaincre de cette manière.

Il l'attire contre lui puis recule jusqu'au mur, riant tandis qu'elle agrippe son T-shirt et l'entraîne vers le sol.

CHAPITRE 19

Wells

Wells n'a pas dormi de la nuit. Il s'est tourné et retourné pendant des heures sur le matelas dur. Ce n'est pas si mal pour un bunker souterrain, toujours mieux que le sol dans le campement, mais il n'a pas arrêté de cogiter et a senti toutes les bosses et tous les plis sous lui. Deux images perturbantes se battent pour prendre le contrôle de son cerveau épuisé – un *no man's land* attendant d'être conquis par la pensée la plus terrifiante. La première image représente le corps froid et sans vie de Bellamy, seul dans les bois, la mousse rougie par son sang. La seconde ne vaut pas mieux : des dizaines de Nés-Terre, dont beaucoup d'enfants, gisant dans l'herbe et sur le seuil de leur maison, massacrés par Rhodes et ses hommes.

Il a dû s'assoupir à un moment ou à un autre parce qu'au moment où il ouvre les yeux il a la tête sur le ventre de Sasha et elle lui caresse les cheveux.

— Ça va ? murmure-t-elle. Tu as fait un cauchemar.

— Oui... ça va, marmonne-t-il, même si on ne peut pas faire plus éloigné de la vérité.

Wells ne supporte pas l'idée d'abandonner Bellamy, son ami et frère. Il préférerait mourir plutôt que le remettre à un type comme Rhodes. En parallèle, il n'arrive pas à accepter le terrible risque que les Nés-Terre ont pris en protégeant Bellamy. Après les nombreuses décisions que son père a dû imposer, Wells sait qu'il n'y a pas de réponse facile.

Sasha pousse un long soupir mais ne dit rien. Elle n'en a pas besoin. Wells aime qu'ils soient sur la même longueur d'onde sans avoir à se parler.

— Ce sera bientôt terminé, affirme Sasha qui joue toujours avec ses cheveux. Nous allons mettre Rhodes en fuite et il s'apercevra que Bellamy ne vaut pas toute cette peine. Ensuite, tout reviendra à la normale.

Wells se redresse et s'adosse au mur, près de Sasha.

— Et c'est quoi pour toi « la normale » ? lui demande-t-il avec un

sourire légèrement gêné. Il y a peu, tu étais retenue prisonnière dans notre campement.

Les 100 avaient capturé Sasha tandis qu'elle rôdait près de la clairière. Octavia manquait toujours à l'appel et ils l'avaient prise pour un espion ennemi.

— Eh bien nous allons devoir définir une nouvelle normalité ! Tu restes ici, tu nous enseignes toutes les choses inutiles que tu as apprises dans l'espace et nous t'apprenons à ne pas mourir.

— Hey ! s'exclame Wells qui fait semblant d'être vexé. Nous ne t'avons pas attendue pour apprendre à ne pas mourir !

— Bien, monsieur le caïd. Dans ce cas, il est peut-être temps d'égaliser le score et de faire de toi mon prisonnier !

Elle se place face à lui et pose les mains contre son torse.

— Je serais heureux d'être ton prisonnier à vie, tu sais !

— Je suis sérieuse ! s'écrite-elle en lui tapant l'épaule. Tu comptes rester avec nous, dis ?

Wells réfléchit. Il était tellement accaparé par les défis en cours – sauver Bellamy, contrecarrer les plans de Rhodes – qu'il n'a pas pris le temps de penser à l'après. Il ne peut pas retourner au campement. Ça, c'est clair. Il ne veut pas se retrouver à nouveau dans le collimateur de Rhodes, même si cela implique d'abandonner ce qu'il a construit à la sueur de son front. Peut-il rester avec les Nés-Terre ? Que fera-t-il ? Comment se rendra-t-il utile ? Quand son regard croise celui de Sasha, il sait qu'il n'ira nulle part. C'est son visage qu'il veut voir tous les matins à son réveil et tous les soirs avant de s'endormir. De nouvelles images déferlent dans sa tête, des idées qui ne l'ont jamais effleuré, même en passant. Et maintenant qu'il contemple Sasha, il se dit qu'elles ont du sens. Un jour peut-être, ils auront leur propre cabane dans le village des Nés-Terre. Son cœur se serre. C'est la vie dont il a toujours rêvé sans le savoir. C'est ce pour quoi il se bat.

— Oui, répond-il à Sasha en lui caressant la joue. Je reste.

Puis, craignant qu'elle ait perçu ses idées noires, il ajoute en plaisantant :

— Ton prisonnier ne va nulle part.

— Tant mieux. Cela ne te dérange pas donc pas que je te laisse ici un moment.

Elle roule sur le côté et se lève du lit, met ses chaussures.

— Tu vas où ?

— Il y a moins de nourriture ici que nous le pensions. Je remonte en vitesse pour en prendre dans la réserve.

— Je t'accompagne ! décrète-t-il en s'asseyant au bord du lit.

— Certainement pas. Si un Colon te voit dehors, il te suivra et trouvera Bellamy. Et puis (elle l'attrape par les mollets et lui pose les jambes sur le lit)... tu dois te reposer. Nous avons besoin d'un général

vif d'esprit !

— De quoi tu parles ? C'est toi le cerveau de l'opération ! Tu ne remontes pas seule, dis ?

— Je serai plus rapide et plus discrète sans personne. Tu le sais.

Elle lui sourit et l'embrasse sur la joue.

— Je reviens tout de suite.

Wells passe la matinée à trier les vieilles armes poussiéreuses stockées dans la réserve de Mont-Weather. Les Nés-Terres ne possèdent que quelques fusils et ceux-ci ont été distribués aux personnes les mieux entraînées. Plus ils en armeront, se dit Wells, et mieux ça vaudra. La plupart des lames sont trop émoussées pour servir, mais il en trouve des suffisamment affûtées pour être remises aux Nés-Terre le moment venu.

À midi, il laisse tomber son corps endolori sur un banc dur et mâchonne lentement sa petite portion de viande séchée et filandreuse. Où est Sasha ? Il scanne la cafétéria, s'attendant à voir ses yeux brillants et ses cheveux noirs de jais partout où il pose le regard. Elle n'est nulle part.

Clarke et Bellamy sont assis l'un contre l'autre au bout d'une table.

— Eh ! les interpelle Wells. Vous avez vu Sasha ?

Ils font non de la tête et échangent un rapide regard interloqué.

— Elle est partie où ? demande Clarke à deux doigts de se lever. Je vais la chercher.

— Pas la peine, réplique Wells qui se précipite vers la table voisine où Max examine ce qui ressemble à un plan-masse.

Un autre jour, il aurait été fou de joie de voir un document pareil de ses yeux, mais à cet instant, il n'a qu'une idée en tête.

— Pardon, Max. Est-ce que Sasha est revenue ?

Max lève brusquement la tête.

— Revenue d'où ?

Wells ouvre la bouche pour répondre, la referme, ne trouvant pas ses mots. Il ne comprend pas. Max n'est pas au courant que sa fille est remontée chercher de la nourriture au village ? Elle ne lui a pas demandé son autorisation avant de sortir ?

Max recule sa chaise et se lève d'un bond, tendu comme un arc.

— Wells, où est-elle allée ?

— Je croyais que vous saviez ! chuchote Wells, la voix rauque. Elle... elle est remontée à la surface. Chercher plus de nourriture.

— Pardon ?

Max abat son poing sur la table. Plusieurs personnes sursautent autour d'eux. Il pivote et interpelle l'assemblée :

— Sasha a quitté le mont Weather ! Quelqu'un l'a-t-il vue revenir ?

Tous écarquillent les yeux et se mettent à murmurer en secouant la tête.

— Et merde ! marmonne Max dans sa barbe avant de se tourner vers Wells. J'aurais dû deviner qu'elle voudrait régler ce problème toute seule. Nous enverrons un groupe ce soir, à la nuit tombée. Elle avait tellement peur que les gens aient faim.

— Je suis tellement désolé, Max. J'ignorais...

— Ce n'est pas ta faute, l'interrompt Max, visiblement désireux de mettre un terme à cette conversation.

— Monsieur ! l'appelle un homme à la porte. Il ne manque personne. Elle a dû sortir seule.

Max blêmit. L'expression de son visage transperce le cœur de Wells telle une flèche. Aussitôt, le chef Né-terre se ressaisit et commence à donner des ordres. Il nomme une certaine Jane responsable pendant qu'il cherchera Sasha à la surface. Tandis qu'il traverse la cafétéria d'un pas résolu, toutes les têtes se tournent vers lui et quelques personnes se lèvent d'un bond pour le suivre.

Avant de quitter la salle, Max se tourne vers Wells et ordonne :

— Reste ici ! C'est dangereux là-haut.

Wells s'effondre sur un banc, trop sonné pour pouvoir réfléchir. Quand Clarke et Bellamy s'approchent, il ne lève même pas la tête.

— Nous allons essayer de nous rendre utiles, lui souffle Clarke.

Wells opine du chef puis ils s'éclipsent.

Au bout d'un moment, il lève la tête et a la surprise de se retrouver seul dans la cafétéria. Soudain, il ne supporte plus de rester assis, surtout si Sasha est en danger. Max lui a ordonné de ne pas quitter Mont-Weather, mais comment peut-il attendre les bras croisés le retour des hommes de Max ? Il se moque de ce qu'on dira : il part la chercher.

Wells trotte dans le couloir désert. Il perçoit des voix plus loin, le fracas des gens qui s'arment d'arcs, de flèches, de lances. Vite, il s'engage dans un autre couloir et grimpe quatre à quatre l'escalier raide et sinueux avant qu'on ne le voie.

Quelques minutes plus tard, il sort au grand jour et cligne des yeux, le temps que ses yeux s'adaptent. Les bois autour de lui sont plongés dans un silence anormal. Il scrute l'espace entre les arbres – précaution que Sasha lui a enseignée. Il ne voit rien à part de la broussaille et du feuillage. Il se dirige alors vers le village à pas de loup.

Il y règne un calme sinistre. Aucune fumée ne s'élève des cheminées, aucun enfant ne court dans les rues. Wells s'arrête pour s'assurer qu'il est prudent de continuer. D'où il est, il constate que le village est exactement comme ils l'ont laissé la veille – comme si les Nés-Terre avaient simplement posé leurs affaires et disparu.

Il a descendu la moitié de la pente quand il entend un bruit dans les buissons à sa droite. Il se fige. Son cœur tambourine contre ses côtes. Le son se répète, plus fort cette fois-ci.

— Au secours, supplie une voix tremblotante. Quelqu'un, pitié.

Un frisson d'effroi lui secoue tout le corps, pire que dans le pire de ses cauchemars.

Sasha !

Wells plonge dans le taillis en direction de la voix.

— Sasha ! appelle-t-il. C'est moi. J'arrive.

Il fonce parmi les arbres, trébuchant sur les racines au fur et à mesure qu'il s'enfonce dans la forêt.

Aucune des images horribles qui le hantent la nuit n'aurait pu le préparer à cette vision. Sasha est allongée sur le côté, en position fœtale, couverte de sang.

— Non ! mugit-il d'un cri presque animal.

Il se jette par terre à côté d'elle et lui prend la main. Son ventre est rouge foncé. Il soulève son haut et découvre une grande plaie à l'abdomen.

— Sasha, je suis là. Tu es en sécurité maintenant. Je vais te ramener à la maison, d'accord ?

Elle ne répond pas. Elle bat des paupières luttant manifestement pour rester consciente. Il la soulève avec mille précautions. Sa tête pend sur le côté et ballotte tandis qu'il gravit la colline au pas de course et se dirige vers l'entrée principale de Mont-Weather.

Wells avance aussi vite que possible, pantelant, ignorant son point de côté mais aussi une attaque éventuelle des hommes de Rhodes qui sont certainement dans les parages. *Approchez si vous osez !* a-t-il envie de hurler. *Attaquez-moi et je vous réduirai en pièces.*

Soudain, quelqu'un l'appelle. Un groupe de Nés-Terre cachés dans les bois se matérialise autour de lui. Ils étaient partis à la recherche de Sasha.

— Elle est vivante, leur apprend-il, la voix désespérée et éreintée. Nous devons la ramener à l'intérieur, vite !

Les Nés-Terre les encerclent puis courent à leurs côtés, lance levée. Ils s'approchent de la paroi rocheuse qui dissimule la lourde porte du bunker. L'un d'eux l'ouvre et laisse passer Wells.

Max se trouve pile de l'autre côté. Quand il aperçoit Wells, l'espoir illumine son visage, qui s'effondre quand son regard se pose sur sa fille.

— Non, murmure Max, qui s'appuie sur le mur pour ne pas tomber. Non, Sasha...

Il titube jusqu'à elle et pose les mains sur les joues de sa fille.

— Sasha, mon trésor...

— Elle va s'en sortir, affirme Wells. Clarke va s'occuper d'elle.

Une des Nés-Terre court la chercher pendant que Max aide Wells dans l'escalier. Il a l'impression d'être dans un rêve ou de surplomber la scène tandis qu'il porte Sasha dans le couloir. La lumière et le bruit semblent extrêmement lointains, comme au bout d'un long tunnel. Ce n'est pas possible. Il s'agit d'un de ses affreux cauchemars. Dans un

instant, il se réveillera, chatouillé par les longs cheveux de Sasha ; elle lui sourira et lui chuchotera un bonjour à l'oreille.

— Le vieil hôpital se trouve au coin du couloir, l'informe Max, pantelant.

Arrivé au coin, Max ouvre en grand la porte ; Wells se rue à l'intérieur et allonge Sasha sur une table d'opération. Pendant que Max allume les lumières, Wells touche la main de Sasha. Elle est froide. Pris de frénésie, il lui soulève les paupières – comme Clarke l'a fait une centaine de fois ces dernières semaines. Ses yeux roulent dans leurs orbites. Sa respiration est superficielle et irrégulière.

— Sasha, la supplie-t-il. Sasha, je t'en prie... Reste avec nous ! Sasha, tu m'entends ?

Elle hoche faiblement la tête. Une fissure s'ouvre dans la poitrine de Wells et le soulagement s'y engouffre.

— Merci, ô merci !

Max se précipite pour saisir son autre main.

— Accroche-toi. Les secours arrivent. Tiens bon.

— Il ne faut pas qu'elle perde connaissance, déclare Wells en se tournant vers la porte, comme si ses yeux avaient le pouvoir de faire venir Clarke plus vite. Faisons-la parler.

— Que s'est-il passé ? l'interroge Max en écartant ses cheveux de son front pâle et en nage.

Sasha ouvre la bouche mais aucun son n'en sort. Max approche l'oreille de ses lèvres. Quelques instants plus tard, il se relève et annonce sur un ton sinistre :

— Des snipers.

Sasha essaie à nouveau de parler, et cette fois-ci ils l'entendent.

— J'étais dans la réserve, murmure-t-elle. Je les ai pas vus arriver.

Clarke entre alors au pas de course, ses cheveux blonds volant derrière elle, Bellamy dans son sillage. Un instant plus tard, elle est près du lit et prend le pouls de Sasha. Clarke ne dit rien mais Wells lit le diagnostic dans ses yeux. Il sait que c'est grave. Clarke soulève le haut de Sasha et expose sa profonde blessure au ventre.

— On lui a tiré dessus, constate Clarke. Elle a perdu beaucoup de sang.

Max serre les dents mais ne dit rien. Clarke pivote et se met à ouvrir les tiroirs, à fouiller dedans. Elle sort une ampoule et une seringue, remplit celle-ci et injecte le liquide transparent dans le bras de Sasha. Son corps se détend immédiatement et sa respiration se stabilise. Clarke examine ensuite son ventre de plus près. Wells ne lui serre plus la main aussi fort. Silencieux, Max penche la tête.

— Elle souffre moins à présent, déclare Clarke à Wells et Max.

— Et ensuite ? s'enquiert Wells. Tu vas extraire la balle ? Elle est ressortie peut-être ?

Clarke ne répond pas. Elle se contente de le fixer, les larmes aux yeux.

— Allez, Clarke ! insiste-t-il. Quel est le plan ? Tu as besoin de quoi pour l'opérer ?

— Wells..., commence Clarke qui contourne la table et pose la main sur son bras. Elle a perdu beaucoup trop de sang. Je ne peux pas...

Wells bondit en arrière, loin de Clarke.

— Alors trouve du sang ! Prends le mien ! s'exclame-t-il. (Il relève sa manche et pose le coude sur la table.) Qu'est-ce que tu attends ? Va chercher une aiguille ! Le matériel nécessaire !

Clarke ferme les yeux un moment puis se tourne vers Max.

— Sans respirateur artificiel, Sasha ne survivrait que quelques minutes si j'essayais de l'opérer. Je crois que c'est mieux ainsi... Elle se repose calmement et vous pourrez passer un peu de temps ensemble avant que...

Max la dévisage. Ou plutôt, il regarde à travers elle, les yeux écarquillés, comme si son cerveau avait coupé l'alimentation pour le protéger de la scène d'horreur devant lui. Puis son expression change et il fixe Clarke.

— D'accord, répond-il d'une voix si calme que Wells pense l'avoir imaginée.

Tenant toujours la main de Sasha dans la sienne, il se penche au-dessus d'elle et lui caresse les cheveux.

— Sasha... tu m'entends ? Je t'aime tellement. Plus que tout au monde.

— Je... t'aime... papa, répond Sasha. Je suis désolée.

— Tu n'as pas à être désolée, répond Max, la voix tremblante tandis qu'il ravale un sanglot. Ma courageuse petite fille.

— Wells..., appelle Sasha d'une voix rauque.

Il se précipite vers elle, saisit son autre main et entrelace ses doigts avec les siens.

— Je suis là. Je ne vais nulle part.

Et ils restent ainsi tandis que les minutes s'égrenent. Clarke se tient en retrait, prête à lui injecter d'autres antidouleurs. Bellamy se tient derrière elle, les bras autour de sa taille. Wells veille à droite de Sasha – il lui tient la main et lui caresse le front. Max cramponne son autre main et lui chuchote à l'oreille. Des larmes coulent sur les joues de sa fille. Elle respire plus lentement, moins fréquemment. Son corps s'éteint à petit feu et aucun d'eux ne peut l'en empêcher.

Si Wells pouvait arracher son propre cœur pour remplacer celui défaillant de Sasha, il le ferait sans hésiter. La douleur ne peut pas être pire que celle-ci. Chaque fois qu'elle inspire péniblement, la poitrine de Wells se serre et il manque s'évanouir. Pourtant, il reste où il est et

contemple Sasha, ses longs cils qui tremblent, ses taches de rousseur qu'il aime tant. Ces taches qui feront partie de sa vie à tout jamais, pense-t-il, aussi indéfectibles que les étoiles.

Il ne la connaît peut-être que depuis quelques semaines, mais son existence a basculé du tout au tout dans ce court laps de temps. Quand il l'a rencontrée, il était perdu et effrayé. Il faisait semblant de maîtriser la situation alors qu'il se prenait pour un imposteur. Elle avait cru en lui, l'avait aidé à devenir un leader juste et à l'écoute. Elle lui avait servi d'exemple, montré ce que signifiaient vraiment les mots courage, altruisme et noblesse.

— Je t'aime, lui murmure-t-il en l'embrassant sur le front, les paupières puis les lèvres.

Il expire, souhaitant plus que tout au monde que son souffle passe dans le corps de Sasha. Il aurait pris un millier de balles avec joie si Sasha avait pu échapper à cet unique projectile. Ne serait-ce que pour épargner cette douleur à Max. Il sait que jamais il ne se le pardonnera et jamais il ne pardonnera non plus aux hommes qui lui ont fait ça.

Sasha exhale un dernier soupir et cesse de respirer. Clarke se sépare de Bellamy pour tenter de la ranimer pendant que Max et Wells les observent dans une agonie silencieuse. Au bout des plus longues minutes de la vie de Wells, Clarke pose une oreille sur la poitrine de Sasha, attend un moment puis lève la tête. Elle pleure à chaudes larmes.

— Non..., lâche Wells, incapable de regarder Max.

C'est terminé.

Quelqu'un, peut-être Bellamy, le serre dans ses bras mais il ne ressent quasiment rien. Juste le poids énorme qui lui écrase le cœur, tandis que sa poitrine s'effondre sur elle-même. Soudain, c'est le noir absolu.

CHAPITRE 20

Glass

Luke est brûlant de fièvre. Glass le devine rien qu'en le regardant. Il a les yeux vitreux et, même si son visage est rouge, ses lèvres sont sèches et grises. Elle se creuse la tête pour se rappeler ce que sa mère faisait quand elle était malade, petite. Elle met un linge humide sur le front de Luke, le déshabille, lui enlève son T-shirt pour que l'air du dehors rafraîchisse son corps endormi. Elle le redresse toutes les deux heures et porte une tasse d'eau à ses lèvres, le pressant de boire. Mais elle ne peut rien faire pour son horrible blessure à la jambe.

La lance lui a laissé une profonde entaille. Glass a failli s'évanouir quand elle l'a traîné à l'intérieur, allongé par terre et déchiré son pantalon pour voir la plaie. À travers le sang et la poussière, elle a vu son os d'un blanc saisissant.

La première heure, Luke et elle essayent tour à tour de stopper le flux de sang, en serrant un garrot autour de sa cuisse, mais sans y parvenir. Sous les yeux horrifiés de Glass, Luke devient de plus en plus pâle et une flaque de sang macule à présent le parquet.

— Il va falloir cautériser, décide Luke d'une voix calme, alors que la peur et la douleur lui dilatent les pupilles.

— Cautériser ? répète Glass qui jette le bandage taché de sang et attrape un autre bout de tissu.

— Si j'applique assez de chaleur, le sang s'arrêtera de couler et il n'y aura pas d'infection.

Il désigne avec la tête les braises qui brillent dans la cheminée.

— Tu peux ajouter un peu de bois et attiser le feu ?

Glass se dépêche d'ajouter du petit bois dans le feu mourant et retient son souffle tandis que les flammes reprennent.

— Maintenant, attrape le truc en métal.

Luke lui montre du doigt l'instrument long et fin qu'ils ont trouvé à côté de l'âtre le premier soir.

— Si tu le places directement dans la flamme, il devrait assez chauffer pour faire l'affaire.

Glass ne dit rien mais regarde avec horreur le métal qui se met à

rougeoyer.

— Tu es sûr ? bredouille-t-elle.

Luke hoche la tête.

— Apporte-le. Surtout ne va pas te brûler.

Glass traverse la pièce et s'agenouille lentement à côté de Luke. Il prend une grande inspiration.

— Maintenant, à trois, tu appuies sur la plaie.

Glass se met à trembler. La pièce tourne autour d'elle.

— Luke... Je ne peux pas. Je suis désolée.

Il grimace sous le coup d'une nouvelle vague de douleur.

— Désolée, répète Glass en lui remettant le morceau de métal incandescent.

Elle lui serre l'autre main. Sa peau est à la fois froide et humide de transpiration.

— Ne regarde pas, lui conseille-t-il, les dents serrées.

Un instant plus tard, il hurle tandis qu'un grésillement écœurant résonne dans la maisonnette et qu'une odeur de chair brûlée se dégage. La sueur dégouline sur son front, son cri paraît interminable mais ne l'empêche pas de continuer. Dans un dernier gémissement, il jette par terre la tige de métal qui va rouler dans un coin de la pièce.

Pendant un moment, on dirait que son geste radical a été efficace. La plaie cesse de saigner et Luke profite de quelques heures de repos. Mais le lendemain matin, la fièvre s'est installée. Sa cheville est chaude, rouge et enflée. L'infection gagne du terrain. À intervalles réguliers, Luke se réveille, tremblant de douleur, puis perd à nouveau connaissance. Leur seul espoir consiste désormais à retourner au campement et à le confier à Clarke, mais les chances d'y arriver sont plus minces que celles d'une guérison miraculeuse. En effet, Luke ne tient pas debout et peut encore moins marcher pendant deux jours. Les Nés-Terre ne sont pas partis, ils les observent. Glass perçoit leur présence comme elle perçoit la chaleur qui irradie du corps de Luke.

Elle ne s'est jamais sentie aussi seule de sa vie, pas même lors de ses longs mois d'Isolement. Au moins elle voyait sa compagne de cellule, les gardiens, la personne qui leur apportait à manger. Ici, avec Luke dans les vapes et la menace constante d'une nouvelle attaque, Glass est à la fois isolée et terrorisée. Elle ne peut demander d'aide à personne. Elle garde un œil sur Luke et l'autre sur les bois qui entourent la maisonnette. Elle tend l'oreille jusqu'à en avoir la migraine, guette le moindre craquement de branche, un signe qui l'avertirait de leur retour.

Postée à côté de la porte d'entrée, Glass scrute avec nervosité le feuillage et ne constate rien d'anormal. L'air frais de la forêt lui balaie le visage, la nargue avec des souvenirs de jours heureux en compagnie de Luke. La beauté des arbres, du clair de lune se reflétant sur l'eau...

cela ne signifiera plus rien si on lui arrache Luke. Il remue sur son lit improvisé par terre derrière elle. Glass accourt, lui saisit la main, caresse son front bouillant.

— Luke ? Luke, tu m’entends ?

Ses paupières s’agitent mais ne se soulèvent pas. Il bouge les lèvres mais aucun son ne sort. Glass lui serre la main et se penche pour lui chuchoter à l’oreille.

— Tout se passera bien. Tu vas t’en sortir. Je vais trouver une solution.

— Je suis en retard pour la patrouille, marmonne-t-il en se contorsionnant pour se lever.

— Non, non, ne t’inquiète pas, le rassure Glass, une main sur son épaule.

Se croit-il à bord de la Colonie ?

Il hoche à peine la tête puis ses yeux se referment. Quelques secondes plus tard, il dort. Il relâche la main de Glass et, en douceur, elle allonge son bras contre lui. Puis elle inspecte sa jambe. À présent, la rougeur a atteint le genou. Glass ne s’y connaît pas trop en médecine, mais elle sait que s’il ne reçoit pas très vite des soins, Luke va mourir. Il faut qu’ils partent. Maintenant.

Glass s’assoit à la table en bois de la cuisine et essaie de s’éclaircir les idées, de repousser la peur qui lui ronge l’estomac depuis des jours. La peur ne les aidera pas à partir d’ici. Elle doit réfléchir. Il faut qu’ils retournent au campement ; c’est leur unique chance d’obtenir l’aide dont Luke a besoin. Seulement, comment le transporter – il peut à peine marcher avec son aide – alors s’il faut en plus échapper aux Nés-Terre... Une sortie dans l’espace lui semble soudain plus facile en comparaison ! Comment évacuer Luke dans ces conditions ?

Glass fouille la maisonnette des yeux à la recherche d’une idée. La peur paralysante lâche peu à peu son emprise sur elle. Son esprit enclenche la vitesse supérieure. Elle pourrait le conduire jusqu’à la rivière... ce plan pourrait marcher... mais comment le déplacer ? Son regard se pose sur un étrange objet qui les a interloqués à leur arrivée. Il est entreposé contre un mur dans un coin, derrière un balai et d’autres ustensiles ménagers vieillots. Glass traverse la pièce, l’attrape et le pose par terre. Aussi grand qu’elle, ça ressemble à une longue planche faites de lattes en bois incurvées à une extrémité. Une corde y est attachée.

Cet objet lui rappelle un truc qu’elle a vu en cours un jour. Les enfants l’utilisaient pour se déplacer sur la neige sur Terre. Elle cherche son nom dans les méandres de son cerveau. *Un toboggan ? Un canoë ?* Glass met le pied sur les lattes pour tester leur solidité. Ça a beau dater d’avant le Cataclysme, c’est encore solide. Si elle pouvait charger Luke dessus, elle le traînerait ; il y aurait seulement quelques ajustements à

faire.

Elle se lève et va chercher sur les étagères de quoi bricoler... la luge ! C'est une luge. Elle en est sûre ! Il lui suffit maintenant de s'organiser. Elle secoue la tête d'un air grave. Si quelqu'un lui avait dit six mois plus tôt – ou même six semaines – qu'elle transformerait une luge en traîneau avec du bric-à-brac trouvé dans une maison abandonnée sur Terre pour transporter son petit ami grièvement blessé à travers les bois, elle lui aurait ri au nez et demandé s'il n'avait pas trop bu de cet alcool de contrebande qui circulait sur *Arcadia* !

Au bout de plusieurs tentatives, elle recule et contemple son œuvre. Cela va marcher. Il le faut ! Glass se servira de la corde pour tirer Luke derrière elle. Afin qu'il ne tombe pas, elle a débité une couverture en lanières pour l'attacher par la taille, les bras et sa jambe valide.

Son traîneau est assez peu conventionnel, mais, avec un peu de chance, il les conduira jusqu'à la rivière. C'est tout ce qu'elle demande.

Glass s'approche de Luke et le secoue doucement.

— Luke, lui chuchote-t-elle à l'oreille. Je vais te déplacer, d'accord ? Nous devons retourner au campement.

Il ne répond pas. Elle glisse les mains sous ses bras, les croise sur son torse et dans un grognement le fait glisser sur le sol. Il tressaille quand sa jambe blessée remue, mais ne se réveille pas pour autant. Elle le hisse sur la luge et le sangle à l'aide des lanières. Accroupie, elle attrape ensuite la corde et se l'enroule autour des mains avant de se relever. Elle tire Luke sur quelques pas et celui-ci reste bien accroché. Son système fonctionne !

Glass s'empare du fusil de Luke, même si elle n'aura sans doute pas le cran de s'en servir, et s'avance d'un pas lourd vers la porte. À la dernière seconde, elle se retourne et attrape une boîte d'allumettes sur la table, au cas où elle doive allumer un feu pendant le voyage. Son délicat fardeau la déséquilibre, mais elle va s'en accommoder. Sans un regard en arrière, elle sort de la maisonnette avec le traîneau et traverse l'étroite clairière.

Clac ! Glass tourne la tête vers l'origine de ce bruit. *Clac* ! à nouveau.

Elle scrute la forêt. Au crépuscule, toutes les ombres s'apparentent à un ennemi.

Elle pivote et retourne en courant vers la maisonnette, traînant toujours Luke derrière elle. Elle perçoit du mouvement du coin de l'œil. Un projectile lui siffle à l'oreille.

Tirant de toutes ses forces Luke qui grogne de douleur, elle ouvre en grand la porte et fonce à l'intérieur tandis qu'une flèche se fiche dans l'encadrement et tremblote pile là où sa tête se trouvait une demi-seconde plus tôt.

La luge glisse derrière elle. Glass lâche le harnais et claque la porte

au moment où deux flèches ricochent sur le bois. Elle s'adosse à la porte fermée et agrippe le fusil dans sa main soudain moite. Elle cherche autour d'elle quelque chose pour barricader la porte. Et s'ils entraient par une des fenêtres ?

Elle rabat le loquet et brandit le fusil de Luke. Tirera-t-elle si un Né-Terre s'introduit par la fenêtre ? Sera-t-elle capable d'abattre un autre être humain ? Seulement, ils sont plusieurs. Une fille qui n'a jamais tenu une arme de sa vie n'est pas de taille contre un groupe de Nés-Terre meurtriers.

Sur son traîneau, Luke gémit.

— Tout va bien se passer, je vais trouver le moyen de nous sortir de là, le rassure-t-elle.

Ce mensonge la contrarie. Comment s'enfuir d'une maison entourée par des Nés-Terre dépourvus de pitié ?

Elle jette un coup d'œil par un coin de fenêtre. La lumière décolorée joue avec les ombres, mais elle perçoit du mouvement. Des silhouettes armées d'arcs et de haches courent entre les arbres

Glass s'adosse à la porte et ferme les yeux. C'est fini. Cette fois-ci, ils vont achever Luke et la tuer elle aussi. D'une seconde à l'autre, il va y avoir des bruits de pas, des fenêtres fracassées, la porte derrière elle défoncée.

Mais aucun son ne lui parvient à part le souffle du vent et le bruissement de la rivière. Ils attendent qu'elle sorte. Étaient-ils dehors pendant tout ce temps, guettant sa sortie pour l'abattre proprement ?

Ils l'ont coincée. Elle n'a nulle part où aller, rien à faire si ce n'est attendre qu'ils en aient marre de poireauter, forcent la porte ou les fenêtres. Elle réfléchit à toute allure. Comment sortir ?

Même si elle pouvait les distraire assez longtemps pour s'éloigner de la maisonnette sans être criblée de flèches, que se passerait-il ensuite ?

Paniquée, elle inspecte fébrilement la pièce, cherche ce qui pourrait détourner leur attention, lui faire gagner du temps. Rien. Elle est sur le point de pousser un hurlement de frustration quand elle se souvient de l'objet qu'elle tient dans la main. Elle le serrait tellement fort qu'elle l'avait oublié. Glass déplie les doigts et là, écrasée dans sa paume, elle découvre la boîte d'allumettes qu'elle avait saisie au vol en partant.

Un plan désespéré et dingue se forme dans son esprit. Si elle ne peut pas les semer sur le chemin de la rivière, elle va s'échapper sans avoir besoin de courir. Avant de pouvoir changer d'avis, elle se met au travail.

Glass rampe sur le sol et s'assoit sous la fenêtre près de la porte d'entrée. Elle enroule un morceau de drap déchiré autour d'un bout de bois et craque une allumette. Elle met le feu au drap et, quelques

secondes plus tard, elle brandit une torche.

Tandis que la flamme vacille et grandit, Glass prend une grande inspiration et compte à rebours : « Trois, deux, un... »

Elle se lève d'un bond et, après un rapide coup d'œil par la fenêtre ouverte, jette la torche sur le tas de bois sec que Luke et elle ont empilé contre la maison.

Elle se baisse à la hâte et patiente, les sens aux aguets. Pas un bruit. Pendant un moment pénible, elle se dit que son plan a misérablement échoué. Puis elle l'entend : ce craquement sec suivi par un léger *whoush* tandis que le bois s'embrase. La maisonnette s'illumine, les flammes s'étendant aux broussailles et se précipitant dans les bois, comme elle l'espérait.

Glass se tourne vers Luke. Il n'a pas bougé. Il respire avec difficulté et son front se plisse alors qu'il est allongé, à peine conscient à côté de la cheminée. Si Luke meurt, Glass mourra aussi. C'est clair comme de l'eau de roche.

Le crépitement des flammes se fait plus fort. Au bout de quelques minutes seulement, une odeur âcre envahit la maison. Glass se maudit quand elle comprend la stupidité de son geste – la maisonnette est peut-être en pierre, cela n'empêchera pas la fumée de les asphyxier si le feu les encercle. D'ailleurs, elle commence à s'introduire par la fenêtre ouverte. Glass la voit dans la lueur vacillante du feu.

Elle s'approche de la porte, prête à sortir en urgence. Tandis que la fumée emplit la pièce, elle prend la couverture de Luke et l'arrose avec ce qui leur reste d'eau. Des voix s'apostrophent dans la clairière.

Elle s'agenouille à côté de Luke et place la couverture trempée sur eux deux. L'air se réchauffe peu à peu. La lumière orange tremblote contre la fenêtre. À l'extérieur, les voix s'esclaffent et poussent des hourras. Qu'ils pensent avoir gagné ! Qu'ils pensent qu'elle est morte. Peut-être seront-ils trop stupéfaits pour les pourchasser quand Luke et elle s'enfuiront ?

Luke gigote sur le traîneau. Un gémissement faible s'échappe de ses lèvres.

— Je suis désolée, s'excuse-t-elle. J'aurais dû aller chercher de l'aide plus tôt. Nous n'aurions pas dû rester ici aussi longtemps.

Il fait une telle chaleur que Glass a l'impression que sa peau va peler et fondre. La fumée entre à présent à grosses volutes ; Glass n'y voit quasiment plus rien et respire très mal. Elle se blottit contre Luke sous la couverture et essaie d'évaluer combien de temps ils peuvent survivre dans cette fournaise. S'ils attendent trop longtemps, les flammes encercleront la maison, il leur sera impossible de s'échapper et ils suffoqueront. Les yeux piquants, Glass se soulève et court à la porte. C'est maintenant ou jamais.

Glass ouvre d'un coup sec et regarde dehors. La nuit est tombée et

les flammes rugissantes font danser les ombres, projetant des lumières orange et noires sur la clairière et les arbres.

Elle saisit la corde de la luge, se tapit sous la couverture et charge. Elle a le souffle coupé quand elle passe de la chaleur suffocante de la maisonnette à l'air frais de la nuit.

Luke gémit tandis qu'elle le tire sur le sol cahoteux et descend en courant à la rivière. Pendant plusieurs secondes, elle ne perçoit que le crépitement du feu derrière elle.

Elle entend les premiers cris à l'instant où elle atteint le bateau et commence à le pousser vers l'eau. La lumière des flammes et la fumée n'ont pas suffi à couvrir leur fuite.

— Luke, l'implore-t-elle en le levant. Il faut que tu m'aides. Un petit peu.

Ses yeux s'entrouvrent et elle sent ses muscles se raidir. Une fois qu'il est debout sur sa jambe valide, elle se glisse sous son bras pour le soutenir. Ensemble, ils basculent vers l'avant. Glass tâche de contrôler la chute de Luke tandis qu'il s'effondre au ralenti dans l'embarcation. Elle charge la luge à sa suite et se met à pousser le bateau de la berge jusqu'à la rivière.

Une volée de flèches vient s'abattre dans un *splash* devant elle. Un bruit de pas précipités s'approche d'eux tandis qu'elle se jette de tout son poids contre l'embarcation pour la mettre à l'eau.

À la dernière seconde, elle bondit et manque rater le bateau quand l'eau s'en empare et l'emmène en aval.

Elle tourne la tête et voit sur le fond rougeoyant de la maison en flammes des ombres qui dévalent la colline. Glass s'allonge à côté de Luke tandis que d'autres flèches ricochent sur la coque métallique.

Ils prennent de la vitesse au fur et à mesure que le courant de la rivière agitée s'accroît. Quand elle lève la tête, elle aperçoit des silhouettes qui courent sur la berge. Éclairées par le feu et le clair de lune, elles semblent à peine humaines.

Glass garde la tête baissée pendant que la rivière aborde une courbe. Les dernières flèches frappent le bateau. Elle reprend enfin son souffle, se relève et attrape la pagaie qu'elle plonge dans l'eau pour accélérer. Quand elle pense avoir enfin distancé les Nés-Terre, elle essaie de s'approcher de la berge à l'aide de la pagaie, sans succès. Le bateau continue sur sa lancée. Le cœur battant, elle se demande s'ils prennent la bonne direction. Elle repense à la boussole de Luke. S'ils ont marché vers le nord, comme il le souhaitait, il leur faut aller plein sud.

Au bout d'une demi-heure de descente, la rivière se rétrécit au point qu'un épais buisson les ralentit. Glass décide de sauter dans l'eau froide et de tirer le bateau sur la rive. Elle sort la boussole de son sac et la pose par terre, comme Luke le lui a montré. Par chance, ils se

dirigent bien vers le sud. Le sud-est tout du moins. Ce ne devrait pas être trop difficile de retrouver le chemin, espère-t-elle. Si elle peut déplacer Luke...

— Encore une fois, s'il te plaît, le supplie-t-elle. J'aimerais que tu te lèves et marches avec moi encore une fois.

Il grogne mais, lorsqu'elle l'extrait de la coque du bateau, il coopère et se tient debout. Il titube dans l'eau peu profonde avant de s'effondrer sur la berge.

Soulagé de leur poids, le bateau se soulève puis le courant impétueux l'entraîne dans la nuit. Œuvrant vite et en silence, Glass installe Luke sur la luge et saisit la corde.

Le bruit de la rivière s'estompe au fur et à mesure qu'ils s'enfoncent dans la forêt, mais Glass a trop peur de s'arrêter pour regarder derrière eux. Elle doit absolument avancer et trouver de l'aide, coûte que coûte.

CHAPITRE 21

Wells

C'est entièrement sa faute. Comme il s'en veut !

Wells donne un grand coup de poing dans le mur en pierre. Du sang coule de ses articulations mais il n'enregistre même pas la douleur. Il ne ressent que le poids de plus en plus lourd de ses erreurs stupides et égoïstes qui menace de l'écraser.

Il ne pensait pas éprouver une telle souffrance. C'est pire qu'après l'arrestation de Clarke ou la mort de sa mère. Wells n'a jamais été aussi accablé. Il examine la minuscule pièce, cherche quelque chose à frapper du poing ou du pied. Il n'y a que son lit étroit. Le lit dans lequel dormait Sasha quelques heures plus tôt. Et maintenant, elle est morte.

Wells s'effondre sur le matelas et s'allonge sur le dos. La boule qui lui oppresse la poitrine est si forte et puissante qu'elle en semble presque palpable. Il se couvre le visage avec les bras. Il aimerait juste bloquer la lumière, éteindre son cerveau, repousser tout et tout le monde. Il veut le vide absolu. Il veut dériver dans le silence profond et infini de l'espace. S'il était à bord de la station orbitale, il n'hésiterait pas à ouvrir le sas et à se jeter dehors.

Il en finirait là s'il pouvait. Il se rayerait de l'équation si cela pouvait aider les autres. Mais il a trop honte pour tout laisser en plan, pour partir au milieu de la pagaille qu'il a créée. Comment arranger les choses ? Il est impossible d'arrondir les angles entre les Nés-Terre et Rhodes. Impossible de ramener Sasha à la vie. Impossible de réparer le cœur brisé de Max.

Si seulement il avait réfléchi avant de tout mettre en branle. Si seulement il n'avait pas agrandi la brèche du sas, les capsules de sauvetage ne seraient pas parties aussi précipitamment. Les Colons auraient eu plus de temps pour les préparer et peut-être qu'ils auraient envoyé plus de gens sur Terre. Au lieu de cela, tous ceux et toutes celles qui ne se sont pas battus pour obtenir leur place à bord vont bientôt mourir là-haut par manque d'oxygène.

Si seulement il n'avait pas eu l'idée de la fausse attaque pour sortir

Bellamy de prison, peut-être que Rhodes et ses hommes auraient moins peur de la faction agressive des Nés-Terre. Peut-être n'auraient-ils pas eu recours si précipitamment à cette violence qui a tué Sasha ? Et pour commencer, s'il n'était pas sorti avec Sasha, elle aurait peut-être mené une longue vie paisible sans lui.

Wells pense qu'il va s'asphyxier sous la pression. Il a le souffle court, la panique le gagne. Il n'a nulle part où aller, rien à faire, rien à dire. Il est coincé.

Au moment où il envisage sérieusement de partir en courant et de quitter le mont Weather, une voix familière l'appelle. Il ouvre les yeux. La silhouette de Clarke se dessine dans le couloir.

— Je peux entrer ?

Wells se redresse brusquement puis s'adosse au mur et enfouit sa tête dans ses mains. Clarke s'accroupit à côté de lui. Ils restent ainsi sans se parler pendant plusieurs minutes.

— Wells, j'aimerais avoir les mots...

— Il n'y a rien à dire.

Elle pose une main sur le bras de Wells qui tressaille. Au lieu de retirer sa main, elle lui presse le poignet.

— Je sais. J'ai perdu beaucoup d'êtres chers moi aussi. Je sais que les mots ne font aucune différence.

Wells ne croise pas son regard mais il est content qu'elle ne lui sorte pas des clichés comme : « Sasha est dans un monde meilleur », etc. Il en a assez entendu quand sa mère est morte, même si à l'époque, une partie de lui y croyait. Il imaginait sa mère sur Terre, son esprit retourné vers le vrai siège de l'humanité au lieu d'être condamné à passer l'éternité parmi les étoiles froides et insensibles. Là, c'est différent. Sasha était déjà chez elle. Maintenant elle n'est nulle part, chassée bien trop tôt d'un monde qu'elle adorait.

— Je suis tellement désolée, Wells, murmure Clarke. Sasha était incroyable. Si intelligente. Si forte. Noble aussi. Comme toi. Vous formiez une équipe modèle.

— Noble ? répète Wells – ce mot a un goût amer dans sa bouche. Clarke, je suis un meurtrier !

— Un meurtrier ? Non, Wells. Ce qui est arrivé à Sasha n'est pas ta faute. Tu le sais, dis ?

— C'est totalement ma faute. À cent pour cent.

Wells se lève du lit et arpente la chambre tel un prisonnier à l'Isolement qui compterait les heures avant son exécution.

— De quoi tu parles ? lui demande Clarke, à la fois perplexe et inquiète.

— C'est moi la raison de ce chaos. C'est moi le connard égoïste qui

détruit tout sur son passage. Sans moi, tout le monde là-haut, continuerait-il en levant l'index, serait encore en vie aujourd'hui.

Clarke se lève à son tour et fait quelques pas hésitants vers lui.

— Wells, tu es épuisé. Tu devrais t'allonger un moment. Tu te sentiras mieux après un peu de repos.

Elle a raison. Il est épuisé. Parce qu'il a vu l'amour de sa vie mourir sous ses yeux, mais pas uniquement... Le poids de son terrible secret l'a privé de ses dernières forces. Il s'écroule sur le lit. Clarke s'approche et le prend dans ses bras.

Il n'a plus rien à perdre. Il se méprise tellement. Quelle importance si tous les autres le méprisent aussi ?

— Il y a quelque chose que je ne t'ai pas dit, Clarke.

Elle se crispe mais reste silencieuse en attendant qu'il poursuive.

— J'ai saboté un sas sur *Phoenix*.

— Pardon ?

Il n'ose pas la regarder, ce qui ne l'empêche pas de percevoir le trouble et l'incrédulité dans sa voix.

— Il était déjà défectueux. J'ai agrandi la brèche pour que l'air s'échappe plus vite. Pour que tu sois envoyée sur Terre avant ton dix-huitième anniversaire. Ils allaient te tuer, Clarke ! Je ne pouvais pas accepter ça. Pas après ce que je t'avais fait subir. Tu étais à l'Isolement à cause de moi.

Comme Clarke reste muette, Wells reprend. Un étrange mélange engourdisant de soulagement et d'horreur se diffuse en lui quand il prononce ces mots qu'il a toujours eu peur de dire à voix haute.

— C'est à cause de moi s'ils ont dû abandonner la station si vite, si tant de gens sont restés coincés là-haut, en train de suffoquer.

Le silence de Clarke le contraint à lever la tête. Il s'attend à lire de l'horreur et de la haine sur son visage. Au contraire, elle a l'air triste et effrayée. Ses yeux écarquillés la font paraître plus jeune, presque vulnérable.

— Tu as fait ça... pour moi ?

Wells hoche lentement la tête.

— Il le fallait. J'ai surpris une conversation entre mon père et Rhodes. Soit ils te tuaient après ton anniversaire, soit ils t'envoyaient sur Terre. L'option A n'était absolument pas envisageable.

Quand elle prend la parole, il est surpris de ne déceler aucune rancœur dans sa voix. Juste de la tristesse.

— Ce n'est pas ce que j'aurais voulu. J'aurais préféré mourir que mettre autant de vies en danger.

— Je sais.

Il se prend la tête dans les mains. La honte lui brûle les joues.

— C'était dément et égoïste. Je n'aurais pas pu vivre avec ta mort sur la conscience ; maintenant c'est pire...

Il éclate d'un rire bref et amer.

— Aujourd'hui, je réalise que la meilleure solution aurait été de me tuer. Si je m'étais jeté par ce sas, j'aurais épargné beaucoup de souffrance à tout le monde.

Clarke se place en face de lui et le regarde, consternée.

— Wells, ne dis pas des trucs pareils. Oui, tu as fait une erreur. Une grosse erreur. Mais cela ne remet pas en cause toutes les choses incroyables que tu as accomplies. Pense à tous les gens que tu as sauvés ! Si tu n'avais pas trafiqué le sas, chacun des 100 aurait été exécuté et nous n'aurions pas été envoyés sur Terre. Il n'y a pas que moi. Pense à Molly, à Octavia, à Eric. Et puis c'est grâce à toi si nous avons pu survivre sur Terre.

— Tu parles ! C'est toi qui as sauvé la vie de tout le monde. J'ai juste coupé du bois !

— Tu as fait de cette planète sauvage et hostile notre maison. Tu nous as montré ce dont on était capables, ce que nous pouvions réaliser en travaillant ensemble. Tu as été une source d'inspiration, Wells. Tu fais ressortir le meilleur de chacun d'entre nous.

C'est ce qu'il aimait chez Sasha : elle l'incitait à vouloir être une meilleure personne, un meilleur leader. Il n'avait pas été à la hauteur – jamais Clarke ne le convaincrait du contraire. Devait-il baisser les bras pour autant ? Il lui devait plus que cela.

— Je... Je ne sais plus quoi faire, lui avoue-t-il.

— Tu pourrais commencer par te pardonner à toi-même. Un petit peu.

Wells ignore comment s'y prendre. Il a passé sa vie au bon endroit au bon moment, à obéir aux ordres, à faire ce qu'on attendait de lui. Il a toujours été honnête, fait le bon choix, même si cela allait à l'encontre de ses intuitions. Pourtant, au moment le plus crucial d'entre tous, il avait faibli et des milliers de personnes en avaient pâti. Il était impardonnable.

Clarke le connaît si bien qu'elle lit en lui comme dans un livre ouvert.

— Je sais mieux que quiconque que tu n'aimes pas montrer tes émotions, Wells. Mais parfois tu es obligé. Il va falloir t'en servir. Sois humain. Cela fera de toi un chef encore meilleur.

Wells lui prend la main et la serre fort. Il est sur le point de répondre quand ils entendent du vacarme à l'extérieur. Tous deux bondissent sur leurs pieds, sortent en courant de la chambre et suivent le flot de personnes dans le couloir.

Max est debout devant le grand espace caverneux qui tient lieu de centre des opérations. Il a l'air dévasté, les épaules avachies sur sa silhouette très maigre.

— Nous avons des visiteurs, annonce-t-il en désignant quelqu'un

hors de vue.

Aussitôt, des centaines de têtes se tournent pour voir qui est entré dans le bunker.

— Ne vous inquiétez pas, aucun d'eux n'est armé. Nous avons vérifié.

Wells et Clarke poussent un grand soupir de soulagement quand ils reconnaissent une bonne dizaine de leurs camarades, Eric et Felix à leur tête.

— C'est Rhodes qui vous envoie ? demande Max.

La foule retient son souffle en attendant la réponse.

— Non, répond Eric, aussi calme et assuré qu'à son habitude. Nous voulons nous joindre à vous. Nous n'avons plus rien à voir avec Rhodes et les autres Colons.

Max les examine d'un œil critique. Ses années d'expérience ont aiguisé sa capacité à cerner le caractère des gens.

— Pour quelle raison ?

Eric le fixe sans ciller.

— Ils ont pris le contrôle. Ce n'est plus le campement que nous avons construit. Il n'y a ni discussion ni coopération. Rhodes donne des ordres à tout le monde, les gardes s'assurent qu'on obéit. On se croirait revenus sur la station. La prison fabriquée pour Bellamy est déjà pleine et les gardes ont tabassé une femme si violemment qu'elle ne pourra sûrement pas remarcher.

Il s'interrompt et se tourne face aux Nés-Terre qui le regardent, mal à l'aise. Il observe la foule jusqu'à ce qu'il repère Wells.

— Tout était beaucoup mieux quand tu t'occupais du campement, Wells. Tu représentais quelque chose et cela valait la peine qu'on se batte.

Le chagrin qui étreint le cœur de Wells lâche un peu prise et une lueur d'espoir naît en lui.

Max s'éclaircit la voix. Tous les regards se tournent vers lui.

— Vous êtes les bienvenus parmi nous. Nous vous aiderons bientôt à vous installer. Mais d'abord, avez-vous connaissance des projets de Rhodes ?

— Oui, annonce Felix en avançant d'un pas. Voilà pourquoi nous sommes venus dès que possible. Je me suis porté volontaire pour travailler avec les gardes, ce qui m'a permis d'entendre leurs conversations. Ils ne croient pas en l'existence de deux clans de Nés-Terre. Ils pensent que vous êtes tous dangereux et nous n'avons pas pu les convaincre du contraire. Ils sont persuadés que vous vous êtes ligüés.

— Ils ont prévu une attaque, enchaîne Eric. Une grosse. Ils ont plus d'armes que nous le croyions. Ils stockent des fusils et des munitions dans une cache secrète au fond des bois.

La salle se remplit de chuchotements et de murmures inquiets.

Max sourcille à peine. Son naturel a repris le dessus, une petite étincelle brille à nouveau dans ses yeux.

— Souhaitez-vous vous battre à nos côtés ? demande-t-il aux arrivants.

Eric, Felix et les autres hochent la tête avec vigueur. Gratitude et fierté gonflent la poitrine de Wells.

— Très bien alors. Nous avons une chance maintenant que vous nous soutenez. Nous voulions seulement aider vos amis, mais apparemment, le conflit est inévitable. C'est une question de temps avant que Rhodes ne déclenche les hostilités. Mieux vaut s'en occuper rapidement, avant (la mine sombre, il prend une grande inspiration)... avant que nous ne comptions plus de blessés.

Bellamy se précipite vers Eric.

— Et Octavia ? Elle ne vous a pas accompagnés ? Comment va-t-elle ?

— Elle va bien, mais non, elle n'est pas venue avec nous. C'était une décision difficile : elle a choisi de rester avec les enfants, sachant que la situation devenait de plus en plus dangereuse.

Eric se radoucit et pose une main sur l'épaule de Bellamy.

— Ne t'inquiète pas, intervient Wells. Dès que nous aurons botté les fesses de Rhodes, nous les rapatrierons tous ici. Octavia, les gamins et tous ceux qui voudront se joindre à nous.

Bellamy hoche la tête. Sous les yeux de Wells, la mélancolie dans son regard se transforme en détermination. Il est disposé à se battre. Ils le sont tous.

De son côté, Max est déjà en grande conversation avec ses adjoints et, à l'évidence, ils parlent plan de bataille. Il se tourne vers Wells qui évite soigneusement son regard. Inutile de rappeler à Max qu'il sera à tout jamais le garçon qui a provoqué la mort de sa fille. Pourtant, à sa grande surprise, Max l'interpelle.

— Viens par ici, Wells. Nous avons besoin de toi.

CHAPITRE 22

Clarke

Clarke a passé chaque minute de son temps libre dans le local radio, et aujourd'hui ce ne sera pas différent. Après la réunion stratégie avec Max, chacun est allé de son côté se préparer pour la bataille. D'après Eric, Rhodes et ses gardes ont l'intention d'attaquer juste avant l'aube, le lendemain. Il ne leur reste plus que huit heures.

Tous ont convenu qu'il valait mieux attendre que les Colons viennent au mont Weather, où les Nés-Terre auront l'avantage. Ils ont leur bunker ultra solide, protégé de toutes parts par des parois rocheuses. Ils connaissent le terrain comme leur poche, contrairement à Rhodes et ses sbires. Un groupe de Nés-Terre se trouve déjà dans les bois, invisibles en haut des arbres. Dès que les Colons seront en contrebas, ils descendront de leur perchoir. Le vice-chancelier et ses guerriers seront pris en étau entre eux et ceux du mont Weather.

Ce plan d'attaque a ses limites, mais ils n'en ont pas d'autre. Ils comptent sur l'effet de surprise... et sur la chance. Pendant que les autres font les cent pas dans les couloirs et attendent le signal pour se mettre en position, Clarke cherche du réconfort dans le local radio. Elle a presque l'impression que ses parents sont là – pour la rassurer et lui redonner espoir.

Le calme lui permet également de digérer la confession de Wells. Jamais dans ses rêves les plus fous, dans ses cauchemars les plus atroces, elle n'aurait imaginé Wells capable d'un tel geste. Il a mis en danger la vie de tous les occupants de la Colonie pour lui offrir la chance de voir son dix-huitième anniversaire ! Soudain, Clarke est prise d'une nausée qui l'oblige à s'agenouiller. Tous ces Colons – quasiment tous ceux qu'elle a croisés dans sa vie – sont morts à cause d'elle. Parce que Wells voulait la sauver. Dieu sait qu'elle n'est pas en position de le juger. Quand Clarke a découvert que ses parents expérimentaient sur des enfants non déclarés au centre médical, elle n'a rien fait pour les en empêcher. Plus que quiconque, Clarke sait ce qu'il arrive quand on fait passer les êtres chers avant le reste. Elle a toujours vu le monde en noir et blanc, séparé le bien du mal avec autant d'assurance qu'elle

différençiait cellules végétales et cellules animales en examen de bio. Cependant, l'année précédente l'avait obligée à suivre un cours intensif et brutal de relativisme moral.

Clarke joue avec les cadrans et les boutons tandis que ces pensées défilent dans son esprit. Un sifflement sonore et régulier emplît la pièce, rebondit contre les murs en pierre. Elle essaie une nouvelle combinaison et le sifflement se fait plus grave. Soudain, un gémissement aigu le remplace. Clarke se redresse sur son siège. C'est un son qu'elle n'a jamais entendu avant. En douceur, Clarke pousse le cadran un poil plus loin. Le gémissement s'arrête et, pendant une seconde, Clarke ne perçoit que des parasites. Elle perd espoir.

Tout à coup, elle entend quelque chose, un son très faible, semblable à un murmure dans le vent, impossible à identifier et pourtant très familier en même temps. Le son se fait plus fort, comme s'il s'approchait d'elle. Clarke penche la tête vers le haut-parleur, tend l'oreille. Elle n'est pas sûre de ce qu'elle a entendu. Serait-ce... ? Elle secoue la tête. Non, elle imagine des choses. Est-elle désespérée au point de perdre la boule ?

Puis le son se fait plus fort, plus clair... Une voix ! Clarke n'invente rien. Elle en a la chair de poule, son cœur bat à tout rompre dans sa poitrine. Clarke connaît cette voix.

C'est celle de sa mère.

Les mots lui parviennent à pleine puissance.

— Essai radio. Anatole ici Xavier. Essai radio.

Clarke ferme les yeux et se laisse submerger par la voix de sa mère qui la remplit du plus merveilleux mélange de soulagement et de joie, comme le bruit d'un cœur qui repart après un infarctus. Les mains tremblantes, elle appuie sur le bouton qui transmet sa voix à travers les ondes.

— Maman ? chevrote Clarke. C'est... C'est toi ?

Un long silence s'ensuit. Clarke retient son souffle jusqu'à ce que sa poitrine lui fasse mal.

— Clarke ? Clarke ?

Aucun doute : c'est bien Mary. Puis Clarke entend une voix d'homme en arrière-plan. Son père ! David. On ne lui a pas menti : ils sont vivants.

— Clarke, c'est bien toi ? lui demande sa mère sur la fréquence, avec un étonnement teinté d'incrédulité. Tu es... sur Terre ?

— Oui... Je suis là. Je suis...

Un sanglot s'échappe de sa gorge tandis que les larmes ruissellent sur son visage.

— Clarke, il y a un problème ? Ça va ?

Elle aimerait rassurer sa mère, mais aucun mot ne sort de sa bouche, juste d'autres sanglots. Clarke évacue toutes les larmes qu'elle

n'a pas pu verser à cause de sa torpeur au cours de ses longs mois solitaires à l'isolement. À l'époque, elle se croyait vraiment seule dans l'univers. Son cœur est tellement plein de joie, son bonheur lui fait presque mal. Elle ne peut pas s'arrêter de pleurer.

— Clarke ! Mon Dieu. Que se passe-t-il ? Où es-tu ?

Clarke s'essuie le nez avec le dos de la main et prend une profonde inspiration.

— Je vais bien. Je n'arrive pas à croire que je vous parle. Ils m'ont dit que vous aviez été exécutés. Je... je vous croyais morts.

Elle repense à toutes les conversations à sens unique qu'elle a eues avec ses parents depuis un an et demi. Elle imaginait leur réaction quand elle leur parlerait de son procès, de Wells, et surtout de toutes les merveilles terrestres.

Pendant dix-huit mois, ses pensées, ses confessions à ses parents, ses prières et supplications n'avaient eu pour réponse qu'un silence étouffant. Et voilà qu'aujourd'hui le silence se dissipe et emporte avec lui un poids qui pesait sur son cœur sans qu'elle s'en aperçoive.

— Ça va, Clarke. Nous sommes là. Nous sommes vivants. Où es-tu ? lui demande son père à la voix si solide, si rassurante.

— Dans le mont Weather, répond-elle avec un sourire en s'essuyant le nez sur sa manche. Et vous ?

— Oh, Cl..., commence sa mère, brusquement interrompue tandis que le gémissement aigu reprend.

— Non ! hurle Clarke. Non, non, non...

Prise de frénésie, elle tourne les cadrans dans tous les sens sans retrouver la bonne fréquence. Ses larmes de joie se transforment en larmes de frustration au fur et à mesure que l'angoisse lui comprime la poitrine. Elle a l'impression de perdre de nouveau ses parents.

— Bordel ! s'écrie-t-elle en frappant la console de toutes ses forces. Elle doit retrouver ce satané signal.

Elle n'en aura pas l'occasion : la porte s'ouvre grande et plusieurs compagnons de Max se précipitent dans le local.

— Clarke ! Ils sont là. Viens !

— Mais il est trop tôt ! s'étonne-t-elle. Comment sont-ils arrivés aussi vite ?

— On en sait rien mais on doit gagner nos postes illico.

Elle a la tête qui tourne. C'est sûr à présent : Rhodes et ses gardes se préparent à attaquer la base.

— Nous ne sommes pas prêts...

— On n'a pas le choix, répond l'homme. C'est l'heure.

Clarke bondit de son siège et s'essuie le visage, contente que tout le monde soit trop occupé pour lui demander les raisons de ses larmes. Sans s'attarder sur les lumières qui clignotent, le sifflement constant et le grésillement de la radio, elle quitte la pièce en courant, prête à

s'armer pour la bataille.

CHAPITRE 23

Bellamy

Son épaule ne lui fait plus mal. L'adrénaline qui circule dans son corps vaut tous les antidouleurs du monde. Bellamy saute d'un pied sur l'autre, secoue ses mains impatientes de tenir une arme. Il hésite entre deux plaisirs : planter une de ses flèches qu'il a taillées avec amour dans la gorge de Rhodes ou lui enfoncer une lance dans la poitrine.

Les Nés-Terre se rassemblent dans la grande salle caverneuse qui est devenue leur quartier général. De nombreux adultes sont armés de couteaux, de lances et parfois d'arcs. D'autres s'apprêtent à conduire enfants et personnes âgées dans les profondeurs de la forteresse. Bellamy se saisit d'un arc, le sourcil froncé tandis qu'il teste la corde.

— Tu es sûr que c'est une bonne idée, Bel ? lui demande calmement Clarke. Tu as reçu une balle. Il faudra un moment avant que tu sois complètement guéri.

— Économise ta salive, Griffin, réplique-t-il tout en cherchant des flèches. Il n'est pas question que ces gens risquent leur vie pour moi pendant que je me la coule douce ici.

— Sois prudent, c'est tout.

Elle est blême et a les yeux rouges. Au cours des quelques minutes qu'ils ont eues en tête à tête, tout en se préparant à se battre, elle lui a raconté sa brève conversation avec ses parents. Malheureusement, ils n'ont pas le temps de célébrer ce petit miracle. Tous deux doivent se concentrer sur la mission en cours : faire regretter au vice-chancelier d'avoir posé le pied sur Terre.

— Prudent ! C'est mon deuxième prénom, affirme-t-il en mettant de côté quelques flèches qu'il a inspectées.

— Tu ne m'as pas déjà dit que tes prénoms étaient Danger et Victoire ? plaisante-t-elle.

— Je me présente : Bellamy Prudent Danger Victoire Blake.

— Je suis jalouse, j'ai qu'un prénom, moi.

— Oh je peux t'en trouver qui t'iront comme un gant, déclare Bellamy en la prenant par la taille. Voyons... Clarke Je-sais-tout... Clarke Petit-Chef...

Elle lève les yeux au ciel et, pour le taquiner, lui donne une tape sur le torse.

— Clarke Géniale... Clarke Sexy Griffin.

— Je ne suis pas sûre que cela fasse très sérieux sur une porte de bureau, mais j'aime bien.

— Tout le monde est prêt ? s'enquiert Wells qui s'approche du groupe à grands pas.

Son attitude a changé. Même s'il ne porte qu'un T-shirt taché et délavé sur un pantalon déchiré un peu trop court, il se déplace comme s'il était vêtu de son uniforme d'officier. Quelques semaines plus tôt, cette attitude aurait agacé Bellamy. Aujourd'hui, il mesure à leur juste valeur les compétences de son frère.

— Je suis plus que prêt, déclare Bellamy, désireux de motiver tout le monde.

Il lève le bras pour taper dans la main de Felix qui est pâle et n'arrive pas à rester en place.

— J'ai hâte de botter le cul d'un garde de la Colonie ! ajoute Bellamy en décochant à Wells un sourire malicieux.

— J'aimerais avoir ton assurance, lui confie Felix.

— Oh ! Ce n'est pas de l'assurance mais de l'arrogance. Il y a une grosse différence.

— Quoi que ce soit, c'est une bonne chose, commente Wells à la grande surprise de Bellamy. Nous allons en avoir besoin.

Sur un signe de tête de Max, Wells s'avance devant la foule qui se tait brusquement. La tension est palpable, l'air électrique.

— Mes amis, commence Max sur un ton grave. Nous venons d'être informés que deux douzaines de Colons s'approchent du mont Weather. Dans un instant, nous nous mettrons en position, comme convenu. Ils arrivent bien plus tôt que nous ne nous l'attendions ; soyez tranquilles, nous saurons les accueillir. Et souvenez-vous : notre but n'est pas de leur faire du mal mais de les empêcher de commettre des actes absurdes de violence envers les nôtres. Si nous devons utiliser la force pour nous protéger, qu'il en soit ainsi. Mais je répète que ce n'est pas notre objectif.

Il se tourne vers Wells qui s'éclaircit la voix avant de s'adresser à la foule.

— Comme nous le pensions, ils sont équipés de fusils et lourdement armés. Alors soyez prudents et ne prenez pas de risques inutiles. Cependant, même s'ils ont des armes à feu, ils ne sont pas infaillibles.

Il continue par une petite explication sur la manière dont les gardes sont entraînés, leurs formations, les tactiques qu'ils sont susceptibles d'employer. Bellamy s'aperçoit que c'est une bonne chose d'avoir quelqu'un comme Wells qui connaît les troupes de l'intérieur.

— Souvenez-vous bien, enchaîne Max, que nous ne nous battons pas uniquement pour protéger ces jeunes gens venus solliciter notre aide, nous nous battons pour protéger notre mode de vie. Nous avons essayé de parlementer avec nos nouveaux voisins, il est devenu de plus en plus clair que la paix et la coopération ne sont pas leur priorité. Si nous ne nous occupons pas d'eux maintenant, qui sait ce qu'ils tenteront la prochaine fois ?

Il s'interrompt et balaie du regard l'assemblée.

— J'ai déjà perdu ma fille. Je ne supporterai pas de perdre l'un d'entre vous.

Il prend une grande inspiration. Une virulence nouvelle s'infiltre dans sa voix.

— Notre peuple a surmonté des épreuves très difficiles sans baisser les bras. D'autres auraient laissé la Terre dépérir. Nous sommes restés et nous nous sommes battus pour conserver notre mère patrie.

Des vivats s'élèvent parmi la foule. Max sourit.

— Ce sont nos terres, ceci est notre planète. Il est temps de décider quels risques nous voulons prendre pour la protéger.

Souriant, Wells s'approche de Max et lui tend la main. Max la saisit puis attire Wells contre lui et lui donne l'accolade.

— Vous êtes prêts ? s'exclame Wells qui se tourne vers l'assemblée.

Un cri de bataille secoue les parois rocheuses tandis que chacun lève le poing puis rassemble ses lances, flèches et couteaux. Ils se dirigent en silence vers la sortie pour prendre position à l'extérieur, dans l'obscurité des bois au pied du mont Weather.

Clarke jette sur son épaule un sac rempli de matériel médical et s'empare d'un long couteau.

— Où vas-tu ? lui demande Bellamy, son excitation se teintant d'appréhension.

Elle lève le menton et lui lance le plus déterminé des regards.

— Des gens vont être blessés dehors. Ils auront besoin de moi.

Bellamy s'apprête à protester quand il réalise à quel point ce serait égoïste. Clarke a raison. Vu qu'elle possède, et de loin, la plus grande expérience médicale parmi eux tous, il est logique qu'elle aille sur le terrain.

— Fais attention, la supplie-t-il. Fais très attention, d'accord ?

— Promis.

Bellamy glisse la main sous le menton de Clarke et le soulève.

— Clarke, quoi qu'il arrive, sache que...

Elle secoue la tête et l'interrompt d'un baiser.

— Tais-toi. Tout va bien se passer.

Il lui sourit et remarque :

— Tu fais des progrès question arrogance.

— J'ai appris auprès du meilleur.

Il l'embrasse, attrape son arc et se dirige vers l'escalier.

— Bellamy ! l'interpelle Wells qui le rejoint en courant. Écoute, je sais que tu ne vas pas apprécier, mais ce serait mieux pour tout le monde si tu restais à l'intérieur.

— Quoi ? s'exclame Bellamy, les yeux plissés. Tu veux rire ? Il est hors de question que je reste là. Je n'ai pas peur de Rhodes et de ses sbires. Qu'ils essaient de m'abattre à nouveau !

Bellamy foudroie Wells du regard. Il lutte contre la colère et l'indignation qui bouillonnent dans sa poitrine. Wells est taré s'il pense l'empêcher de se battre ! Comme si sa liaison avec la fille défunte du chef des Nés-Terre faisait de lui le second de Max ! Heureusement, ces pensées indignes qui ont germé dans son cerveau disparaissent aussi vite qu'elles y sont apparues. Wells a raison. Cette histoire dépasse Bellamy et son désir de vengeance. Il doit faire ce qu'il y a de mieux pour le groupe – profil bas en l'occurrence.

Il lance un sourire chagriné à Clarke tandis qu'il pose à regret son arc par terre puis se tourne vers Wells et lui tend la main.

— Sois prudent dehors, mec, et mets une bonne branlée à Rhodes de ma part.

Souriant, Wells lui serre la main puis le prend dans ses bras.

— À plus tard, frerot. Clarke, tu es prête ?

Elle acquiesce. Bellamy l'étreint et elle reste un long moment la joue contre son torse pendant qu'il lui embrasse le front.

— Je t'aime, lui dit-il quand elle s'écarte.

— Je t'aime aussi.

— Prends bien soin d'elle, Wells, crie-t-il pendant qu'ils grimpent l'escalier.

Wells se tourne et hoche la tête.

— Prends soin de lui, Clarke, ajoute Bellamy à voix basse. Prenez soin l'un de l'autre.

Un instant plus tard, ils ont disparu.

Bellamy ignore combien de kilomètres il a parcourus, à faire les cent pas dans cette grande salle, mais il ne tient pas en place. Il doit bouger. Un silence inquiétant règne dans le bunker. Quinze minutes passent, puis vingt. Bellamy n'en peut plus. Il quitte la pièce, gravit l'escalier en colimaçon et ouvre la porte de mont-Weather. Il reste dans l'ombre du couloir et tend l'oreille au cas où la bataille ait commencé.

Finalement, un long sifflement grave s'élève dans la colline, suivi de trois gazouillis courts. Les hommes de Rhodes sont proches. Bellamy retient son souffle. Quelques secondes plus tard, un premier coup de feu résonne, puis un autre, puis trop pour pouvoir les compter. La nuit s'illumine de coups de feu ; des dizaines de lances et de flèches sifflent

entre les arbres. Des hurlements montent, comme si la terre criait sa souffrance. Puis, comme tombés du ciel, des hommes et des femmes blessés sortent de la forêt et titubent dans la clairière. Certains sont des Colons, les autres des Nés-Terre. Tous sont couverts de sang et se tordent de douleur. Ce carnage instantané lui fait penser au bain de sang engendré par le crash des capsules de sauvetage.

Sans réfléchir, il se précipite dans le vif de la bataille. Il s'empare du gourdin d'un Né-Terre mort et en assène des coups puissants. Il cause pas mal de dégâts jusqu'à ce que trois Nés-Terre lui tombent dessus, l'attrapent par les bras et le soulèvent presque. Tandis qu'ils le traînent à reculons vers la base, Bellamy donne des coups de pied pour se libérer.

— Lâchez-moi, brame-t-il. Je veux me battre.

— Reste caché ! lui ordonne une femme en colère ; aussitôt, Bellamy est saisi de remords – il s'est encore laissé entraîner par son impulsivité !

Il cesse de se débattre et court vers l'entrée. Les Nés-Terre l'encerclent pour le couvrir et galopent avec lui. À quelques mètres des murs protecteurs de mont-Weather, un de ses gardes du corps improvisés pousse un cri et s'écroule. Bellamy se fige, horrifié. Du sang coule de la poitrine du Né-Terre, mais il lève le bras et fait signe à Bellamy de continuer. Celui-ci obéit et pique un sprint. Encore quelques mètres... Il sent que leurs assaillants les talonnent. Il perçoit quasiment leur souffle sur sa nuque, sollicite ses muscles plus que jamais, ses jambes lui brûlent, ses poings et ses coudes se balancent dans sa course.

Au moment où il atteint la porte et la sécurité, le silence s'abat sur la clairière.

— Plus un geste, Blake, ou je les descends tous, aboie un homme dans son dos.

Bellamy s'arrête net. Le souffle court, il se tourne. Un groupe de Colons ensanglantés et contusionnés approche, armes braquées sur lui. Les deux Nés-Terre qui protègent Bellamy font rempart devant lui et lèvent leurs lances. Bellamy serre et desserre les poings. Son cœur bat si fort que tout son corps tremble.

Un Colon en uniforme de garde se poste devant le groupe. Il s'agit de Burnett, le commandant en second de Rhodes. Son regard s'illumine quand il voit Bellamy.

— Écartez-vous, ordonne Burnett aux deux Nés-Terre qui se tiennent entre lui et sa proie.

— Pas question, réplique l'un d'eux, jetant son gourdin d'une main à l'autre.

— Qu'est-ce que ce garçon représente pour vous ? grogne Burnett. Pourquoi voulez-vous mourir pour le protéger ?

— Pour éviter que la Terre soit envahie par des connards de votre espèce, répond le Né-Terre d'un ton calme avant de crier par-dessus son épaule à Bellamy : File !

Ce dernier recule lentement jusqu'à la porte. D'autres Colons se sont rassemblés derrière Burnett, fusil au poing. Bellamy pivote pour courir quand il entend deux pops nets puis le bruit sourd de deux corps qui s'écroulent. Bouche bée, il trébuche. Au moment où ses doigts se referment sur la poignée, une voix l'interpelle :

— Bellamy, nous avons ta sœur.

Il se fige. Sa poitrine se contracte comme si les mots de Burnett avaient enroulé un nœud coulant autour de son cou.

— Vous comptez lui faire quoi ? marmonne-t-il tout en se tournant lentement.

— Pour un garçon obsédé par la sécurité de sa sœur, tu n'as pas hésité à l'abandonner !

— Elle a une vie là-bas, répond Bellamy, ne sachant pas trop s'il parle à Burnett ou à lui-même. Elle commençait à apprendre la signification du mot « bonheur ».

— Maintenant, elle sait ce que veut dire « arrestation », ironise Burnett.

Une colère noire s'empare de Bellamy.

— Elle n'y est pour rien !

— T'inquiète. On ne lui a pas fait de mal... pas encore. Je te propose donc de venir avec moi, calmement. Sinon, je crains de ne pas pouvoir assurer l'intégrité physique de Mlle Blake.

Une image atroce traverse l'esprit de Bellamy qui grimace. Octavia menottée dans la cabane-prison, tout comme lui. Son visage baigné de larmes, les traits tirés, livide tandis qu'elle appelle à l'aide, réclame son frère qui l'a laissée seule avec l'ennemi après avoir juré de la protéger.

— Comment je sais que vous dites la vérité ? l'interroge Bellamy qui cherche à gagner du temps et réfléchit à la suite des événements.

Burnett hausse un sourcil puis il se tourne et émet un sifflement strident. Quelques instants plus tard, la réponse lui parvient dans un bruit de bottes et un cri étranglé. Quatre gardes surgissent d'entre les arbres. Ils traînent deux silhouettes entre eux. Pendant un instant, Bellamy est soulagé de ne pas reconnaître Octavia.

Puis l'horreur lui glace le sang.

Ils ont capturé Clarke et Wells.

Chacun est flanqué de deux gardes. Leurs mains sont solidement attachées dans leur dos et quelqu'un les a bâillonnés. Clarke lance des regards furieux de tous côtés. La peur et la fureur brillent dans ses yeux écarquillés. Wells, lui, se débat violemment dans l'espoir d'échapper à ses ravisseurs.

— Je te demande juste, continue Burnett, de venir avec nous

calmement. Sinon, par ta faute, nous serons obligés de commettre un acte déplaisant.

Et en plus tu te fous de moi, espèce de connard sadique ! pense Bellamy.

Son regard croise celui de Clarke. Ils se fixent un long moment. Quand elle bouge insensiblement la tête, il comprend son message : *Non, ne te rends pas à cause de nous.*

Trop tard. Rhodes et Burnett ont gagné. Il n'est pas question que Bellamy fasse courir un plus grand danger à Clarke et Wells. Ils ont déjà pris trop de risques pour lui.

— Relâchez-les, demande Bellamy en laissant tomber son arc avant de s'avancer vers Burnett, les mains levées. Je ferai ce que vous voudrez.

Les hommes de Burnett se précipitent sur lui, le saisissent par les coudes et le menottent.

— Finalement, on va tous vous emmener.

Les gardes poussent Bellamy vers Clarke et Wells. Il sent la chaleur du corps de Clarke contre le sien et remue pour que leurs bras se touchent. Burnett fait signe à ses hommes de se mettre en marche et, aussitôt, ils entraînent les trois compagnons vers le chemin.

Ils marchent en file indienne, Bellamy derrière Clarke et devant Wells. Bien que ce soit gênant d'avancer les mains liées, Clarke marche le menton haut, les épaules en arrière. *Quel courage*, se dit Bellamy, admiratif malgré ces tristes circonstances. Le plus bizarre, c'est que Bellamy n'a pas peur. Il a fait le bon choix. Personne d'autre ne mourra à cause de lui, et si sa dernière heure arrive très vite, qu'il en soit ainsi. Il préfère recevoir mille balles ce soir que passer une nouvelle journée à se demander qui d'autre souffrira à cause de lui.

Il penche la tête en arrière pour admirer les étoiles qui brillent dans les interstices entre les feuilles. Les années qu'il a passées dans l'espace lui semblent de plus en plus sorties d'un rêve. Il est chez lui ici. Il a trouvé sa place sur Terre.

— J'espère que tu apprécies la vue, lui lance Burnett en bout de file. Ton exécution aura lieu à l'aube.

Et c'est ici qu'il va mourir.

CHAPITRE 24

Glass

Rien sur Terre ne lui semble beau à présent. Chaque kilomètre de forêt parcouru est destiné à sauver Luke qui s'affaiblit d'heure en heure.

Nous aurions mieux fait de mourir là-haut, avec le reste de la Colonie, songe-t-elle. *Nous n'aurions jamais dû venir.* Non, elle refuse qu'ils meurent ainsi : seuls et terrifiés. Luke remue dans son sommeil. Elle se lève, ses jambes tremblent sous elle. Glass caresse la barbe naissante de Luke, ses lèvres. La seule pensée que son corps s'éteigne la remplit d'une tristesse insondable. Pourquoi continuer d'exister si Luke s'en va ? Non. Elle ne peut pas le laisser agoniser ici dans les bois. Elle lui doit plus que cela.

Mètre après mètre, Glass s'habitue à avancer ainsi, malgré ses muscles et son esprit épuisés. Elle a également peur de se rendre dans la mauvaise direction. La boussole lui indique le sud, mais elle ne se repère pas. Sont-ils passés là l'autre jour ?

À midi, Glass est trempée de sueur. Elle a mal au dos et les jambes flageolantes. De plus, elle ignore si elle est encore loin du campement. Il faut qu'elle se repose. Elle s'arrête donc, passe le harnais par-dessus la tête et coince le traîneau contre un arbre. Luke grogne de douleur et remue. Elle tombe à genoux à côté de lui.

— Hey ! chuchote-t-elle en déposant un baiser sur son front.

Sous ses lèvres, la peau est brûlante. Il a de la fièvre depuis plusieurs jours. À nouveau, l'incertitude l'assaille. Va-t-elle y parvenir ? Pourra-t-elle le ramener toute seule ? Elle peut à peine le soulever, alors le tenir et repousser des prédateurs violents ! S'ils étaient à nouveau attaqués, ce serait pour la dernière fois.

Les mains sur les hanches, Glass scrute le ciel. Elle respire lentement pour ralentir son pouls. Elle peut y arriver. Il le faut. Alors qu'elle rassemble ses forces, son regard se pose sur le tronc d'arbre derrière le traîneau. À deux mètres du sol environ, elle distingue quelque chose, une marque plus pâle que le bois strié autour. Glass se hisse sur la pointe des pieds et tend le cou. Quand, enfin, elle

comprend l'origine de cette marque, elle pousse un cri de surprise puis éclate de rire, là, au milieu de la forêt, avec pour seul témoin son Luke sans connaissance. Au milieu de ce paysage si sauvage et vierge qu'il donne l'impression de n'avoir jamais été foulé par le pied de l'homme, il y a un message, gravé dans l'écorce par une main humaine. Elle le devine plutôt qu'elle ne le lit : R ♥ S.

Elle a l'impression qu'une voix surgie du passé lui chuchote à l'oreille, lui dit que tout va bien se passer. R. et S. se sont aimés, ici, sous cet arbre, où Glass se bat à présent pour le garçon qu'elle aime. En d'autres circonstances, Luke et elle auraient pu graver leurs initiales eux aussi. Qui étaient R. et S. ? En quelle année s'étaient-ils assis là ensemble ? Étaient-ils jeunes ou vieux ? Un premier amour ou un couple marié depuis longtemps ? La marque date peut-être d'avant le Cataclysme et ils n'ont pas survécu. Ces gens ignoraient l'étendue des horreurs qui attendaient l'humanité. Ils s'aimaient assez pour laisser un témoignage de leur amour aux générations suivantes. La vue de cet emblème oublié remue quelque chose à l'intérieur de Glass. Ce couple ne savait pas qu'un jour une fille de l'espace tomberait sur leur gravure. Cela aurait-il compté pour eux ? Probablement pas. Seul leur amour importait. Évidemment.

Glass regarde Luke, dont la poitrine se soulève et retombe avec régularité. Elle a peut-être très peur, ils ne parviendront sans doute jamais au campement, mais cela n'a plus d'importance : ils ont la chance d'être en vie, ici et maintenant. Cet instant, c'est tout ce qu'ils ont. S'ils en veulent davantage, elle devra se battre, pour leur salut à tous les deux. Elle s'accroupit et glisse la corde sur ses épaules. Une énergie renouvelée déferle dans tout son corps.

Ils doivent retourner en lieu sûr. Pas question qu'elle flanche maintenant.

Glass s'enfonce dans un taillis particulièrement dense quand son cœur fait un grand bond dans sa poitrine. Un lac ! Serait-ce... Tous les lacs de la Terre doivent se ressembler, pense-t-elle. Soudain, au loin, elle aperçoit... les vestiges des capsules carbonisées.

Glass pousse un cri de joie. Elle aurait bondi sur place si elle n'avait pas été aussi fatiguée. Elle y est presque. Le camp se trouve à quelques kilomètres tout au plus. Soudain, tandis qu'elle examine la pente raide de l'autre côté du lac, elle perd courage. Il lui faudra des heures pour contourner l'étendue d'eau. Luke y survivra-t-il ? S'il meurt, elle espère que son propre corps succombera de chagrin. Elle préfère mourir avec Luke, immobile et paisible dans la forêt à tout jamais, plutôt que passer le restant de sa vie avec un poids encore plus lourd que ce traîneau – le poids de son cœur brisé.

CHAPITRE 25

Wells

Wells arrive en chancelant dans le campement, derrière Clarke et Bellamy. Il a les mains engourdies à cause des menottes, le visage éraflé par les branches et les buissons épineux de la forêt.

Ils sont conduits à la prison. Un garde leur ôte leurs bâillons. Wells fait des petits mouvements circulaires avec la mâchoire, ouvrant et fermant la bouche pour récupérer des sensations.

— Attendez ici ! aboie le garde.

Il se précipite à l'intérieur pendant qu'un autre homme posté devant la porte les surveille. Wells, Bellamy et Clarke profitent de l'occasion pour examiner les alentours. Wells remarque au premier coup d'œil que le campement n'est plus celui qu'ils ont quitté quelques jours plus tôt. Les yeux écarquillés de Bellamy et Clarke le lui confirment.

Alors qu'il ne doit pas être plus de vingt et une heures, le campement est étrangement calme, hormis les bruits de pas sur le sol poussiéreux et le crépitement du feu quand deux enfants y ajoutent du bois. Ils ont l'air tendus et affligés. Un garçon chargé d'un seau d'eau semble au bord des larmes. Un groupe d'adultes assis en silence autour du feu lancent des regards furtifs en direction des arbres. Personne ne parle. Personne ne rit ni ne se taquine. Les sourires ont disparu, comme si toute l'énergie, la camaraderie – la vie ! – avaient été réduites à néant.

Une brise se faufile entre les arbres, charriant une odeur putride. Wells, Clarke et Bellamy répriment une forte envie de vomir. Wells se retourne et regarde du côté de la lisière de la forêt. Un tas rance de peaux, d'ossements et d'entrailles d'animaux est à même le sol. Infesté de mouches, il pourrit lentement. C'est à la fois dégoûtant et dangereux. Non seulement l'odeur risque d'attirer des prédateurs, mais les bactéries peuvent empoisonner tout le campement.

— Putain, s'étrangle Bellamy.

D'abord, Wells pense que Bellamy observe la même scène que lui puis il tourne la tête et s'aperçoit qu'il contemple quelque chose au loin. Plusieurs membres des 100 d'origine construisent une nouvelle

cabane. Ils entendent leurs grognements étouffés tandis qu'ils bataillent pour hisser une immense poutre. Sur le côté, quelques adultes éclairent le chantier avec des torches, signe qu'ils ont l'intention de travailler toute la nuit.

Cela n'a rien de remarquable en soi. La population du campement est si importante qu'il faut bâtir de nouvelles structures de toute urgence. Quand soudain la lune apparaît de derrière un nuage, Wells comprend ce qui a attiré l'attention de Bellamy.

Le clair de lune qui éclaire la cabane à moitié érigée fait également briller un objet métallique à leur poignet.

— Non, s'étrangle Wells qui cligne rapidement des yeux, incrédule.

Chaque ouvrier arbore un épais bracelet métallique.

— C'est de la folie ! gronde Clarke.

La confusion dans sa voix montre que son cerveau de scientifique ne parvient pas à croire à l'image que ses yeux lui transmettent.

Lorsqu'ils ont été extraits de leur cellule dans le centre de détention, chaque 100 a été équipé d'un transpondeur. Ces accessoires devaient prétendument communiquer leurs indicateurs vitaux à la Colonie, afin que le Conseil sache si la vie sur Terre était possible ou si les cobayes succombaient lentement aux radiations. Lors de leurs premiers jours sur Terre, la plupart des 100 avaient ôté leur bracelet ou l'avaient détruit intentionnellement.

— Vous pensez que Rhodes a apporté ces saloperies sur Terre avec lui ? demande Wells.

— Possible, répond Clarke. Mais pourquoi ? Il ne possède pas la technologie pour s'en servir.

— Pas si sûr, grommelle Bellamy. Qui sait ce qu'il a amené dans les capsules, hein ?

— Ils sont redevenus... prisonniers ? demande Clarke qui n'en croit toujours pas ses yeux.

— Voilà comment il nous remercie pour nos « contributions » et nos « sacrifices » ! note Bellamy avec amertume.

Quelques instants plus tard, les trois compagnons sont placés côte à côte sans ménagement, épaule contre épaule, un garde derrière chacun d'eux.

— Content de vous revoir ! J'espère que vous avez apprécié vos petites vacances !

— C'était carnaval en notre absence ? ironise Bellamy. Vous avez apporté une belle collection de bracelets sur Terre.

Rhodes prend son temps pour se retourner. Les gamins qui construisent la cabane se sont arrêtés en plein travail et observent les prisonniers, la mine horrifiée. Molly baisse son marteau et avance de quelques pas. Elle fixe Wells, qui même de loin, devine qu'elle prend

sur elle pour ne pas courir vers lui. Il secoue légèrement la tête pour l'en dissuader.

— En effet ! J'en ai d'ailleurs quelques-uns en plus, mais ce serait du gâchis d'en mettre à des gens qui seront bientôt six pieds sous terre...

— Vraiment ? s'exclame Bellamy qui parvient à esquisser un de ces sourires suffisants dont il a le secret. J'avais entendu dire que mon procès serait l'événement mondain de la saison.

— Quel procès ? s'enquiert Rhodes. J'ai peur que tu ne fasses erreur. Il n'y aura pas de procès. Pour aucun d'entre vous. Je vous ai déjà déclarés coupables. Vos exécutions auront lieu à l'aube.

Il regarde le ciel avec théâtralité et poursuit :

— Il ne vous reste plus que quelques heures à attendre. En même temps, si vous êtes pressés, je peux accélérer le processus.

Le cœur de Wells se glace dans sa poitrine. Il se sent comme un animal venant d'apercevoir l'arc bandé d'un chasseur. De quoi parle Rhodes ? Clarke et lui se sont simplement enfuis du campement. Ils n'ont tué personne, n'ont commis aucun crime qui mérite une exécution.

Alors qu'il s'apprête à prendre la parole, Bellamy émet un son entre le rugissement et le gémissement.

— C'est quoi ces conneries ? Ils n'ont rien fait de mal ! C'est moi que vous voulez ! C'est moi qu'il faut tuer !

— Ils sont complices d'un fugitif. La punition pour ce délit est parfaitement claire dans la Doctrine Gaia.

— On n'en a rien à foutre de la Doctrine Gaia ! crache Bellamy. Nous sommes sur Terre, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué !

— Je ne vois aucune raison d'abandonner les préceptes qui ont permis à l'humanité de prospérer pendant des siècles uniquement parce que nous sommes sur Terre.

De toute sa vie, Wells n'a jamais ressenti une haine aussi féroce envers qui ou quoi que ce soit.

— Ce n'est pas ce que mon père dirait et vous le savez pertinemment.

Rhodes plisse les yeux.

— Ton père n'est pas là, Wells. Vu que tu étais trop occupé à séduire d'autres petits criminels (il décoche un regard à Clarke) pour prêter attention à tes cours d'éducation civique, je te rappelle que le fils du chancelier ne joue aucun rôle dans la chaîne de commandement. Je suis responsable de ce campement et je vous condamne tous les trois à être fusillés par un peloton d'exécution aux premières lueurs du jour.

Clarke étouffe un cri à côté d'un Wells pétrifié. Il s'attend à être de nouveau assailli par la peur ou la colère, mais rien ne vient. Peut-être une partie de lui avait-elle anticipé cette décision ou jugeait-elle qu'il

méritait ce châtement ? Même si Rhodes ignore tout de son méfait là-haut, Wells est la raison pour laquelle leurs amis, leurs voisins, meurent lentement par manque d'oxygène. De cette manière au moins, il n'aura plus de remords. Il ne regardera plus le ciel la nuit en imaginant un vaisseau bientôt rempli de silence et de corps inertes.

— Bellamy ! Non !

La voix d'Octavia ramène Wells à la réalité. Elle court vers eux, le visage zébré de poussière et de larmes. Deux gardes s'interposent entre elle et son frère. Elle a beau se débattre, ils ne la laissent pas passer. Bellamy l'appelle et se rue vers elle mais un garde lui enfonce son arme dans les côtes et l'oblige à s'agenouiller.

— Arrêtez ! sanglote Octavia. Par pitié, libérez-les !

— T'inquiète, O ! halète Bellamy, la voix rauque. Je vais bien.

— Non ! Je ne les laisserai pas faire !

D'autres personnes commencent à se rassembler autour d'eux. Lila se poste à côté d'Octavia et, pendant un instant, Wells pense qu'elle va l'entraîner au loin. Mais non, elle met la main sur l'épaule d'Octavia et regarde les hommes de Rhodes avec une lueur de défi dans les yeux. Elle est rejointe par Antonio, Dmitri, Tamsin puis bien d'autres encore. Même Graham se rallie à eux. Bientôt, ils sont une cinquantaine formant un demi-cercle devant la prison.

— Que tout le monde recule ! ordonne Rhodes.

Comme personne n'obéit, il fait un signe aux gardes qui s'avancent d'un pas menaçant vers la foule.

— Reculez !

Mais les Colons ne se dispersent pas. Pas même quand une moitié des gardes vise les prisonniers et l'autre moitié l'assemblée. Les plus jeunes semblent nerveux, mais la plupart fixent Wells, Bellamy et Clarke avec un mélange de rébellion et d'autre chose. De l'espoir.

Peu importe la manière dont cela se termine, ils doivent voir comment un vrai chef supporte la défaite. Wells sera honoré de se sacrifier si cela signifie que personne d'autre n'est blessé. En tout cas, il n'affrontera pas la mort en lâche. Wells se tourne vers Rhodes, lève le menton et fixe cet homme odieux.

Bellamy s'approche de Wells et se place épaule contre épaule. Wells voit à la mâchoire serrée de Bellamy qu'ils pensent la même chose. Clarke vient les rejoindre et tous trois toisent le vice-chancelier. Wells chasse de son esprit l'image de leurs trois corps en sang sur le sol, poussant leur dernier soupir à l'unisson. Bellamy et Clarke tournent la tête vers Wells. Les muscles de Bellamy sont contractés, son corps chargé d'énergie. Il incarne la détermination et la force. L'émotion brûle dans les yeux de Clarke, ainsi qu'une violence et une opiniâtreté qui le sidèrent.

— OK, si c'est ce que vous voulez, déclare un garde.

Quelqu'un arrive par-derrière et bande les yeux de Wells. D'autres lui saisissent les bras et l'entraînent au loin.

— Où m'emmenez-vous ? aboie Wells en freinant des quatre fers.

Aveuglé par le bandeau, il se concentre sur les sons autour de lui, mais les grognements et les bruits de pas ne lui apprennent rien sur le sort de Clarke et Bellamy.

Wells résiste comme il peut contre leur progression. En vain. Il grince des dents et se bat contre la panique qui enfle en lui. Au moins, la dernière image qu'il emportera sera celle des visages courageux de Clarke et Bellamy. Cela lui permettra de tenir les prochaines heures, sachant qu'il ne reverra plus la Terre.

En effet, quand ils lui enlèveront le bandeau, il aura une balle dans le cerveau.

CHAPITRE 26

Bellamy

Il leur est impossible de savoir si Rhodes a attendu l'aube pour envoyer les gardes les chercher. Avec son bandeau sur les yeux, Bellamy ne saurait dire si le soleil s'est levé, même si le parfum de rosée sur l'herbe lui indique qu'il fait encore nuit. Apparemment, Bellamy a déjà vu son dernier lever de soleil. Quand le ciel rosira, il sera mort. Tous trois seront morts.

Bellamy a passé une nuit d'enfer à tendre l'oreille pour percevoir le moindre signe de Clarke, enfermée ailleurs. Il ne sait pas ce qui sera pire : l'entendre hurler de douleur, crier de désespoir, ou ne rien entendre du tout et se demander si elle est déjà partie.

Ce silence devient insupportable. Des bruits horribles résonnent dans son cerveau – Clarke qui sanglote tandis que ses dernières heures s'égrènent, sachant qu'elle n'aura pas la chance de revoir ses parents ; le bruit d'un coup de fusil qui déchire le silence et pulvérise le cœur de Wells...

Flanqué de deux gardes, menotté, Bellamy est conduit au milieu de la clairière, pense-t-il, où on l'installe dos à un poteau. Une infime partie de lui a envie de rire. Après tous les presque accidents de sa vie, toutes les règles qu'il a enfreintes, voilà comment cela se termine ! Il aurait dû deviner que ce serait aussi spectaculaire qu'une exécution publique sur une planète dangereuse. Pas une mort barbante. Il regrette néanmoins qu'Octavia doive y assister. C'est déjà assez difficile de penser qu'elle devra continuer sans lui. Mais ces derniers jours, elle a prouvé qu'elle avait du cran, qu'elle pouvait se débrouiller seule. Bellamy entend les gardes qui se déplacent à travers le campement, font sortir tout le monde, adultes et enfants, de leur cabane pour assister à ce que Rhodes considère probablement comme l'événement le plus historique sur Terre depuis trois cents ans : le moment où l'ordre a été restauré sur cette planète retournée à l'état sauvage.

C'est monstrueux. Personne ne devrait assister à cela et surtout pas sa sœur. Il espère qu'elle sera fière de son air insoumis. Il veut lui montrer comment vivre, même après qu'il sera parti.

Bellamy regrette alors de ne pas pouvoir tenir la main de Clarke. Pourquoi n'est-elle pas là ? Quelque chose est-il arrivé ? Est-elle attachée à un autre poteau, terrorisée tandis qu'elle cherche à se défaire de ses liens ? Il ne peut croire que cette fille belle et brillante soit sur le point d'être exécutée. Une personne aussi pleine de vie, dont les yeux verts s'émerveillent chaque fois qu'elle repère une nouvelle plante, qui n'a pas dormi plusieurs nuits de suite pour s'occuper de ses patients, elle, elle serait mise au rebut comme un vulgaire appareil défectueux !

— Clarke ! crie-t-il, incapable de se contenir davantage. Où es-tu ?

Seuls les murmures inquiets de la foule lui parviennent.

— Clarke ! hurle-t-il, sa voix résonnant dans la clairière, pourtant pas assez fort si elle est déjà...

— Du calme, monsieur Blake, lui ordonne Rhodes, comme si Bellamy était un enfant survolté et non un prisonnier condamné à une mort imminente. J'ai décidé de me montrer clément envers tes amis. Ni l'officier Jaha ni Mlle Griffin ne mourront aujourd'hui.

Un infime espoir transperce le bloc de terreur qui lui plombe la poitrine, et lui permet de prendre sa première vraie inspiration depuis qu'il a quitté la cabane.

— Je veux une preuve, exige-t-il, la voix rauque. Laissez-moi les voir.

Rhodes a dû hocher la tête parce que un moment plus tard des mains maladroites enlèvent son bandeau à Bellamy.

Il cligne des yeux le temps que le monde redevienne net. Une rangée de gardes est disposée à une dizaine de mètres de lui. Le campement entier patiente derrière eux, avec Wells, Octavia et Clarke à l'avant. *Ils sont en vie*. Le soulagement le submerge et il s'avachit contre ses liens, ignorant leur morsure sur sa peau. C'est tout ce qui importe. Il se moque de son sort à présent puisqu'ils sont sains et saufs.

Wells et Clarke ont encore les mains attachées. Octavia lutte contre les gardes qui la retiennent.

— Bellamy ! s'écrie-t-elle.

Il croise son regard et secoue la tête. *Non !* lui demande-t-il en silence avec un sourire triste. Il n'y a rien qu'elle puisse faire. Elle le fixe avec ses grands yeux bleus remplis de panique et de larmes.

Je t'aime, articule-t-il. *Ça va aller*.

Entre deux sanglots, Octavia esquisse un sourire. *Je t'aime. Je t'aime*. Soudain, son visage se décompose et elle tourne la tête. Graham murmure quelque chose au garde qui lâche les bras d'Octavia. C'est Graham qui la retient désormais. De loin, il semble gentil avec elle. Il glisse même un bras autour d'elle pour la protéger de l'horreur qui ne va pas tarder à se dérouler sous ses yeux.

— Gardes, prêts à faire feu ! hurle Rhodes.

Bellamy dévisage Clarke. Contrairement à Octavia, elle refuse de

détourner la tête. Elle fixe Bellamy avec une telle intensité qu'en cet instant il a l'impression que le reste du monde n'existe plus. Il n'y a plus que Clarke et lui, comme lors de leur premier baiser ou de cette nuit magique dans les bois, quand Bellamy s'était dit que la Terre était bien plus proche des cieux que la Colonie ne l'avait jamais été.

Il a l'impression qu'elle lui parle : *Regarde-moi, regarde-moi et tout va bien se passer.*

La sueur dégouline sur le front de Bellamy, mais il ne quitte pas Clarke des yeux. Même quand les gardes arment leurs fusils. Son cœur bat avec une telle force qu'il risque d'exploser avant de recevoir la première balle.

Regarde-moi !

Il lève le menton plus haut, serre les poings, inspire longuement par le nez. Plus que quelques secondes. Pour ralentir le temps, il respire plus lentement, demande à son cœur de battre à un rythme plus régulier. Il hume les parfums du campement et de la Terre – cendres froides, feuilles écrasées, et l'air, cet air frais, propre et délicieux qu'ils partagent tous à cet instant. Il a eu la chance de venir sur Terre, c'est déjà beaucoup.

Regarde-moi !

Plusieurs tirs brusques et sonores retentissent alors dans la clairière. Bellamy constate plusieurs choses en même temps : il n'a pas mal, aucune balle ne l'a atteint, et le bruit venait de derrière lui et non de devant. Ce ne sont pas les hommes de Rhodes qui ont tiré. Ils ont été pris pour cible.

Soudain, il les voit – une bande de Nés-Terre hostile qui se déploient à travers le campement, équipés de massues et de fusils. C'est le chaos le plus total. Personne ne le regarde plus. À part ses bracelets high-tech aux poignets, il est libre de fuir. Bellamy lance des regards frénétiques autour de lui, cherche une ouverture. Là ! Burnett, le bras droit de Rhodes, gît mort non loin de lui. Bellamy n'est pas homme à passer à côté de l'occasion. Et puis il ne peut plus rien pour ce type. Il tombe à genoux et tourne le dos au corps pour fouiller à l'aveugle dans ses poches.

— Clarke ! Wells ! J'ai les clés ! hurle-t-il.

Ils se précipitent vers lui. Clarke s'adosse à Bellamy qui lui enlève ses menottes. Dès que Wells est libre lui aussi, ils foncent vers la cabane-réserve où ils savent qu'ils trouveront des armes.

Armés du mieux qu'ils le peuvent – Bellamy avec un arc et des flèches, Wells avec une hache et Clarke avec une lance –, ils se jettent dans la mêlée, formant un cercle, dos contre dos. C'est une bataille brutale, sale. Tout autour d'eux, les 100 et les Colons se battent côte à côte. Prenant à peine le temps de souffler, Bellamy vise et tire. Il est très satisfait que ses flèches atteignent leur cible tandis que des Nés-Terre

crient et s'effondrent en lisière de forêt. Bien qu'il ait mal aux bras, Bellamy continue, poussé par cette énergie du désespoir presque primaire.

— Ça va ? crie-t-il à Wells à cause du vacarme.

— Ça va, rugit Wells tandis qu'il assomme un Né-Terre avec sa massue dans un craquement sinistre. Et toi ?

Bellamy n'a pas le temps de répondre. Un type au regard fou se jette sur lui. Dans un gloussement, il brandit sa hache et menace la tête de Bellamy. Celui-ci fait un pas de côté au moment où la lame s'abat sur lui, lui effleurant la joue. Le Né-Terre émet un grognement de frustration. Motivé par une énergie décuplée, Bellamy se place en position défensive, sur la pointe des pieds, prêt pour le deuxième round. Son adversaire lève sa hache et avance de deux pas chancelants. Les narines dilatées, l'adrénaline grondant dans son corps, Bellamy s'efforce de rester immobile pendant que l'homme approche. *Attends*, se dit-il. *Encore un peu*. Quand le Né-Terre est si près de Bellamy qu'il sent sa transpiration et que la hache amorce à nouveau sa descente, Bellamy se laisse tomber et roule hors de portée. Le Né-Terre hurle de rage.

Bellamy patiente, le temps que son ennemi se fatigue. Quand l'homme approche, Bellamy s'accroupit, un genou contre la poitrine et, au dernier moment, il lui donne un coup de pied de toutes ses forces dans la rotule. La jambe de l'homme vole sous lui et il tombe par terre comme s'il s'était pris une balle.

Soudain, Bellamy a l'impression de recevoir un poids de cinq cents kilos sur les épaules. Il manque s'écrouler mais se reprend tandis que des mains puissantes se referment autour de son cou. Paniqué, il cherche à respirer mais n'y parvient pas. Il jette un bras derrière lui pour se débarrasser de son nouvel assaillant, saisit une poignée de cheveux et tire de toutes ses forces au point d'en arracher quelques-uns. L'homme desserre à peine son étreinte. Le cœur tambourinant dans sa poitrine, les poumons lui brûlant par manque d'oxygène, Bellamy tente une manœuvre désespérée. Il se penche subitement vers l'avant et envoie valdinguer le Né-Terre par-dessus lui. L'ennemi s'écrase lourdement dans la poussière. Aussitôt, Bellamy fait un pas en arrière, attrape son arc et arme une flèche en un mouvement fluide. Au moment où le type se relève en titubant le regard haineux, Bellamy lui décoche une flèche en plein cœur.

Il ne reste pas pour assister au dénouement mais se retourne pour voir si Wells et Clarke vont bien. Dans le feu de l'action, tous trois ont été séparés. Soudain, quelqu'un le heurte et il bascule sur le côté. Bataillant pour garder l'équilibre, Bellamy recule d'un pas et écrase quelque chose de solide mais de mou. Il vient de marcher sur quelqu'un. Il pivote et bande son arc.

C'est le vice-chancelier Rhodes.

Bien que grièvement blessé, il est vivant et conscient. Il a une plaie ouverte à la tête. Son visage et sa chemise sont trempés de sang. Une quinte de toux le plie en deux et l'empêche de parler. Il fixe Bellamy et lui lance un regard pathétique, implorant. Cet homme dirige comme un lâche, il perd aussi comme un lâche.

Bellamy se détend soudain. Avec le bout de la botte, il pousse l'épaule du vice-chancelier qui roule sur le dos. Bellamy pose ensuite le pied sur le torse de Rhodes et le plaque à terre. Cela fait du bien de le voir à sa merci, tel le rat qu'il est.

Bellamy a le choix : soit il l'achève d'une flèche dans le cœur, soit il laisse ce salaud croupir ici sur le champ de bataille. Ses blessures semblent assez graves pour l'emporter. Personne n'ira dire que Rhodes a droit à une fin plus douce. Un délicieux sentiment de puissance s'empare du jeune homme, ainsi qu'autre chose. Ce n'est pas une émotion dont il a l'habitude, mais il la reconnaît tout de suite : la pitié. Bellamy examine le visage sale et ensanglanté de Rhodes, ses mains jointes, suppliantes. Des émotions contradictoires envahissent Bellamy – son désir de vengeance et son besoin profond de ne plus voir mourir personne. Son cerveau déborde déjà de souvenirs dont il ne pourra jamais se débarrasser. Rhodes ne mérite pas d'y figurer.

Bellamy soupire. Ses bras retombent le long de son corps, son arc se détend. Impossible. Il ne peut pas décocher sa flèche et il ne peut pas laisser mourir ici cet homme brisé. Il prie simplement pour ne pas avoir à le regretter plus tard ! Bellamy se penche et lui tend la main. Rhodes l'examine, l'air perplexe, se demandant si Bellamy se moque de lui ou pas.

— Allez ! Avant que je change d'avis, grogne Bellamy.

Rhodes tend une main tremblante que Bellamy saisit avant de le traîner jusqu'au milieu du campement.

CHAPITRE 27

Wells

Wells a perdu Bellamy dans la pagaille. Il ne sait plus combien de Nés-Terre il a repoussés. Il a des ampoules aux mains à force de brandir sa hache et les muscles endoloris par l'effort fourni. Pendant quelques instants, Wells se retrouve seul, sans que personne l'assaille ni l'agrippe – léger répit dans cette lutte implacable. Tout autour de lui, les gens se battent pour leur vie, tandis que d'autres sont allongés par terre, blessés ou morts. Wells ne saurait dire qui a pris le dessus entre les Nés-Terre et ses camarades mais il craint le pire. Les Colons et les 100 semblent battus à plate couture. Il doit se trouver un poste d'observation à l'écart.

Personne ne remarque qu'il s'éloigne de la mêlée. Il saute par-dessus les corps et les débris puis se dirige vers la lisière de la clairière. Il s'enfonce de quelques mètres dans les bois et contourne le campement. Il sait qu'il sera moins visible en surplomb. Alors qu'il disparaît dans l'épais feuillage, il perçoit encore les cris et les gémissements des blessés.

Wells émerge du bois près de la cabane-prison. Il escalade un côté et se perche sur le toit pour étudier le champ de bataille. Là, il est surpris par ce qu'il voit. En plein cœur de l'action, il croyait que les Nés-Terre n'avaient aucune stratégie ; là, il constate qu'ils ont bien préparé leur attaque. Ils ont détruit presque tous les points névralgiques du campement – la plupart de leurs réserves de nourriture et de munitions – alors que les dortoirs, le réfectoire et la prison sont intacts. Comment ont-ils deviné que la destruction de ces bâtiments les paralyserait le plus ? Ils connaissaient forcément leur usage.

Wells se creuse la tête. Des espions ? Peut-être. Mais les Colons ont systématiquement ratissé les bois autour du campement et n'ont jamais capturé personne. À cet instant, un petit groupe de Nés-Terre se rue au centre du campement en brandissant les fusils qu'ils ont volés. Il est à la fois choqué et horrifié quand il découvre qui est à leur tête : Kendall !

Elle ne porte plus ses vêtements de Colon – Wells a un flash écoeuré : ses pires soupçons sont confirmés. Kendall n'a pas été enlevée par les Nés-Terre. Elle est Née-Terre !

Les pièces du puzzle s'emboîtent. Son accent phoenicien forcé, ses histoires qui se contredisaient, son entêtement à suivre Wells partout. Elle les espionnait depuis le début.

Wells se serait cogné la tête contre les murs de ne pas avoir suivi son pressentiment. Il sentait au plus profond de lui-même que quelque chose ne tournait pas rond chez elle, mais il n'était pas passé à l'action. Pire, il avait battu en retraite quand Rhodes le lui avait demandé. Elle avait compté là-dessus. Kendall savait que l'arrivée d'autres capsules, d'autres Colons – des adultes en plus – affaiblirait la communauté des 100 au lieu de la renforcer. Elle s'en était servi à l'avantage des siens.

Il était nul comme leader. Que croyait-il ? Qu'il possédait les talents pour inspirer les autres, assurer leur sécurité ? *Les Nés-Terre ont envahi la prison et je suis le seul Colon de ce côté du campement !* Il cale sa hache sur son épaule et se prépare à les affronter. Il n'est peut-être pas le chef que les siens méritent mais il peut encore tuer quelques Nés-Terre pour eux.

Il attendra qu'ils sortent puis les attaquera du dessus. Il se tapit sur le toit et essaie de rester immobile, de peur de faire le moindre bruit.

Deux silhouettes sortent en courant de la cabane, un petit garçon et une fille. Wells reconnaît le garçonnet. C'est Léo, un gamin dont Octavia s'occupait. Que fait-il tout seul ? Rhodes n'a donc ordonné à personne de veiller sur les petits orphelins après que ses gardes ont entraîné Octavia au milieu du campement, là où devait avoir lieu l'exécution de son frère ?

Les deux enfants tremblent, des larmes coulent sur leurs joues.

— Hey ! murmure Wells un peu fort.

Aussitôt, ils lèvent la tête vers lui. Le garçon pousse un couinement effrayé.

— Tout va bien. Ce n'est que moi. Attention, je descends !

Wells saute à terre à côté d'eux.

— Vous êtes seuls ? les interroge-t-il.

La fille secoue la tête. Wells se retourne et découvre six enfants plus âgés qui sortent à leur tour de la cabane. Parmi eux se trouvent Molly et d'autres jeunes 100. Ils ont le visage sale et taché de sang, les épaules affaissées sous le coup de la peur et de l'épuisement. Ils le regardent en silence, dans l'expectative. Une poignée d'ados cachés dans le bois s'approche lentement à l'arrière de la cabane. Quand un autre groupe arrive, presque tous les membres des 100 originels se tiennent devant Wells.

Il contemple chaque visage. Dire qu'il y a quelques semaines encore, ils étaient des adolescents normaux emprisonnés pour une infraction forgée de toutes pièces !

Ils ont été arrachés à leur famille, jetés en cellule puis oubliés. Maintenant, ils se trouvent sur une planète loin de tous ceux qu'ils ont

connus et aimés, des personnes mortes à présent. Ils n'ont plus que ce petit groupe sur qui compter.

Rhodes n'a pas compris ce que le mot « communauté » signifiait. Il n'a jamais apprécié à sa juste valeur ce que les 100 ont accompli pendant leur court séjour sur Terre, les fondations qu'ils ont édifiées pour un avenir meilleur. Ils ne sont pas parfaits – Wells le sait mieux que quiconque –, mais ils avaient l'essentiel pour transformer cette planète en foyer. Ce n'est peut-être pas le moment pour Wells de baisser les bras. Au contraire, il doit accepter ses erreurs et avancer, apprendre de ses faux pas. Jamais il ne réparera la faute qu'il a commise sur la Colonie, jamais il ne guérira la douleur qu'il a causée à Sasha et Max, mais cela ne signifie pas pour autant qu'il doive abandonner.

Lentement, un plan germe dans l'esprit de Wells. Le temps qu'il a passé à discuter tactique avec Max à mont-Weather lui a rappelé tout ce qu'il a appris en cours de stratégie. Leur plan défensif de la base était bon : prendre leur ennemi à revers et profiter de l'avantage d'être attaquant à leur tour. Ils avaient des circonstances atténuantes : Rhodes avait gagné la partie d'avance puisqu'il détenait des otages au campement. Cette fois, la donne n'est pas la même. Wells sait ce qu'ils ont à faire. Mais il ne pourra pas y arriver seul.

Un feu attisé court dans ses veines. Après tout ce que les 100 ont affronté, il ne laissera pas Kendall et ses complices malveillants tout détruire. Pas question !

— Écoutez-moi ! crie-t-il.

Des dizaines de têtes se tournent vers lui, impatientes d'entendre ses directives.

— Je sais que vous êtes fatigués, je sais que vous avez peur, commence-t-il. Je sais aussi qu'ils sont plus nombreux que nous, qu'ils ont plus d'armes. Mais nous, nous sommes les 100 et nous n'allons pas les laisser gagner !

Bellamy apparaît à l'arrière du groupe. Il semble lessivé, cependant Wells est soulagé qu'il soit sain et sauf. Ils échangent un signe de tête et Wells poursuit :

— Ils nous attaquent par le nord et nous poussent vers l'orée de la forêt, explique Wells en pointant les directions avec sa hache. Ils sont occupés avec les gardes de Rhodes pour le moment. Toi ! (Il désigne un des garçons les plus âgés.) Tu resteras en soutien avec les plus jeunes. Les autres se disperseront dans les bois et encercleront notre ennemi par le nord. Nous les attaquerons par-derrière. Qui est avec moi ?

Pendant une seconde, ils se contentent de le dévisager sans réagir. Wells se demande alors s'il ne s'est pas trompé à leur sujet. Soudain, une main se tend, puis une autre, puis une dizaine. Ils redressent les épaules, lèvent le menton, plantent les talons dans la terre. Bellamy a l'air grave derrière sa mine malicieuse.

— C'est parti ! s'écrie un des jeunes.

Des cris d'encouragement s'élèvent et, pour la première fois depuis la mort de Sasha, Wells ne panique pas face à la responsabilité. Au contraire, il y puise une énergie renouvelée.

— OK. À mon signal. Trois... Deux... Un !

Au début, leur plan a l'air de fonctionner. Les 100 surprennent les Nés-Terre avec leur attaque à revers, mais Wells ne sait plus où ils en sont tandis qu'il bataille pour rester en vie. Deux Nés-Terre s'approchent de lui en tenaille, chacun armé d'une lance. Wells feinte avec sa hache, fait semblant de frapper à droite. Alors que ses deux assaillants prennent cette direction, il décrit un cercle et abat sa hache à gauche, coupant en deux la lance de l'un. L'autre fait un pas en avant et Wells fend sa lance qui explose en mille morceaux. Les deux Nés-Terre détalent à toute allure.

Wells s'autorise un instant d'autosatisfaction. Pendant sa formation d'officier, il a travaillé dur et, aujourd'hui, ses cours de combat terrestre ont payé. Alors qu'un sourire de contentement se dessine sur ses lèvres, un bras lui enserre soudain le cou.

Wells essaie de donner un coup de coude à son adversaire mais il ne peut pas faire levier. L'homme est en train de l'étouffer. L'air ne peut plus entrer ni sortir. Ses poumons le brûlent, des mouches noires lui dansent devant les yeux.

Non, aimerait crier Wells incapable d'émettre un son. Cela n'était pas censé se passer ainsi. Ce n'était pas la fin qui était prévue.

Le Né-Terre lui comprime encore plus la trachée. Wells voit des éclairs lumineux devant lui puis tout devient flou.

Soudain, la pression se relâche. Wells tombe par terre en haletant. Pendant un long moment, il respire bruyamment, le temps que ses poumons voraces se réhabituent à l'air. Il se met à genoux et regarde à côté de lui. Un énorme Né-Terre est allongé sur le flanc, il agrippe la hampe d'une flèche plantée dans son bras.

Wells pivote en direction de l'archer. Bellamy se tient à quelques mètres de lui, l'œil pétillant. Il fait un signe de tête à Wells qui lui sourit.

— Merci ! lui crie Wells.

— Pas de problème ! répond Bellamy.

Wells se tourne vers le campement. Pendant un instant, la panique le pétrifie. Aucun autre 100 ne se bat à ses côtés. Il jure dans sa barbe et rassemble le peu d'énergie qui lui reste avant de débouler dans la clairière, Bellamy sur les talons.

Ce qu'il voit le fige sur place. Les 100 et les Colons encore valides sont regroupés et reprennent ensemble leur souffle. Des gardes, qui ne se comptent plus en grand nombre, ont capturé quelqu'un d'apparemment important – un colosse Né-Terre blessé à la jambe

qu'ils menacent d'une arme. Plusieurs Colons ont une conversation animée avec un petit groupe de Nés-Terre. Ils semblent négocier pendant que les leurs rendent les armes, l'air renfrogné, et reculent lentement.

Wells n'en croit pas ses yeux. Son plan a marché ! Ils négocient leur reddition ! Débordants d'une énergie nouvelle, Bellamy et lui se précipitent vers les derniers 100. Ils sont épuisés et blessés, mais surtout victorieux. Ensemble, ils poussent des hurras à briser les tympan ; leur célébration bruyante fait l'aller-retour entre le ciel et eux.

— Bon boulot ! crie Bellamy.

— Tu t'es pas mal débrouillé non plus... pour un Waldénite ! plaisante Wells.

Les Colons réunis dansent autour de la clairière, s'embrassent, applaudissent, quand soudain un cri s'élève au-dessus du vacarme :

— Ils reviennent !

Wells et Bellamy font volte-face. Un groupe d'étrangers sort du bois et pénètre dans le campement. Arme au poing, ils semblent prêts à en découdre. Néanmoins, ces nouveaux venus ont quelque chose de différent. Wells examine rapidement leurs vêtements, leur allure, leur air désorienté. Ce ne sont pas des Nés-Terre. Seraient-ce... d'autres Colons ?

Le groupe s'arrête à l'orée de la clairière. Une femme s'avance.

— Nous vous avons trouvés ! déclare-t-elle, le souffle court, la voix faible.

Elle rappelle quelqu'un à Wells. Il réfléchit un moment et soudain se souvient : elle travaillait dans les bureaux de son père. Elle devait être à bord d'une autre capsule, une qui a probablement dévié de sa trajectoire.

— S'il vous plaît, auriez-vous à manger ? demande-t-elle.

Wells remarque alors à quel point les membres de ce groupe sont maigres.

— Tout va bien, lance-t-il aux siens. Ils viennent de la Colonie. Quelqu'un peut aller leur chercher de la nourriture et de l'eau ?

Deux gamins partent en courant.

Wells s'avance. Il sent les centaines d'yeux dans son dos.

— D'où venez-vous ? s'enquiert-il.

— Notre capsule a atterri à plusieurs kilomètres d'ici, de l'autre côté du lac. Nous avons pris nos repères et récupéré de nos blessures. Ensuite, il nous a fallu plusieurs jours pour vous rejoindre. Nous avons suivi la fumée de vos feux.

— Combien êtes-vous ?

— Plusieurs sont morts. Nous étions cent quinze au départ.

Wells contemple le groupe important derrière elle. D'autres personnes émergent des bois.

— Votre capsule était la dernière à partir de la Colonie ?

La femme hoche la tête.

Une question se forme sur les lèvres de Wells – aura-t-il le courage de la poser ? Et puis il n'est pas sûr de vouloir entendre la réponse.

— Mon père..., commence-t-il.

Le visage de la femme se radoucit. Elle sait qui il est, de qui il parle.

— Je suis vraiment désolée...

Ces mots prononcés en douceur lui font l'effet d'un coup de poing dans le ventre.

Elle hésite avant de poursuivre :

— Il était encore dans le coma quand nous sommes partis. Il n'y avait plus aucune capsule de sauvetage là-haut. Les réserves d'oxygène étaient au minimum et la station... eh bien la station se disloquait. Il leur restait cinq ou six heures tout au plus.

Un cri silencieux de douleur et de culpabilité enfle en Wells qui s'efforce de le contenir. S'il se laisse submerger par le poids de sa peine, il risque d'exploser. Son corps entier se met à trembler. L'image de son père en train de lentement suffoquer l'étouffe, comme si les mains du Né-Terre lui serraient encore le cou.

Wells titube et manque tomber. Soudain, quelqu'un se poste à ses côtés et le stabilise. Bellamy.

— Wells, je suis désolé, mec.

Son visage affiche de la compassion et... du chagrin ?

Wells secoue la tête. Accablé de douleur, il en a oublié que Bellamy a perdu son père lui aussi. Avant même de le rencontrer. En fait, chaque Colon sur cette planète a perdu quelqu'un là-haut. Familles, voisins, amis... tous ceux qu'ils ont laissés sont déjà morts, voués à dormir à tout jamais dans un vaisseau géant et silencieux en orbite autour de la Terre. La Colonie s'est transformée en tombeau.

— Je suis désolé que tu ne l'aies pas connu, s'excuse Wells qui essaie de ne pas bégayer.

Même s'il a tâché de se préparer au pire, il n'a pas encore accepté le fait qu'il ne verra jamais son père descendre d'une capsule, à la fois surpris et enchanté par les merveilles terrestres, par les exploits de son fils. Il ne rejoindra jamais Wells autour du feu de camp, n'écouterà pas les bavardages joyeux et il ne dira pas à Wells combien il est fier de lui.

— Moi aussi je suis désolé, répète Bellamy qui sourit soudain, l'air énigmatique. Tu sais quoi ? Je crois que j'ai quand même appris à le connaître.

— Pardon ? s'étonne Wells, cherchant le souvenir d'un jour où son père et Bellamy se seraient rencontrés.

— D'après ce que j'ai entendu dire, il était incroyablement intelligent, bosseur et il passait son temps à aider les autres. Un peu

comme une personne de ma connaissance.

Wells le fixe longuement avant de soupirer.

— Si tu parles de moi, tu te fais une fausse idée. Je ne ressemble pas du tout à mon père.

— Ce n'est pas ce que prétend Clarke. D'après elle, tu possèdes les meilleures qualités du chancelier – sa force, son sens de l'honneur –, mais tu tiens ta gentillesse et ton sens de l'humour de ta mère.

Bellamy s'interrompt et prend un air pensif.

— Même si tu n'as jamais rien dit de drôle, évidemment. Disons que je crois Clarke sur parole.

À sa grande surprise, Wells éclate d'un petit rire puis Bellamy redevient sérieux.

— Écoute, tu as beaucoup souffert. Personne ne devrait traverser pareilles épreuves. Mais tu n'es pas tout seul, d'accord ? Pour commencer, tu as une centaine de personnes qui te considèrent comme un héros. Peut-être plus maintenant, mais peu importe, nous compterons plus tard. Voilà ce que je veux dire : tu as des amis, tu as aussi une famille. Je suis fier d'être ton frère.

Bellamy a raison. La douleur d'avoir perdu Sasha, son père et un nombre incalculable d'amis sur le champ de bataille aujourd'hui ne s'effacera jamais, mais la Terre est son foyer. Il a trouvé sa place ici. La tristesse s'atténue un peu dans son cœur tandis que Bellamy et lui tombent dans les bras l'un de l'autre et se tapent dans le dos.

La Terre héberge sa famille désormais.

CHAPITRE 28

Bellamy

Bellamy s'arrête devant la cabane-hôpital. Apparemment, le vice-chancelier aimerait lui parler, mais Bellamy n'est pas d'humeur à papoter. Il est épuisé par la bataille de la veille et ses atroces répercussions. Wells et lui ont déjà enterré plusieurs Nés-Terre avant de ramasser toutes les armes maculées de sang à travers la clairière. Le campement organisera des funérailles pour les Colons et les enfants morts pendant les attaques plus tard dans la journée. Dieu merci, Octavia va bien, mais les 100 n'ont pas tous eu cette chance.

Pourtant, malgré la terrifiante attaque et la perte tragique de plusieurs Colons, l'humeur dans le campement est plus légère que deux nuits plus tôt, quand Bellamy, Wells et Clarke étaient revenus, menottes aux poings. Les gens rient à nouveau, les nouveaux Colons demandent aux 100 de l'aide et des conseils, sans se soucier de la colère éventuelle de Rhodes.

Une part de Bellamy aimerait rejoindre Octavia, qui est en pleine partie de cache-cache avec les plus jeunes. Il a du mal à la quitter des yeux après tout ce qu'ils ont traversé. Au bout d'un moment, sa curiosité prend le dessus et il entre dans l'hôpital.

La cabane est remplie de Colons et d'ados blessés. L'efficacité habituelle de Clarke et son bon relationnel avec les patients font que l'ambiance n'est pas trop sinistre. Par chance, la plupart vont, selon elle, se rétablir très vite.

Bellamy se rend au fond, où un grand drap blanc a été cloué au plafond et pend jusqu'au sol tel un rideau afin que le vice-chancelier ait un peu d'intimité. Dans sa tête, Bellamy passe en revue tout ce que Rhodes pourrait lui dire et affûte ses réparties. Si ce type les menace, Octavia et lui, il ne répond plus de rien. Et peu importe s'il est blessé et désarmé dans un lit d'hôpital.

Bellamy fait un signe de tête au garde posté devant la cloison de tissu, entre et dévisage l'homme alité.

Rhodes semble diminué. Bellamy le voit à son corps amolli, aux bandages qui lui recouvrent la majeure partie des bras et du torse, mais

aussi à ses traits tirés. Il ne paraît pas seulement épuisé, il paraît brisé.

Le vice-chancelier se dresse sur un coude avec difficulté. Bellamy envisage un instant de l'aider mais se ravise. Il en a assez fait pour ce sale type.

— Bonjour, Bellamy.

— Comment vous sentez-vous ? lui demande celui-ci, plus par réflexe que par véritable inquiétude – c'est généralement ce qu'on dit quand on rencontre un mec couvert de pansements.

— Clarke et le docteur Lahiri m'ont dit que je serai bientôt sur pied.

— Super, réplique Bellamy qui piétine d'embarras.

C'est ridicule. Que fait-il là ?

— Je t'ai demandé de venir pour te remercier.

— Pas de quoi, répond Bellamy en haussant les épaules.

Il a sauvé la vie de Rhodes pour lui-même, pas parce qu'il pensait que ce fou avide de pouvoir méritait de vivre. De surcroît, il n'apprécie pas particulièrement ces conversations à cœur ouvert.

Pendant un long moment, Rhodes contemple en silence le vide par-dessus l'épaule de Bellamy.

— Je dois avouer que l'idée que les 100 d'origine – toi compris – en sachent plus sur la vie sur Terre que moi me répugnait. C'est vrai, j'avais planifié ce voyage toute ma vie, et vous (Rhodes lance un regard noir à Bellamy), vous n'étiez rien qu'une bande de délinquants juvéniles. Vous étiez assez idiots pour vous attirer des ennuis sur la Colonie, comment aurais-je pu croire une seconde que vous pouviez survivre sur Terre ?

Bellamy tressaille, serre les poings, mais son visage reste neutre. Il entend la voix de Clarke et de Wells dans sa tête ; ils lui implorent de rester calme, quoi que Rhodes ait à dire.

— Vous avez eu cette intelligence, continue Rhodes. Non seulement vous avez survécu sur Terre, mais vous avez prospéré. Et j'ai moi-même constaté qu'il était difficile de survivre ici. (Il baisse les yeux sur ses nombreuses plaies.) Vivre nécessite plus que de l'intelligence. Ça demande une volonté de fer.

Bellamy fixe le vice-chancelier et se demande s'il a bien entendu. Rhodes vient-il vraiment de les féliciter, lui et les 100 ? Ses blessures à la tête sont peut-être plus graves que ce que Clarke a diagnostiqué.

Il s'aperçoit que Rhodes attend qu'il prenne la parole.

— Je suis content que vous le voyiez ainsi, déclare lentement Bellamy.

Il prie pour que Clarke vienne vite vérifier l'état de santé de son patient. Ou quelqu'un d'autre. N'importe qui pourvu qu'il ne soit plus seul avec le vice-chancelier.

— En conséquence, je te pardonne pour le crime d'avoir pris le

chancelier Jaha en otage.

Bellamy tente de masquer le mépris qu'il ressent tandis qu'il hoche la tête.

— Merci.

Il présume qu'il doit ce pardon au fait qu'il lui a sauvé la vie.

Comme s'il lisait dans ses pensées, Rhodes poursuit :

— Ce n'est pas tout. Je vais mettre en place un nouveau conseil consultatif. Wells a raison. La Doctrine Gaia n'a pas sa place sur Terre. Nous avons besoin d'un nouveau système, qui soit meilleur. Je pensais procéder à une élection pour un nouveau Conseil ce soir. Peut-être (il grimace comme si une nouvelle douleur le traversait)... Peut-être pourrais-tu envisager d'y participer ?

Bellamy cligne des yeux à plusieurs reprises pour digérer ce qu'il vient d'entendre. S'il ne fait pas erreur, s'il n'a pas par accident avalé de baies hallucinogènes dans les bois, le vice-chancelier Rhodes, le chef le plus corrompu que la Colonie ait jamais connu, vient bien de lui pardonner et de lui suggérer d'entrer en politique ?

Bellamy ne peut s'en empêcher. Il éclate de rire.

— Vous êtes sérieux, là ?

— Je suis sérieux.

Bellamy a hâte de tout raconter à Octavia pour qu'ils en rient ensemble. À moins qu'elle ne trouve pas cela drôle. O voudra peut-être qu'il participe au Conseil. Des trucs plus fous se sont passés ces dernières semaines après tout. Pourquoi Bellamy n'essaierait-il pas quelque temps ? Il faut juste qu'il en discute avec une personne auparavant.

Il sourit, hoche la tête et part chercher Clarke.

CHAPITRE 29

Glass

Glass a l'impression que chaque muscle de son corps est en feu. La peau de ses épaules est à vif à cause de la corde. Ses mollets et ses cuisses flageolent sous le coup de l'épuisement et menacent de céder d'une seconde à l'autre.

Quand elle voit le toit d'une cabane qui dépasse d'entre les arbres, elle pousse un grand sanglot de soulagement. Ils sont de retour au campement ! Luke a remué une ou deux fois pendant le trajet. Elle s'est arrêtée à plusieurs reprises pour lui donner de l'eau et s'assurer qu'il était encore en vie.

Glass titube sur les quelques derniers mètres qui les séparent de la clairière. Ses yeux confirment hélas ce qu'elle craignait : les coups de feu et la fumée qui tachait le ciel au petit matin venaient bien de là. Le campement ressemble à une zone de guerre. Des lances brisées, des douilles calcinées, des lambeaux de vêtements et des flaques de sang jonchent le sol. Certaines cabanes sont totalement détruites, d'autres à moitié brûlées. Des Colons manifestement traumatisés tournent en rond ; elle ne reconnaît personne. Elle a l'impression d'être revenue dans un endroit complètement différent et, soudain, elle est paralysée par la peur. Qu'est-il arrivé à ses amis ? Où est Wells ?

C'est alors qu'elle perçoit une voix familière, la transportant de joie.

— Glass ? s'écrie Clarke sur le seuil de la cabane-hôpital. C'est toi ? Oh non ! Luke...

Clarke court jusqu'à eux, bientôt suivie de Wells, alerté par ses cris.

Glass se libère du traîneau tandis que Clarke commence immédiatement à examiner Luke.

— Glass ! crie Wells qui l'a rejointe et la serre dans ses bras. Dieu merci, vous êtes revenus ! Ça va ?

Glass hoche la tête et, d'un seul coup, le poids de la terreur, de la solitude et de l'épuisement s'abat sur elle. Maintenant qu'ils sont en sécurité, elle laisse libre cours à ces émotions, retenues durant plusieurs jours. Les larmes coulent à flots sur ses joues. Wells la réconforte

pendant qu'elle sanglote.

— Que lui est-il arrivé ? lui demande-t-il au bout d'un moment.

Glass renifle puis s'essuie le visage d'un revers de manche.

— Nous avons trouvé refuge dans une maison abandonnée, loin, au fond des bois. On pensait être à l'abri. Mais ils (ses yeux se remplissent de larmes)... ils nous ont attaqués. Les Nés-Terre. Pas le peuple de Sasha, les autres.

Les traits de Wells affichent soudain une peine immense, et Glass devine que ce n'est pas le moment de poser des questions.

— Luke est sorti pour les chasser de là et ils l'ont blessé avec une lance. J'ai fait mon possible mais je n'avais rien pour recoudre sa plaie et, ils nous ont à nouveau attaqués lorsqu'on s'est enfuis de la petite maison.

Wells étouffe un juron avant de reprendre.

— Glass, je suis désolé que tu aies dû affronter seule cette épreuve.

— Tout va bien. Nous sommes revenus vivants, pas vrai ?

Elle parvient à sourire malgré ses larmes.

— Portons Luke à l'intérieur, décrète Clarke.

Aidée de Wells, elle soulève en douceur Luke, encore couché sur le traîneau, puis ils se hâtent en direction de l'hôpital ; Glass les suit non loin derrière. Ils entrent dans la pièce bondée. Glass est abasourdie par le nombre de blessés.

— Que s'est-il passé ici ? demande-t-elle.

— La même chose que chez vous. À plus grande échelle, répond Wells.

Glass hausse les sourcils. Un million de questions se bousculent dans sa tête. Wells sait parfaitement ce qu'elle ressent.

— Ne t'inquiète pas, la rassure-t-il. Les choses s'arrangent ici. Rhodes desserre sa main de fer. Nous allons élire un nouveau conseil consultatif ce soir.

Un homme grand aux cheveux gris que Glass se souvient avoir croisé sur *Phoenix* s'approche en boitant. Il lui adresse un signe de tête puis s'entretient rapidement avec Clarke. Leur ton est grave tandis qu'ils examinent la jambe de Luke avec attention, écoutent son pouls, sa respiration. Clarke remplit une seringue hypodermique du contenu d'un petit flacon en verre et injecte le produit dans l'épaule de Luke. Puis elle nettoie sa plaie et la suture. Il tressaille dans son sommeil sans toutefois se réveiller.

Impuissante, Glass patiente en retrait. Elle était tellement focalisée sur leur retour au campement qu'elle ne s'est pas autorisée à penser au diagnostic réservé à Luke à l'arrivée. Clarke et l'homme plus âgé s'avancent vers elle. Glass cherche un indice sur leurs visages, mais tous deux restent impassibles.

— Glass, je te présente le docteur Lahiri, commence Clarke. Il m'a

formée sur la Colonie. C'est un excellent médecin.

— Ravi de te rencontrer, Glass, continue le docteur en lui tendant la main.

Glass la serre, l'air hébété. Elle est tiraillée entre son besoin de savoir si Luke va bien et son vœu désespéré de ne pas avoir à subir une mauvaise nouvelle. Elle déglutit, s'oblige à rester calme, peu importe ce qu'ils lui annonceront.

— Tu as beaucoup de chance, annonce le docteur Lahiri avec un sourire.

Glass pousse un grand soupir de soulagement.

— Il va s'en sortir. Par contre, si tu avais tardé à le ramener, il aurait perdu sa jambe. Voire pire.

Le docteur pose une main ferme sur l'épaule de Glass.

— Tu lui as sauvé la vie. Tu peux être fier de ce que tu as fait pour lui.

— Tout va bien se passer, confirme Clarke en la prenant dans ses bras. Nous lui avons injecté une forte dose d'antibiotiques et nous le surveillerons de près. C'est un costaud. Il a beaucoup de chance de t'avoir en tout cas.

— C'est plutôt le contraire, bafouille Glass en larmes.

— Tu veux aller t'asseoir avec lui ? lui propose Clarke. Quelqu'un va t'apporter à manger.

Glass hoche la tête puis s'effondre sur le lit à côté de Luke. Elle se met en position fœtale contre lui, pose la main sur son torse pour sentir son cœur sous sa paume. Il respire calmement à présent.

Pendant ces quelques jours dans la maisonnette, elle pensait n'avoir besoin que de Luke dans son existence. Elle adorait leur petite cachette, leur vie secrète, où personne ne les embêtait, où ils étaient ensemble toute la journée. Mais à présent, après avoir été à deux doigts de le perdre et repoussé ses limites comme elle ne l'aurait jamais cru, elle se sent différente. Entourée de ces gens qui travaillent si dur et se soucient autant des autres, Glass sait désormais que Luke et elle ne peuvent compter que sur eux deux. Ils ont besoin de leur communauté. Ce n'est qu'au milieu des autres qu'ils seront chez eux.

CHAPITRE 30

Clarke

Ils cheminent en silence. Les seuls bruits perceptibles sont le crissement des feuilles sous leurs bottes et le bruissement du vent dans les arbres. Les feuilles se sont parées de jaunes éclatants, d'oranges veloutés, de rouges profonds. Si elle n'était pas obligée de regarder où elle met les pieds, Clarke aurait gardé le nez en l'air toute la journée. Des rayons de soleil traversent les branches et viennent baigner Clarke, Bellamy et Wells d'une lumière dorée. Plus frais que ces derniers jours, l'air embaume d'un parfum épicé et riche.

Clarke frissonne et regrette de ne pas avoir une couche de vêtements supplémentaire. Ils stockent la peau de toutes les bêtes que Bellamy et les autres chasseurs rapportent, mais leur collection est encore mince. Il faudra un moment avant qu'ils n'habillent tout le monde de fourrure.

Sans un mot, Bellamy passe un bras sur ses épaules et, l'un contre l'autre, ils continuent d'avancer. Max leur a fait savoir que les funérailles de Sasha auraient lieu le lendemain. Voilà pourquoi ils se rendent au mont-Weather.

Wells marche devant, Clarke respectant son envie de solitude. Avec le chaos et l'excitation des jours précédents, Wells n'a pas eu le temps de songer à ses défunts. Là, il a l'occasion de se plonger dans ses pensées. Pourtant, cela n'empêche pas Clarke d'éprouver de la peine pour lui, tandis qu'il penche la tête en arrière et scrute les arbres, comme s'il s'attendait à ce que Sasha descende de l'un d'eux à tout moment. À moins qu'il n'admire les feuilles aux couleurs vives et essaie d'accepter le fait qu'il n'appréciera jamais leur beauté en compagnie de Sasha, il ne les verra jamais flotter puis se poser dans sa chevelure noire. C'est le pire défi quand on perd un être cher : trouver un endroit où conserver ces pensées et sentiments qu'on aurait pu partager avec lui. Quand Clarke croyait ses parents morts, elle craignait parfois que son cœur n'explose à trop vouloir y contenir ces conversations à sens unique.

Néanmoins, tandis qu'ils se rapprochent du mont Weather, Clarke

trottine jusqu'à Wells. Elle glisse sa main dans la sienne. Elle n'a pas de mots pour alléger sa souffrance. Elle tient à lui rappeler qu'il n'est pas seul dans cette épreuve. Ils la traverseront ensemble.

Ils atteignent le village des Nés-Terre juste avant le coucher du soleil. Max ouvre la porte au premier coup, comme s'il savait qui frappait. L'ordre qui règne dans sa cabane fait peine à voir : toutes les pièces détachées et les machines inachevées qui rendaient la pièce vivante ont été remplacés par un buffet froid.

— Je vous en prie, servez-vous, leur propose Max.

Bien qu'aucun d'eux n'ait très faim, ils s'assoient avec Max et lui racontent les événements depuis leur départ du Mont Weather. Il a été mis au courant pour l'attaque mais ignore que le vice-chancelier a demandé l'élection d'un conseil consultatif.

— Alors, comme ça, tu fais partie du conseil, Bellamy ? lui demande-t-il, souriant pour la première fois de la soirée.

Bellamy acquiesce. Il rougit légèrement, par embarras et par fierté.

— Ouais, et croyez-moi, j'ai été aussi surpris que vous quand ils m'ont élu. Mais bon, je donne juste aux gens ce qu'ils veulent.

— Wells va y siéger lui aussi, intervient Clarke. En fait, il a été élu le premier, bien avant Bellamy.

Elle leur sourit à tous les deux. Bellamy lui répond par un sourire. Pas Wells.

— Je suis très heureux de l'entendre, poursuit Max qui pose une main sur l'épaule de Wells. Votre peuple a de la chance d'avoir un jeune chef aussi talentueux. Je suis convaincu que ton père serait fier de toi, Wells. Nous le sommes tous !

— Merci, répond Wells qui croise le regard de Max pour la première fois depuis leur arrivée.

Pendant qu'ils aident Max à débarrasser les quelques assiettes qu'ils ont utilisées, il leur annonce le programme du lendemain.

— Selon la coutume, nous enterrons nos morts au lever du soleil. Nous pensons que l'aube symbolise le renouveau. Fin et commencement sont inséparables, comme le moment qui précède l'aube et celui qui la suit.

— C'est très beau, murmure Clarke.

— Après le Cataclysme, continue Max, nos ancêtres ont été confrontés à l'idée qu'après la nuit le soleil risquait un jour de ne pas se lever. La tradition est partie de là. Pour remercier le soleil de se lever une fois de plus.

— Je parie que Sasha aimait beaucoup cette idée, commente Wells avec un sourire triste.

Quelque chose a changé en lui, remarque Clarke qui étudie son visage à la lumière vacillante des bougies. Il paraît endurci, plus sage aussi.

— Max, cela vous dérange si je passe la nuit dans la cabane en haut de l'arbre ? s'enquiert Wells.

— Pas du tout. Mais tu ne vas pas avoir chaud.

— Ne vous inquiétez pas. On se voit demain matin.

— Je t'accompagne, propose Clarke en se levant. J'aimerais vérifier la radio une nouvelle fois, si vous voulez bien.

— Pas de problème, répond Max.

Bellamy reste tenir compagnie à Max pendant que Clarke et Wells s'enfoncent dans la nuit.

— Tu es sûr que ça va aller, tout seul là-haut jusqu'à demain ? s'inquiète Clarke.

Wells lui décoche un regard mêlé de tristesse et d'amusement.

— Je ne serai pas seul. Pas vraiment.

Clarke n'a pas besoin d'éclaircissements. Elle lui serre le bras puis dépose un rapide baiser sur sa joue et le laisse avec ses souvenirs.

Elle se rend alors d'un pas pressé à la base et disparaît dans les entrailles du bunker. Dans le local qu'elle connaît comme sa poche, elle tripote les cadrans, essaie les combinaisons standard, à commencer par celle qui lui a permis d'entendre la voix de sa mère. Son désir de l'écouter à nouveau s'apparente presque à une sensation physique de manque.

Une heure passe, sans résultat. Clarke ne sait plus si les sifflements et les craquements sont dans sa tête ou viennent du haut-parleur. Elle a mal au dos à force d'être penchée sur la console et une migraine pointe le bout de son nez. En outre, Bellamy ne va pas tarder à la rejoindre.

Elle se lève, étire les bras au-dessus de sa tête puis fait quelques assouplissements. Elle sait qu'elle devrait éteindre l'appareil mais elle n'est pas prête. *Encore un essai. Juste un.* Clarke se rassoit et ajuste les cadrans.

Elle est tellement concentrée sur les changements subtils de tonalité dans les parasites qu'elle ne remarque les bruits de pas dans le couloir qu'au moment où ils arrivent devant la porte. Ils sont rapides et lourds. *Il doit être plus tard que je le croyais.*

Clarke délaisse ses instruments et pivote sur son siège.

— Bellamy ? C'est toi ? Max ?

Aucun bruit dans le couloir, comme si son visiteur retenait son souffle. Clarke se lève gagnée par une subite chair de poule. Bellamy ne s'amuserait pas à lui faire une blague en un jour pareil ? Les Nés-Terre seraient-ils de retour ?

Deux personnes franchissent alors la porte du local, l'une derrière l'autre. Sans prévenir, ils se ruent sur Clarke et la serrent très fort dans leurs bras ; elle en pleure des larmes de joie.

Ce n'est pas Bellamy : ce sont ses parents !

Le lendemain matin, Clarke, Wells et Bellamy se tiennent côte à côte sur un promontoire en surplomb d'une rivière. Ils frissonnent dans la nuit fraîche. Des rangées et des rangées de pierres sont dressées tout autour d'eux ; les noms gravés sont illisibles en cette heure si matinale. Max se tient devant une tombe vide qu'il fixe en silence. Le corps de Sasha repose non loin, enveloppé dans un linceul de la même couleur que la terre qui va bientôt la recouvrir.

Clarke a discuté toute la nuit avec ses parents, même si « discuter » n'est pas vraiment le mot exact pour décrire le flot de paroles, de sanglots, de rires qui est sorti de leurs bouches après leurs retrouvailles durant des heures. Ses parents sont bien plus minces que la dernière fois où elle les a vus et le gris domine désormais dans la barbe que son père laisse pousser. Sinon, ils sont comme dans ses souvenirs.

Quand elle a eu enfin cessé de pleurer, la mère de Clarke, Mary, l'a assaillie de questions – sur le procès de Clarke, l'Isolement, son voyage vers la Terre. Son père, lui, ne parlait pas. Il se contentait de sourire et de dévisager sa fille dont il tenait la main de peur qu'elle s'évapore soudainement.

Elle leur a raconté comment elle avait été traînée hors de sa cellule, la violence du crash, ses péripéties avec Thalia, Wells, Bellamy, Sasha. Au fur et à mesure, Clarke s'est sentie plus légère. Elle avait l'impression de porter deux valises de souvenirs depuis plus d'un an – d'un côté les événements qui s'étaient réellement passés et, de l'autre, la réaction imaginée de ses parents. Cette nuit-là, chaque fois que David a souri ou Mary retenu son souffle, un poids s'est envolé. Clarke mourait d'envie que ses parents lui racontent leur séjour sur Terre mais, quand sa mère a eu enfin fini de la questionner, c'était déjà l'aube.

Les Griffin ont décidé de rester cachés dans mont-Weather pendant l'enterrement de Sasha. Même s'ils s'entendaient bien avec la plupart des Nés-Terre, le souvenir de la trahison des premiers Colons est encore trop frais.

Debout entre Bellamy et Wells, Clarke éprouve un mélange étrange d'euphorie et de tristesse. Visiblement, c'est ainsi sur Terre : il se passe trop de choses, il y en a trop à encaisser pour ne ressentir qu'une émotion à la fois.

Elle se tourne vers Wells pour voir s'il a le même sentiment qu'elle, ou s'il n'est dévoré que de chagrin.

Le soleil perce la ligne d'horizon, envoie des sentinelles orange et rose dans le ciel. Max enterre son unique enfant. D'une voix rauque qui bouleverse Clarke, il partage ses souvenirs préférés de Sasha – certains déclenchent des petits rires dans l'assemblée de Nés-Terre, d'autres font monter les larmes aux yeux.

Tandis que Clarke en essuie une sur sa joue, Max demande à Wells s'il veut dire quelque chose. Celui-ci hoche la tête, lâche la main de

Clarke et s'avance pour parler.

— La connexion que nous établissons avec les autres ne dépend pas de la géographie ou de l'espace, commence Wells, la voix forte et claire, même s'il tremble. Sasha et moi avons grandi dans deux mondes différents. Tous deux nous posions des questions sur l'autre monde. J'observais de là-haut, ignorant si des hommes avaient survécu sur Terre. Je ne savais pas si nous reviendrions un jour, je rêvais que cela se produise de mon vivant. De son côté, elle contemplait le ciel (il désigne les étoiles qui s'estompent, à peine visibles dans le ciel bleu foncé) et se demandait s'il y avait des survivants là-haut. Des gens avaient-ils réussi à rester en vie pendant ces centaines d'années ? Pour nous deux, obtenir des réponses à nos questions semblait très peu probable. Mais un million de forces minuscules nous ont attirés l'un vers l'autre et nous avons obtenu nos réponses. Nous nous sommes trouvés, même si cela n'a duré que quelques instants. (Wells prend une grande inspiration puis expire lentement.) Sasha était ma réponse.

Clarke frissonne, pas de froid cette fois-ci. Le discours de Wells est parfait. De leur départ à leur installation, leur retour sur Terre était tellement invraisemblable, tellement incroyable ! Pourtant, ces dernières semaines sont plus réelles que toutes les années qu'elle a passées sur la Colonie. Clarke se souvient à peine des matins sans air frais, sans herbe humide de rosée, sans chant d'oiseaux. Dire qu'elle travaillait de longues heures sous les néons du centre médical au lieu d'aider ses patients à guérir au soleil, comme le corps le réclame.

Elle essaie d'imaginer ce qu'aurait été son avenir si les événements ne s'étaient pas enchaînés ainsi, si elle n'avait pas parlé des expériences de ses parents à Wells, s'il ne les avait pas rapportées à son père, si elle n'avait pas été mise à l'Isolement, si Wells n'avait pas saboté le sas, si les 100 n'étaient jamais venus sur Terre... Les scènes se dissolvent dans l'obscurité. Elles appartiennent au passé. Sa vie est ici désormais.

Les amis de Sasha soulèvent son corps et le déposent doucement en terre. Clarke murmure un au-revoir silencieux à la fille qui l'a aidée à faire de la Terre son foyer, qui a ramené Wells à la vie quand il était au plus bas. Il s'en sortira, pense Clarke, alors qu'il se joint aux Nés-Terre et jette une poignée de terre dans la fosse. Si elle a appris une chose ici, c'est que Wells est plus fort qu'il ne le croit. Ils le sont tous.

Bellamy prend la main de Clarke puis lui murmure à l'oreille :

— Tu veux voir si tes parents vont bien ?

Elle se tourne vers lui et penche la tête sur le côté.

— Il n'est pas un peu trop pour rencontrer mes parents ? le taquine-t-elle. C'est vrai, nous sortons ensemble depuis moins d'un mois.

— Un mois sur Terre équivaut à dix ans dans l'espace, non ?

— Tu as raison. Je ne pourrais donc pas t'en vouloir si tu décidais

de me quitter dans quelques mois, parce que cela correspondra à une poignée de décennies.

Bellamy la prend par la taille et la serre fort contre lui.

— Je veux passer des siècles avec toi, Clarke Griffin.

Elle se hisse sur la pointe des pieds et l'embrasse sur la joue.

— Contente de l'entendre, parce qu'on ne peut pas faire marche arrière. Nous sommes ici pour de bon.

Soudain, un étrange sentiment de paix l'enveloppe et adoucit momentanément la peine de la journée. C'est vrai. Après trois siècles en orbite autour de la Terre, ils ont réussi. Ils sont enfin revenus à la maison.

Remerciements

Je suis infiniment reconnaissante envers l'équipe très talentueuse d'Alloy. Josh, ton instinct créatif est encore plus précis que ton swing au golf, et c'est un plaisir de voir ton cerveau en action. Sara, ton intelligence et ta gentillesse créent un environnement dans lequel les histoires peuvent s'épanouir, où je me sens vraiment chez moi. Les, merci d'avoir cru en ce projet et d'avoir utilisé ta touche spéciale de magie pour l'aider à prendre son envol.

De grands *hugs* de l'espace à Heather David dont la créativité et la ténacité ont abouti à l'un des meilleurs jours de ma vie. Merci à Romy Golan et Liz Dresner d'avoir transformé mon méli-mélo de mots en un livre magnifique.

Je reste émerveillée par Joelle Hobeika qui m'éblouit par son talent, ses prouesses narratives et sa capacité à tout rendre plus amusant. La même chose pour Annie Stone, l'éditrice la plus intelligente, la plus encourageante qu'un auteur puisse avoir.

Un million de mercis à l'équipe incroyable de Little, Brown pour son travail ardu, sa créativité et sa sagacité éditoriale. Je remercie en particulier mon adorable editrice Pam Gruber dont le regard acéré pour les séries nous a gardés dans la course, ainsi que ma fabuleuse attachée de presse, Hallie Patterson.

J'ai aussi la chance incroyable de travailler avec Hodder & Stoughton qui m'ont époustoufflée par leur dévouement et leur enthousiasme pour *Les 100*. Je remercie en particulier Kate Howard, Emily Kitchin et Becca Mundy pour m'avoir trouvé un foyer (avec ma centaine d'ados délinquants) outre-Atlantique.

Comme toujours, merci à mes amis si merveilleux, si drôles qui me soutiennent. Je dois à chacun d'entre vous un verre au Puck Fair, Red Bar, Jack the Horse, Henry Public, Café Luxxe, Father's Office, Freud et dans tous les autres endroits où je suis allée, à moitié endormie, pendant mes diverses phases monastiques d'écriture. Une médaille spéciale du mérite à Gavin Brown qui est allé bien au-delà de son devoir pour maintenir cette série à flots.

J'ai aussi une dette immense envers Jennifer Shottz, dont le talent et l'imagination ont façonné de nombreuses manières cette histoire.

Merci à ma famille, Sam et Marcia surtout, mes incroyables parents

qui m'ont inspirée et soutenue sans faillir, qui ont fait de moi un écrivain. Vous êtes pardonnés.

Enfin et surtout, un merci tout particulier à mes lecteurs dont l'enthousiasme a fait de moi la fille la plus chanceuse de la Terre.
#Bellarke forever.

Entrez
dans un
nouvel



avec d'autres romans
de la collection

www.facebook.com/collectionr

LA 5^e VAGUE

de Rick Yancey

Tome 1

**1^{re} VAGUE : Extinction des feux. 2^e VAGUE : Déferlante.
3^e VAGUE : Pandémie. 4^e VAGUE : Silence.**

À L'AUBE DE LA 5^e VAGUE, sur une autoroute désertée, Cassie tente de *Leur* échapper... *Eux*, ces êtres qui ressemblent trait pour trait aux humains et qui écument la campagne, exécutant quiconque a le malheur de croiser *Leur* chemin. *Eux*, qui ont balayé les dernières poches de résistance et dispersé les quelques rescapés.

Pour Cassie, rester en vie signifie rester seule. Elle se raccroche à cette règle jusqu'à ce qu'elle rencontre Evan Walker. Mystérieux et envoûtant, ce garçon pourrait bien être son ultime espoir de sauver son petit frère. Du moins si Evan est bien celui qu'il prétend...

Ils connaissent notre manière de penser. *Ils* savent comment nous exterminer. *Ils* nous ont enlevé toute raison de vivre. *Ils* viennent maintenant nous arracher ce pour quoi nous sommes prêts à mourir.

**Le premier tome de la trilogie phénomène,
bientôt adapté au cinéma par Tobey Maguire
et les producteurs de *World War Z*, *Argo*, *Hugo Cabret*,
The Aviator, *Gangs of New York*, *Ali*.**

Tome 2 : *La Mer infinie*

Tome 3 à paraître en septembre 2015

LA
SÉLECTION
de Kiera Cass

35 candidates, 1 couronne, la compétition de leur vie.

Elles sont trente-cinq jeunes filles : la « Sélection » s'annonce comme l'opportunité de leur vie. L'unique chance pour elles de troquer un destin misérable contre un monde de paillettes. L'unique occasion d'habiter dans un palais et de conquérir le cœur du prince Maxon, l'héritier du trône. Mais pour America Singer, cette sélection relève plutôt du cauchemar. Cela signifie renoncer à son amour interdit avec Aspen, un soldat de la caste inférieure. Quitter sa famille. Entrer dans une compétition sans merci. Vivre jour et nuit sous l'œil des caméras... Puis America rencontre le Prince. Et tous les plans qu'elle avait échafaudés s'en trouvent bouleversés...

Le premier tome de la trilogie phénomène, mêlant dystopie, télé réalité et conte de fées moderne.

Tome 2 : *L'Élite*

Tome 3 : *L'Éluë*

Tome 4 à paraître en mai 2015

Hors-série :

La Sélection, Histoires secrètes : Le Prince & Le Garde

Night School

de C. J. Daugherty

Tome 1

Qui croire quand tout le monde vous ment ?

Allie Sheridan déteste son lycée. Son grand frère a disparu. Et elle vient d'être arrêtée. Une énième fois. C'en est trop pour ses parents, qui l'envoient dans un internat au règlement quasi militaire. Contre toute attente, Allie s'y plaît. Elle se fait des amis et rencontre Carter, un garçon solitaire, aussi fascinant que difficile à apprivoiser... Mais l'école privée Cimmericia n'a vraiment rien d'ordinaire. L'établissement est fréquenté par un curieux mélange de surdoués, de rebelles et d'enfants de millionnaires. Plus étrange, certains élèves sont recrutés par la très discrète « Night School », dont les dangereuses activités et les rituels nocturnes demeurent un mystère pour qui n'y participe pas. Allie en est convaincue : ses camarades, ses professeurs, et peut-être ses parents, lui cachent d'inavouables secrets. Elle devra vite choisir à qui se fier, et surtout qui aimer...

Le premier tome de la série découverte par le prestigieux éditeur de *Twilight*, *La Maison de la nuit*, *Nightshade* et Scott Westerfeld en Angleterre.

Une série best-seller de cinq tomes, publiée dans plus de vingt pays !

Tome 2 : *Héritage*

Tome 3 : *Rupture*

Tome 4 : *Résistance*

Tome 5 à paraître en juin 2015

cruelles

de Cat Clarke

*Quatre filles.
Un secret partagé.
Une montagne de culpabilité.*

Alice King, 16 ans, part avec sa classe pour un séjour en Écosse. Elle ne s'attendait pas à des vacances de rêve, mais jamais elle n'aurait pu imaginer la tournure cauchemardesque que vont prendre les événements.

La jeune fille et sa meilleure amie Cass se retrouvent à devoir partager un chalet avec Polly, l'asociale de service, Rae, la gothique bipolaire, et Tara, la reine des pestes. Populaire, belle et cruelle, cette dernière prend un malin plaisir à humilier les autres à longueur de journée.

Mais Cass compte bien profiter de cette semaine au vert pour donner à Tara une leçon qu'elle n'est pas prête d'oublier. Avec l'aide de ses camarades de chambrée.

Le vent a tourné pour la reine du lycée. L'heure de la revanche a sonné...

**Une ténébreuse histoire de secrets coupables,
d'amitiés troubles et de premier amour...**

« Nous avons adoré Confusion de Cat Clarke, mais Cruelles nous fait atteindre des sommets insoupçonnés ! »

The Guardian

Autres romans de l'auteur, déjà parus

Confusion

A Kiss in the dark

À paraître en avril 2015 :

Perdue et retrouvée

Retrouvez tout l'univers des
100
sur la page Facebook de la collection R :
www.facebook.com/collectionr

Vous souhaitez être tenu(e) informé(e)
des prochaines parutions de la collection R
et recevoir notre newsletter ?

Écrivez-nous à l'adresse suivante,
en nous indiquant votre adresse e-mail :
servicepresse@robert-laffont.fr